

Laure Bouvier

Une histoire de Métisses



NOM  DES

Laure Bouvier

Une histoire de Métisses



NOMADES

OceanofPDF.com

NOM  DES

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTEURE

Une histoire de Métisses, Leméac, 1995.

Tanisi, Éditions Marchand de feuilles, 2012.

Suite argentine, Éditions Marchand de feuilles, 2018.

Participation à l'ouvrage collectif *Manitobaines engagées*, Éditions du Blé, 2021.

OceanofPDF.com

Ouvrage édité sous la direction
de Pierre Filion

Illustration de couverture : Martha Graham / shutterstock

Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Leméac Éditeur remercie le Conseil des arts du Canada, le gouvernement du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Canada 

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC ÉDITEUR, 1995, 2022

ISBN 978-2-7609-3701-7 (papier)

ISBN 978-2-7609-6796-0 (ePub)

OceanofPDF.com

LAURE BOUVIER

Une histoire de Métisses

roman

NOM  DES

OceanofPDF.com

Note de l'auteur :

À l'exception de personnalités historiques connues, tous les personnages de ce livre sont imaginaires. D'autre part, le mot « amérindien » a été remplacé par celui d'« autochtone » dans cette édition et s'il a parfois été retenu – ainsi que les mots « indien » et « sauvage » –, c'est uniquement par souci d'authenticité et pour demeurer conforme aux usages en vigueur à certaines époques et qui ne sont pas, hélas, partout disparus.

L. B., février 2022

OceanofPDF.com

*Tout ce qui est intéressant se passe dans l'ombre, décidément.
On ne sait rien de la véritable histoire des hommes.*

L.-F. CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*

OceanofPDF.com

Pour ma mère

OceanofPDF.com

Tiens bon ! il reste beaucoup de chemin à faire et tant de promesses à tenir encore. Je n'arrête pas de me le répéter. Combien de fois j'ai voulu m'en revenir, dix, quinze, je ne les compte plus, tellement ce voyage me paraît insensé par moments, une folle aventure. Mais je continue d'avancer malgré tout, comme si je suivais un itinéraire depuis toujours programmé, que je ne pouvais faire autrement, les yeux rivés sur cette Transcanadienne qui s'étire devant moi, monotone, au milieu de forêts, encore et encore, et à mesure que s'ajoutent les kilomètres, mes souvenirs se défont et se reforment sans cesse et se fondent avec tout ce que j'ai appris au cours des derniers mois, pêle-mêle ; comment tout bien débrouiller, je désespère d'en sortir jamais, et puis renouer avec ma géographie originelle, me raccommode, est-ce seulement possible ? sans compter que ce brassage continu à la longue abrutit. Mieux vaut laisser vagabonder mes songeries, ça repose, bercée par le roulement des pneus sur la chaussée, ce bruit devenu si familier à présent et qui me semble évoquer un avion près de quitter la piste pour s'envoler au loin, très loin, ailleurs.

Anna Creek, un si joli nom et quasiment prédestiné ! Ce panneau me semble soudain une invitation.

C'est un chemin de terre menant vers un bouquet d'aunes et un ruisseau coule au beau milieu. J'y plonge les pieds sans attendre, et même s'il fait au

moins trente, que le soleil tombe à plomb, j'en grelotte de tout mon corps. Ce que j'ai soif. Et supposé qu'une eau si claire soit contaminée, c'est pas le moment de faire une gastro. Tant pis, je boirai tout à l'heure. Pour l'instant, que je relaxe et profite du grand air. On a dû placer cette pierre lisse exprès pour accueillir des promeneurs !

Quel beau coin, et si tranquille. Éparpillées dans la clairière là-bas, ces fleurs jaunes sont bien des boutons d'or, impossible d'en douter, tous les étés, j'en faisais d'énormes bouquets autrefois. Mariana les appelait pattes-de-loup. Elle m'en plaçait une fleur sous le menton, ma peau prenait des reflets dorés, j'aimais le beurre. Ne mange pas trop de pain d'oiseau, qu'elle me disait encore, mais je demeurais sourde à ses recommandations tant j'étais gourmande de cette plante au goût suret de noisette, alors elle me préparait une infusion d'herbe à dindes et mon malaise passait. La fin du mois d'août venue, on courait vite abriter les tomates du potager quand une certaine lune tirant sur le rouge annonçait à son avis un refroidissement et, comme de raison, il gelait à pierre fendre et sa voisine se plaignait le lendemain d'avoir tout perdu. Comme elle me semblait alors tout savoir, grand-mère, et pouvoir tout expliquer ! Enfant, je m'imaginais sa mémoire pareille à une armoire géante avec des rangées de tiroirs qui s'ouvraient au fur et à mesure et constamment.

En réalité, Mariana n'expliquait rien du tout. Elle glissait plutôt d'une pensée à une autre, c'était une succession de formules lapidaires puisées dans une sorte de réservoir universel, d'imageries venant de nulle part et de partout à la fois, amalgamées, qui me fournissaient durant des jours mille sujets de méditation, ce qui m'amenait à l'interroger de nouveau. Des heures que j'ai passées à l'écouter me dire le monde sans qu'une seule fois grand-mère me donne le moindre indice de ce qui m'attendait. Si j'avais seulement pu deviner ! Jamais non plus n'a-t-elle laissé entendre que je

recevrais son buffet en héritage. Énorme, il occupe la moitié de ma salle à manger, et pourtant jamais je n'accepterai de m'en séparer, à lui seul il me semble contenir toute mon enfance.

Quand je pense que j'ai tout découvert il y a un an à peine. Comment expliquer que personne n'ait jamais remarqué cette tige placée en travers sous le buffet, et mon balai a bien dû s'y promener des dizaines de fois ! Il avait suffi que mon stylo roule par-dessous pour que ma main la heurte et, d'un seul coup, en tirant la tige vers moi, le panneau central s'était entrouvert, je n'en croyais pas mes yeux et je me souviens d'avoir pensé à la caverne d'Ali-Baba en découvrant l'ancien coffre, de format réduit, tout emmaillotté de poussière et de toiles d'araignées. Mes mains tremblaient en soulevant le couvercle qui grinçait.

Sans doute le cri d'un bûcheron se répercutant dans le bois derrière ? Je l'entends comme dans un rêve on aperçoit un point à l'horizon, c'est une île, bientôt un navire, et d'un seul coup je le vois qui s'approche à grands pas, un chien aboyant aux talons. *Guettofmalaine !* Je n'y comprends rien et me lève d'un bond, prends mes sandales et cours vers la voiture, l'affreuse bête grognant tout près maintenant, ses babines retroussées. Et lui, suant à grosses gouttes, une bouche d'ombre dans un visage rougeaud. *Get off my land !* qu'il beugle, des fanons de chair roulante frôlant l'encolure de sa chemise à carreaux, puis faisant le geste de tirer avec un fusil, en pointant vers l'affiche, là ! *Private property*, je ne sais donc pas lire ? Ce fou veut me tuer ou quoi ?

Bien à l'abri dans ma voiture, je m'efforce de braquer sans m'enliser dans le bord mou du chemin. Mon cœur cogne dans ma poitrine et mes jointures sont toutes blanches tellement je tiens le volant serré. Doucement, surtout ne pas m'emballer ! L'affreux chien hurlant me poursuit sans cesse. Que cette sale bête se mette en avant et je l'écrase ! Dans le rétroviseur, je

peux le voir, lui, rapetissé maintenant, mais qui toujours agite les bras. Allez, ôte-toi de ma vue, gros lard presque chauve qui ne vaut même pas la peine d'être scalpé. Pauvre cave, quand tes ancêtres léchaient les bottes de seigneurs qui usaient du droit de cuissage et allaient couraillant les mers et les continents pour piller et esclavager, les miens vivaient déjà ici, en toute liberté. Get off my land toi-même. Sors de MON pays !

Cette colère subite m'a soulagée, sans tout à fait chasser ma frousse, je sens la frayeur moutonner sur mon dos encore. Pendant un moment, je m'étais vue allongée près du ruisseau, un trou dans le front, un filet de sang rouge me sortant de la bouche. Des endroits comme ça, il doit bien y en avoir des dizaines dans cette région. Il m'aurait enterrée sur place, dans ce coin perdu, jamais on n'aurait retrouvé mon corps. Ma plaque d'immatriculation du Québec... peut-être s'agit-il d'un fanatique ? Certains anglophones piquent des crises d'hystérie rien qu'à voir du français écrit sur leur boîte de Corn Flakes ! Et si c'était un maniaque qui traquait des femmes seules...

Cent trente ! Du calme, Métisse, ralentis. Primo, il n'avait pas de fusil. Secundo, j'étais bel et bien sur sa propriété. Il ne me poursuivra tout de même pas à pied sur l'autoroute ! Et s'il avait dissimulé sa voiture dans un autre sentier non loin du ruisseau... Coup d'œil dans le rétroviseur. Non mais, sans blague, assez de ces histoires d'épouvante. Et le droit de cuissage, vraiment, je suis allée chercher ça loin. Quant à scalper, je ne saurais même pas comment m'y prendre. Dégoûtant, en plus. N'empêche que lever des scalps rapportait beaucoup autrefois quand l'Angleterre et la France se faisaient la guerre en Amérique par Autochtones interposés. Parfaitement, je l'ai lu ! Voyons un peu... Les Anglais versaient trente livres sterling par scalp d'Abénakis, ou était-ce quarante ? peu importe, et les Français, dix écus pour celui d'un Iroquois, et on ne dédaignait pas non

plus les scalps des Blancs, celui de l'à moitié chauve de tout à l'heure eût valu au maximum deux écus ! Ensuite on expédiait le tout par navire en Europe. Mais à quoi cela pouvait-il bien servir là-bas, à bourrer des matelas ? garnir les casques des dragons royaux, faire des perruques ou encore fournir en chevelures les fabricants de poupées Barbie de l'époque ?

Mes paumes, toujours gluantes, et j'ai le gosier plein de cactus. Probablement un reste de nervosité. Ce que j'ai eu peur ! Ça m'apprendra de vouloir courir les bois. Je m'en souviendrai d'Anna Creek.

L'heure est d'ailleurs venue de trouver un motel. Ce soir, manger tôt, un sandwich et un fruit suffiront. Apporter dans la chambre l'ancien coffre et trouver ce texte concernant les scalps avant de reprendre mon ouvrage... si je peux ! Avant toute chose, lire une nouvelle fois la lettre de Mariana. À force de la parcourir, je devrais la savoir par cœur.

« Ma chère petite-fille, quand tu liras ceci, j'aurai quitté ce monde sans remords et sans regrets. Ce que je sais d'important, je l'ai appris de ma grand-tante Vèvadèle du temps que j'habitais dans la Prairie. C'est un peu ce que j'ai essayé de te raconter quand tu me demandais de te dire le monde dans ma maison du lac Maskinongé. Je ne t'ai pas tout dit. À toi de découvrir le reste dans ce coffre que je te lègue, et qui remonte à très loin. Tu sauras quoi faire de tout cela et sûrement t'y retrouver, je te fais confiance. Adieu, ma noiraude, ma petite Métisse, je t'embrasse tendrement. »

Ta lettre, Mariana, je l'ai trouvée tout de suite en ouvrant le coffre. Forcément, tu l'avais posée sur le dessus. Venaient ensuite ton journal, sept cahiers en tout, puis les annales de Vèvadèle, ta mère adoptive ; cartes anciennes ; papiers enveloppés de papier fort, chaque liasse numérotée ; un sac brodé de perles et contenant documents et photos ; au fond, une brosse à cheveux enveloppée de papier de soie. Le tout, dans un ordre voulu, je m'en suis rendu compte par la suite. Rien d'improvisé. Tu avais bien préparé tes effets, ma petite grand-mère futée. Pour mieux m'amener à découvrir « la vraie histoire », tu me mettras d'abord dans ta confiance en me faisant lire ton journal, en me révélant des secrets que tu n'avais encore livrés à personne.

Et pour commencer, pourquoi tu avais été adoptée par ta grand-tante à la suite de la mort de ton père, car enfin, ta mère vivait encore. Jamais tu ne me l'as expliqué et pourtant j'ai bien dû te le demander. Mais avec quel art tu savais parfois te dérober, Mariana, en m'entraînant ailleurs, vers d'autres mondes, au point que j'en arrivais à oublier d'où j'étais partie. Au début, je ne m'en apercevais pas, et si ça m'arrivait, c'était après coup, trop tard pour y revenir, et puis j'ai appris à ne pas forcer ta discrétion en prenant de l'âge. Une fois partie, il t'aurait fallu tout raconter, ce n'était pas l'heure encore et peut-être ne voulais-tu pas remuer tes vieux chagrins. Il me faudra lire ton journal pour tout bien comprendre.

Habiter chez Vèvadèle après la mort de ton père te semblait tout naturel, m'as-tu seulement dit. La nuit venait, je m'en souviens, toute la chaleur de la journée semblait s'être engouffrée dans ta maison du lac Maskinongé et nous restions assises sur le perron, en retardant le plus possible le moment d'aller au lit. Tu connaissais Vèvadèle depuis toujours. Combien de fois, toute petite encore, ne l'avais-tu pas vue arriver à la maison de tes parents de l'autre côté de la rivière, les bras chargés de pots de lait caillé – c'était même ton plus lointain souvenir –, cheminant avec assurance sur les étroites planches allongées du chemin jusqu'au perron, sur ce sol glaiseux des Prairies si bien nommé gomme-boue et qui vous fait des raquettes aux pieds si par malheur vous marchez dedans après la pluie ou un dégel, toujours suivie de son grand chien au pelage sombre, l'air féroce, Satan, qu'elle l'appelait, mais il suffisait que Vèvadèle lui dise « va coucher » pour qu'il se pelotonne aussitôt devant la porte et rabatte ses oreilles. S'il avait neigé, ton père l'attelait au traîneau qu'il avait lui-même fabriqué, surmonté d'un siège à bras avec marchepied et poignées à l'arrière. Satan trépignait d'impatience tellement il avait hâte de courir et tirer, puis vous partiez faire une randonnée, toi assise dans le traîneau, ton père courant à l'arrière et tour

à tour montant sur le marchepied, Satan filant à vive allure, la tête baissée, dans la blancheur infinie creusée de mauve, et la neige crissait sous les lisses « comme un pain de sucre qu'on émiette ».

Vèvadèle t'avait souvent gardée aussi. « Je vous laisse ma sauvagesse », lui disait alors ta mère en souriant, et d'un ton qui démentait sa pensée, car Aimée n'avait d'yeux que pour ton frère qui avait hérité de son teint clair et de ses cheveux châtons, ce qui la faisait passer pour une Blanche souvent, ta mère s'en faisait d'ailleurs gloire et d'avoir été une fois choisie pour personnifier la Sainte Vierge dans une crèche vivante à l'occasion de Noël, elle ne se lassait pas de le répéter à tout venant, et cela agaçait Vèvadèle au plus haut point ; tu le voyais bien à la façon qu'avait alors ta grand-tante de secouer la tête en signe de réprobation, tout en te serrant contre elle, « Viens, ma belle Métisse, viens ma petite pure », et bien que tu ne le précises nulle part dans ton journal, Mariana, je sens bien qu'il ne te déplaisait pas que ta grand-tante partage ta propre déception. Tu n'oublieras jamais les ressources déployées ensuite par Vèvadèle pour adoucir tes tristes souvenirs et les échanger contre de meilleurs, pour feutrer ta mémoire.

Malgré tout, tu restais de longs moments songeuse, ta mère adoptive le mentionne à plusieurs reprises dans ses annales, et quand elle te demandait si tes parents te manquaient, tu répondais non, mais ton regard se voilait soudain. « Viens, ma noiraude », te disait-elle en peignant longuement ton épaisse chevelure qui te descendait jusqu'au milieu du dos, puis Vèvadèle t'amenait tendre des collets à lièvres et te confectionnait au retour des « barrières », sortes de beignets tressés saupoudrés de cannelle dont tu raffolais et que tu me feras aimer à mon tour.

Souvent elle te proposait une promenade, attelait sa vieille jument et te laissait conduire la charrette jusqu'au milieu de Saint-Boniface, qui était

déjà une petite ville avec ses commerces, ses bureaux de notaires et d'avocats, l'hôpital, le couvent des Sœurs grises, un collège pour les garçons, l'école des filles, sa cathédrale et les maisons de notables qui s'égrenaient alentour. Quelquefois, Vèvadèle s'arrêtait dans un magasin choisir une pièce de drap pour te confectionner une robe ou encore t'acheter des chaussures neuves, que ta grand-tante appelait « souliers français » et qu'elle n'avait jamais consenti à porter elle-même, trouvant ses mocassins tellement plus souples.

Par beau temps, Vèvadèle se rendait jusque chez Ti-Bé, un vieux garçon métis originaire comme elle du Nord-Ouest et qui voyait à son avis trop peu de monde. En vérité, et cela tu le comprendras longtemps après, Mariana, ta mère adoptive donnait ainsi à son vieil ami l'occasion de te fournir à sa manière un morceau de « la vraie histoire ». Un conteur-né, et qui en avait connu de belles. Comme quand il avait perdu toutes ses peaux de castors dans les rapides de la rivière Saskatchewan, des mois de travail à l'eau. Il aurait dû s'en douter pourtant, la veille, sa main avait tremblé, signe qu'un malheur le menaçait ! Comme la fois qu'une grosse bisonne s'était ruée sur lui, renversant sa monture, il s'en était tiré de justesse quand l'avait pris en croupe un autre bois-brûlé, expression signifiant peau en partie brunie dans la langue de sa mère, une Tchippewayanne, et que Ti-Bé employait quelquefois au lieu de Métis.

Il allumait sa pipe, en prenait plusieurs bouffées, les yeux plissés, fixes, à croire que seulement se remémorer tout ce qu'il voulait raconter lui demandait un effort suprême, à chaque fois, c'était le même rituel, puis son visage s'éclairait et il se mettait à parler en ponctuant son récit de bruits et de gestes si évocateurs que c'est tout juste si tu ne voyais pas ce qu'il décrivait, et je dois avouer que je t'envie, Mariana, d'avoir été si proche de tes origines ; d'un côté, Vèvadèle et Ti-Bé, témoins vivants de l'histoire des

sang-mêlé, de l'autre, l'école et le savoir des Blancs, deux mondes de forces inégales, bien sûr, mais s'équilibrant encore, en une sorte de symbiose. En dépit de ce que tu m'as fait découvrir, je n'ai pas eu cette chance, une part de moi-même demeure si profondément tapie que je ne la reconnaîtrais sans doute pas si elle venait à surgir, et pourtant, je la sens qui s'agite et, de plus en plus, me tourmente.

Ce Ti-Bé occupe une bonne place dans ton journal, en raison de ce qu'il t'a appris, mais, pour ma part, je soupçonne que c'était avant tout à cause de sa manière de raconter. Toute jeune et déjà captivée par les mots, Mariana, et tu le seras toujours. À en juger par le nombre de pages que tu y consacres, ton récit préféré semble avoir été celui de la chasse aux bisons. Préféré, c'est beaucoup dire. De toute évidence moins important que le récit de la mort de Riel, et pour bien d'autres raisons.

Des larmes venaient aux yeux de Ti-Bé quand il rappelait comment une poignée de Métis avait affronté les soldats et les canons de « la Puissance du Canada » à Batoche, et qu'après la reddition de leur chef Riel, leurs maisons pillées et brûlées par les soldats, le bétail volé, plusieurs avaient fui au Montana, d'autres plus à l'ouest ; lui-même s'était « en venu » au Manitoba. Arrivé à ce point de son récit, il se raclait la gorge pour contenir sa trop grande émotion et tu fixais alors Vèvadèle d'un regard suppliant afin qu'elle fasse ou dise quelque chose avant que Ti-Bé ne se mette à chanter « Dernières amours de ma vieillesse » comme c'était son habitude quand d'amers souvenirs lui revenaient en mémoire, car une fois il t'avait prise sur ses genoux en te serrant de près, « venez à moi, petits enfants », ses doigts maigres et secs te labourant la peau, « j'ai tant besoin de vos caresses pour oublier, pour oublier mes cheveux blancs », sans compter qu'il sentait la boucane et le marais. Vèvadèle ne t'avait-elle pas déjà dit que Ti-Bé ne retirait jamais ses mocassins, même pour dormir ?

Après un temps qui te semblait une éternité, Vèvadèle lui demandait s'il ne vous jouerait pas un peu de violon. Ti-Bé ne se faisait pas prier, il courait ouvrir une vieille malle, en sortait l'instrument pour entamer une série de gigue qui le faisaient se démener sur sa chaise comme un forcené ; les bras, les sourcils, les pieds, toutes les parties de son corps semblaient battre la mesure. Un fou rire s'emparait alors de toi, aucunement moqueur, mais d'incrédulité : comment pouvait-on faire tout cela en même temps ? Ti-Bé offrait toujours un petit quelque chose à Vèvadèle pour la remercier de sa visite, souvent un sac de folle avoine, du riz sauvage que ses proches lui avaient apporté du lac Manitoba. Ta grand-tante lui remettait sa politesse en l'invitant à souper le dimanche suivant.

Sous prétexte de vérifier tels détails : ses deux enfants étaient-ils présents à l'enterrement et ressemblaient-ils à leur père ? tu amenais toujours Ti-Bé à reparler de la mort du chef métis.

Mort un 16 novembre, Riel, le même jour que ton propre père, Mariana, une vingtaine d'années plus tard. En écoutant Ti-Bé, il te semblait entendre une autre voix enfermée dans ton corps, à un endroit qui faisait encore mal. Ton père avait froid, si froid, ses yeux brûlaient de fièvre. Il agonisait, tout emprisonné de blanc : les draps raides, le tablier empesé de la religieuse-infirmière, même les arbres que tu pouvais apercevoir par la fenêtre de la chambre d'hôpital étaient manchonnés de neige. Tu revoyais les chandelles allumées tout autour du cercueil et les larges mains de ton père qui avaient su enfermer si bien les tiennes, raides maintenant, et son visage, cireux. Les portes de la maison s'ouvraient et sans cesse se refermaient, il fallait chauffer de plus en plus fort et bientôt on avait senti monter un fort remugle de chaussons humides qui se mêlait à l'odeur de suif des chandelles fondues. Une rumeur sourde emplissait la maison. « Consommation... »

« Mort si jeune, mort si jeune... » « Je vous salue, Marie, pleine de grâces... » Puis tout devenait flou.

Bien qu'ayant entendu plusieurs fois son vieil ami narrer ce même récit, jamais Vèvadèle ne s'interposait. « Elle avait deviné », écriras-tu plus tard dans ton journal, ta mère adoptive savait qu'entendre parler de la mort du chef métis te permettait de faire enfin le deuil de ton propre père, ce qui avait été jusque-là impossible, ce chagrin étant pour ainsi dire jumelé à un autre, qui le retenait. T'en délivrer, faire ton deuil de l'affection de ta mère, en arriver à pouvoir te dire qu'elle n'avait jamais aimé sa « petite sauvagesse » te demandera plusieurs années encore.

Tu ne t'es jamais remise de cet abandon, Mariana, je le sais maintenant, et peut-être ne s'en remet-on jamais ?

Comme tu aurais voulu ressembler à ta mère ! Tu n'avais su que faire pour lui arracher un peu d'attention. Une enfant modèle, voilà ce que tu étais devenue, fiable, ne causant jamais le moindre souci, une fillette sur qui on pouvait compter pour s'occuper de son jeune frère, celui qui ressemblait tant à ta mère, le bercer, l'endormir et qui savait ensuite se faire toute petite quand tes parents revenaient d'humeur sombre et sentant parfois le homebrew, de l'alcool frelaté que certains Métis fabriquaient chez eux.

Tes premiers bulletins rapportés de l'école, ta mère les signera sans même les regarder. Première de classe ? Elle ne s'attendait à rien de moins ! Tu devais te mordiller les lèvres pour ne pas pleurer et malgré tout l'excusais : n'était-ce pas te faire compliment que d'être sûre que tu réussisses si bien à l'école ? Mais à son expression, tu voyais bien qu'elle pensait qu'être intelligente ne rachetait pas le reste. Tu étais donc si vilaine ? Tu tenais de ton père et bien des femmes le trouvaient beau ! Les minauderies de la voisine en sa présence, tu les avais souvent remarquées.

Même lorsque, devenue veuve, ta mère partira au lac des Bois en amenant avec elle seulement ton frère, tu en fourniras plusieurs explications, Mariana, toutes plus raisonnables les unes que les autres. Si tu recevais rarement de ses nouvelles, c'était que ta mère n'avait pas le temps d'écrire ! Tu t'étonnais tout de même que les rares lettres de ta mère fussent désormais signées Amy au lieu d'Aimée. Chez les « Ontarios », expliquait Vèvadèle, il faut parler « languish ».

Bientôt ta mère n'écrit plus du tout et, malgré ses nombreuses démarches, Vèvadèle ne parviendra jamais à retrouver sa trace.

OceanofPDF.com

La vallée de l'Ontario quittée, arrêt pour la nuit dans un motel en bordure du lac Nipissing, puis la région lunaire des mines de Sudbury franchie d'une seule traite, voici que je longe maintenant le lac Supérieur. Ensuite, direction lac des Bois, première grande halte.

La carte routière seule me sert de repère quand je repasse mon parcours. Comme si je traversais le Sahara. C'est que dans ce pays le regard n'est jamais distrait par des châteaux ou de grandes places, ni par des cathédrales aux façades peuplées de prophètes ou de gargouilles menaçantes. Des forêts, puis des petites villes toutes pareilles et qu'on dirait provisoires, comme si on attendait le signal de quelque ruée vers l'or, pouvant se vider d'un seul coup et devenir des villes fantômes, toujours suivies de forêts, plusieurs jamais franchies de bout en bout, j'en suis sûre ! Chercheurs patients et archéologues s'en donneraient la peine qu'ils y feraient certainement surgir de précieux vestiges, peut-être bien des salles de cérémonies souterraines aux parois décorées de fresques mythologiques comme celles qui ont été déterrées plus au sud en Amérique, le froid garde bien davantage que le chaud, et qui sait ? des villages troglodytes ou les ruines de quelque antique cité aux murs sculptés de figures prémonitoires ; après tout, les gigantesques totems autochtones me semblent tout aussi impressionnants que les colonnes soutenant certains temples

précolombiens. Il me revient maintenant en mémoire ce documentaire vu à la télé d'un rituel d'autochtones habitant la côte ouest, tous revêtus de plumes, sortes d'oiseaux flamboyants glissant sur l'eau dans de longues pirogues et qui me semblaient évoquer Quetzalcóatl, divinité oiseau-serpent vénérée jadis par les Aztèques, et pourquoi pas ? selon plusieurs savants, les premiers habitants du Canada seraient parents des Mayas, des Toltèques et autres peuples d'Amérique, tous originaires d'Asie, et arrivés du temps que se touchaient l'Alaska et la Sibérie, alors qu'aucune mer ne séparait les deux continents.

Tout est si paisible tôt le matin, c'est agréable, le lac Supérieur est moiré de rose et de vert tendre et les gouttes d'eau accrochées aux feuilles clignent dans les arbres. Partie de bonne heure, j'aimerais faire un bon bout de chemin avant de prendre mon petit déjeuner, mais l'envie de boire un café me travaille de plus en plus et d'ailleurs l'odomètre marque déjà cent trente-huit. Dès que j'aperçois un restaurant, je quitte l'autoroute.

Un Trading Post se trouve juste à côté. Sûrement un de ces bazars de camelote pour touristes bébêtes comme on en voit partout, offrant T-shirts fluo avec l'effigie d'un orignal, mini-drapeaux canadiens reproduits sur des tasses, sous-verres, foulards, because le cent vingt-cinquième anniversaire de la Confédération canadienne. Curieuse, je m'y engage malgré tout après avoir mangé et n'en ressors qu'une heure plus tard, encore abasourdie par tout ce que j'y ai vu, sculptures, améthystes, vêtements en peau et couvertures de couleurs vives à motifs géométriques, de vrais mocassins, souples, brodés de perles, et n'ayant pu résister à la tentation d'acheter un masque *Gaje'sa* fabriqué par un artisan de l'île de Manitoulin.

En le rangeant dans le coffre, je remarque son label : un masque mohawk. Comment ! ces Iroquois jadis mangeurs de missionnaires peuvent

créer de semblables merveilles ? Ceux-là même qui ont bravé l'armée canadienne pour empêcher des golfeurs blancs de lancer des balles dans la pinède près de Kanesatake. La crise d'Oka. Il y a deux ans tout juste. Deux ans à peine. Si encore on avait voulu y faire un terrain de jeu de crosse ! Tout le monde sait que ce sport d'invention autochtone est à l'origine du hockey, probablement le seul et unique intérêt commun à tous les Canadiens *ad mari usque ad mare*. Tanks, ultimatums, plusieurs jours de siège, au coût de millions de dollars, entraînant un mort, de nombreux blessés, et que reste-t-il de ce face-à-face mémorable ? Une photo montrant un militaire canadien qui avait osé durant plusieurs minutes dévisager un Warrior mohawk, déguisé en commando, qui se faisait appeler Lasagne, et pourquoi pas Spaghetti ou Pizza ! Ce masque, je devrais peut-être au retour l'offrir à ce brave petit soldat ? Et puis non, répondant à l'appel de la race, quelque société élèvera un jour une statue en l'honneur de ce nouveau Dollard des Ormeaux !

J'aime conduire. Rouler seule et vite. Entendre ronronner le moteur quand je passe en troisième me grise, sans nul doute mon sang sauvage qui remonte à la surface. Un super prof, mon frère aîné, mais exigeant ! Avec Vincent, il faut être parfait, toujours ! Ce qui ne m'a pas empêchée de commettre au volant d'épouvantables erreurs, ce camion-citerne que j'ai une fois doublé en descendant une côte et juste avant de prendre la sortie, j'entends encore le crissement des pneus quand le chauffeur a dû freiner en catastrophe. Le souvenir qu'il conserve de moi doit le transir comme un cauchemar ! Et plus tard l'accident. La voiture, ruine totale, et moi, rien, sauf une légère blessure à la tête, un petit trou d'où n'étaient pas sortis trop de neurones, m'a dit le médecin. Arrivée d'urgence à l'hôpital, ma mère d'habitude si énergique, avec l'air de qui verrait une ressuscitée, d'une voix

de glas n'arrêtait pas de répéter *t'as de la chance, t'as de la chance*, pour enfin retrouver sa verve coutumière : j'aurais pu sortir de là en fauteuil roulant ! Le fou rire des infirmières.

Peu de voitures sur l'autoroute, des poids lourds surtout et des caravanes, quelques motards aussi, chevauchant de superbes Yamaha rouges, noires, dorées. On fait corps avec la route, avec le soleil et le vent. Jamais je n'oublierai cette randonnée avec mon filleul, si fier de sa nouvelle Nighthawk à seize soupapes et quatre carburateurs, Bruno roulant à vive allure sur un chemin de campagne cahoteux, puis coupant à travers champs, l'odeur pénétrante des foin retournés, et nos traces nous suivaient comme des serpents ondulants. Propre et bien peigné, ses longs cheveux étalés sur le coussin de satin blanc du cercueil, le visage de Bruno lissé au point d'y faire disparaître toute marque de tristesse, la moindre trace d'un sourire. Un beau cadavre, puant l'anonymat. Autrefois, les Autochtones haïdas de la côte ouest du Canada enveloppaient leurs morts d'écorce et les déposaient ensuite à la fourche d'arbres encore verts, troncs et ossements s'emmêlaient, à jamais liés, pour devenir des monuments vivants. Les Mayas enterraient anciennement leurs morts dans leurs maisons, les uns par-dessus les autres ; ils s'appuyaient sur leurs racines, pour ainsi dire se mouvaient debout sur leur passé. Qui donc a écrit que la Mort fait vivre ? Et puis, suffit sur ce funeste sujet. Ouvrons la radio. De la musique... Mais les seuls postes que l'on parvient à capter nettement dans ce coin de pays font tourner des chansons western, de vieux succès, je commence à les connaître et pour faire le vide dans mon esprit, peut-être me donner l'impression d'être moins seule ? je m'amuse à les turluter d'une voix aussi nasillarde que possible, *I saw the light, I saw the light...*

Ce sont bien les clignotants sur le toit d'une voiture de police ! Et une sirène que j'entends. Mais non, je ne roule pas trop vite. On me fait signe d'arrêter.

Pourquoi je tremble et comment expliquer cette crainte qui m'habite ? Toute seule, voilà pourquoi. Un homme traverserait en solitaire la moitié du Canada sans se poser de questions, mais une femme ? Avant de partir, j'avais un moment songé à me procurer un mannequin masculin que j'aurais assis à ma droite, portant casquette et verres fumés. Le problème : que faire le soir avec ou quand je sors manger dans un restaurant ? le plier ou l'allonger sur la banquette arrière ? j'y avais renoncé en me figurant les voisins d'un motel qui m'eussent épiée, leur jeune fils disant tout haut : Regarde, la madame met un monsieur dans le coffre de sa voiture ! Vraiment pas sérieux. Porter des pantalons amples, rien de sexy surtout, toujours verrouiller les portières, même pour une absence de quelques minutes, refuser de prendre des autostoppeurs, faire le plein en des endroits bien en vue, ne jamais conduire la nuit, chercher un motel dès quatre heures de l'après-midi, ni trop cher ni minable, pas trop près de l'autoroute sans être isolé. La liste de règles à suivre que j'ai dressée avant de partir, je ne l'ai pas oubliée, ni les conseils d'une ceinture noire de karaté que j'ai consultée, un crayon enfoncé dans un endroit précis du cou paralysait à son avis l'agresseur le plus déterminé ; les deux bombes aérosol au poivre offertes par ma copine Camille, je les garde à portée de la main, l'une dans le vide-poches, l'autre dans mon sac, et même si je m'efforce de respecter ces consignes aussi fidèlement que possible, m'aventurer sur un chemin de terre comme je l'ai fait au risque de tomber sur un fou qui veut me tirer dessus, cette erreur, je ne la referai jamais plus ! rien à faire, je n'arrive pas à me sentir en sécurité malgré tout. Et longer la frontière des U.S.A. n'est

pas rassurant, la violence est si contagieuse et quand on sait que les armes se vendent aussi facilement dans ce pays que des hot-dogs...

There's been an accident just ahead, me dit poliment l'agent, je dois me garer sur l'accotement afin de laisser la voie libre, *gotta make way for the tow trucks*.

Je descends de voiture et avance à pied. Dans le virage un peu plus loin, un attroupement. Deux voitures se sont heurtées de plein fouet. Écrabouillées. Les capots en accordéon. Sur l'autoroute, mais comment est-ce possible, la chaussée devait être glissante après la pluie de la nuit dernière et ces chemins en lacet sont vraiment traîtres. Je m'approche encore.

Près du tas de ferraille, une femme tourne en rond en titubant, les yeux égarés, ses vêtements sont d'une saleté repoussante. Un couple dans la soixantaine commente, sans malice, d'un ton de pitié plutôt. Encore ces *Indians* qui se sont saoulés avec leur chèque du gouvernement, à moins qu'ils ne soient des *half-breeds* ? C'est donc triste de voir ça, on devrait interdire la vente d'alcool à ces pauvres gens, *those poor people*. Deux brancardiers s'affairent au-dessus d'une civière et, quand ils se relèvent, l'un d'eux tire la couverture sur le visage ensanglanté d'un jeune homme. Je me sens nauséuse soudain, toujours je fuis les scènes d'accidents, pourquoi avoir cette fois dérogé à cette bonne habitude ? Mes jambes semblent vouloir se dérober sous moi. Je réussis à regagner ma voiture et m'assois en laissant la portière grande ouverte, mes genoux sautillent et je n'arrête pas de courir après mon souffle.

This is Indian Land. Je l'ai vu écrit ici et là en passant des réserves. Nipigon. Nipissing. Serpent River. La réserve Mississauga. Batchewana. Indian Land. Sale et saoule. Avec l'argent du gouvernement. Interdire la

vente d'alcool. *Those poor people*. Les propos du couple âgé me pilonnent l'esprit sans arrêt et une part de moi-même ne cesse de narguer l'autre : alors, on fait son petit pèlerinage aux sources ? on veut remonter vers le pays du grand Manitou ? Regarde bien. *Indian Land*, pays de laideur, oui. Comment peuvent-ils en effet vivre dans ces affreuses cahutes mal entretenues, entourées de carcasses de voitures, machines à laver déglinguées et traîneries en tous genres. Des chiens maigres partout. Ils font en effet pitié ! ILS ? Mais mon propre grand-père était *Indian* et vivait dans une réserve ! Le silence complice. Mais que pouvais-je faire ? Chausser des mocassins, sortir mon masque acheté au Trading Post et proclamer que je suis d'origine sang-mêlé ?

Reste que je ne l'ai jamais crié sur les toits, et quoi de plus normal ? Il faudrait être naïf pour ignorer que le sang bleu est mieux coté que celui des Autochtones dans ce pays, pour ne pas dire plus, au point que j'ai longtemps détesté mes yeux noirs fendus dans ma face de lune ; encore maintenant je ne peux me regarder avec complaisance ; sensible aux compliments qu'on me fait, je ne les retiens pas, ils glissent sur moi comme une bouffée d'air agite le pelage d'un fauve allongé à l'ombre en plein midi : il la sent, remue, mais ne s'éveille pas. Et d'ailleurs, quand il m'arrivait de me dire Métisse, la plupart de mes camarades n'en croyaient rien et il se trouvait toujours quelqu'un pour me demander d'en faire la preuve en montant sur le toit de l'école, tout le monde sachant que les autochtones ne souffrent pas de vertige. Plus tard, je le ferai connaître par pure bravade. C'était quand on avait commencé à se dire Québécois au lieu de Canadiens français, et plus on venait d'une vieille souche, plus on avait de la valeur, mais qui donc pouvait prétendre avoir des racines plus anciennes que les premiers habitants de ce pays ? Je me souviens de ce notaire, féru de généalogie, qui avait voulu rechercher nos armoiries ; avec

un nom comme Huppé, Simon devait descendre d'une famille noble ! *Moi, je suis fils de Sauvage*, lui avait répondu père, du même ton détaché qu'il employait pour se dire typographe ou natif du lac Maskinongé, ce qui était rigoureusement exact et connu de tous. Et du coup l'amateur de vieilles souches avait pris la carnation d'un Peau-Rouge ! *Fils de Sauvage*. Simplement. Et pourtant, combien de fois Simon ne l'a-t-il pas répété, qu'il vaut mieux *cacher sa vie comme le chat cache sa crotte*, en citant je ne sais plus quel auteur. La mémoire des Blancs étant à son avis si *impure*, pourquoi se faire du mauvais sang pour rien ? Un Autochtone affiche ses couleurs et se montre aussi malin qu'eux pour défendre les droits des siens et faire valoir les anciens traités, bon Dieu, croit-on qu'ils auraient laissé les Blancs empiéter sur leur territoire sans rien exiger en retour et se seraient contentés de pacotille ? S'exprimant avec aisance, propre et sobre, vêtu d'un complet sombre et bien coupé, pas du tout l'air de ces cannibales des livres d'histoire qui torturaient de valeureux missionnaires avec des tisons ardents en dansant comme des démons, alors on juge qu'il fait bande à part, qu'il compte parmi quelque « jet set indien ». Textuel ! Je l'ai bel et bien lu dans les journaux. Qu'on se saoule ou qu'on fasse montre de dignité, toujours on vous méprise. Indécrottable racisme.

La route est maintenant dégagée et l'agent de tout à l'heure me presse de partir, *All's clear now, Ma'am, you can go ahead*. Une file de voitures suit la mienne et on attend que je me mette en route pour avancer. Des gens patients. À Montréal, on klaxonnerait depuis belle lurette ! Je démarre au plus vite. Devant, tout a été en effet nettoyé, enlevé, il ne reste plus aucune trace de l'accident sur la route. La femme saoule, on l'a conduite en prison ? *Those poor people*. Quand on a enfermé les autochtones comme des bêtes fauves dans un enclos, des pogroms, rien de moins, on s'attendait

à quoi ? L'avenir bouché, leur passé banni, refoulés sur des terres incultes, lentement génocidés, et on s'étonne qu'ils veuillent se perdre dans l'ivresse pour échapper au creux de leur existence, à la souillure du mépris ?

Je me sens si lasse tout à coup. Aujourd'hui, je n'irai pas plus loin, le premier motel rencontré fera l'affaire et pas question de manger non plus, mon estomac est encore tout barbouillé, je prendrai deux canettes de Coke et m'enfermerai pour la nuit.

Ma douche prise, je mets aussitôt le climatiseur en marche, ce ronronnement isole des bruits venant de l'extérieur et m'aide d'habitude à trouver le sommeil. Pas aujourd'hui. Ce que je vois en gros plan dans ma tête, c'est l'image du chef métis Riel avançant d'un pas tranquille, chaussé de mocassins, jusqu'à l'échafaud dressé dans la plaine de Regina, entouré d'agents de la police à cheval, une fumée blanche leur sortant des narines ; le bourreau lui enfonce sur la tête un bonnet blanc et ajuste le nœud, le cordon de chanvre lui racle la peau de la gorge, puis s'ouvre la trappe, les pieds de Riel dans le vide soudain, lourds, si lourds, un dernier râle et puis rien, c'était fini, fini pour toujours et il avait fallu attendre quatre semaines avant que des Métis puissent obtenir la permission de transporter en train sa dépouille jusqu'au Manitoba auprès de sa famille, quatre semaines, l'odeur fétide du cadavre en décomposition, le ver des morts le rongant déjà en dedans.

Dix heures du soir et pas encore fermé l'œil. Demain, je dois pourtant faire une grosse journée pour rattraper le temps perdu. Pas question de prendre un somnifère, des heures qu'il faut ensuite pour bien se réveiller.

Comment m'assoupir avec ce cauchemar qui m'envahit, ce gibier de potence qui pue la mort ! Et quand enfin j'y parviens, le moindre bruit venant des alentours semble alors s'amplifier démesurément, les gouttes

tombant du robinet, une chasse d'eau qu'on tire dans la chambre voisine, le claquement de la portière d'une voiture, des pas et des chuchotements, une clef qu'on fait tourner dans une serrure, et dans le silence du soir je me demande si ce n'est pas la mienne qu'on crochète et si j'ai bien verrouillé la porte, et malgré moi, malgré moi, je me rappelle ce soir que je l'attendais, lui, mon compagnon qui aurait dû être rentré depuis longtemps, si inquiète, en supposant les pires malheurs, sa voiture avait dérapé, il expirait seul dans un fossé ou sur une civière d'ambulance sans qu'on puisse s'embrasser, au moins se dire adieu, pour apprendre plus tard qu'il avait passé cette soirée et jusqu'aux petites heures du matin à rédiger un contrat de la plus haute importance avec sa secrétaire et n'avait pas vu le temps passer, de la plus haute importance ! et le volet qui grinçait au vent et je m'imaginais qu'on forçait ma porte, sur la pointe des pieds je m'étais rendue à tâtons jusque dans la cuisine chercher un marteau que j'avais placé sous mon oreiller, le volet claquait encore, le lendemain, je le fixerais avec un crochet, pas moyen de dormir, et sachant très bien que je resterais figée si on entrait chez moi, incapable de frapper, de jouer au tomahawk avec mon marteau, moi, une descendante d'un grand-père Indian pourtant, et d'une grand-mère métisse. Mais dont le fils a épousé une Blanche. Et ça fait de moi une quarteronne ? Mettez dans une éprouvette un quart de sang autochtone pur, deux parts de sang métis avec un quart de sang blanc, mélangez et ça donne du sang rosé, peut-être ?

Puisque je n'arrive pas à m'endormir, autant m'occuper l'esprit ailleurs. Combien de fois me l'a répété Mariana, rien ne vaut une petite excursion dans l'imaginaire pour se changer les idées et décaper l'âme de ses moisissures. Rallumons ! Ma robe de chambre enfilée, sortir de l'ancien coffre le premier cahier du journal de ma grand-mère et retrouver *La*

légende du cheval blanc que Vèvadèle lui apprenait déjà du temps qu'elle vivait encore chez ses parents de l'autre côté de la rivière, et qu'elle me racontera ensuite dans sa maison du lac Maskinongé. Cette légende devait autrefois alimenter la fantaisie de Mariana, son besoin d'idéal et de rêve. Peut-être était-ce aussi pour elle une façon de s'évader.

« En ce temps-là, les arbres poussaient larges et hauts, c'était avant la venue des fusils et des Blancs, du temps que d'immenses troupeaux de bisons sillonnaient la belle prairie en soulevant des nuages de poussière rouge.

« En cette époque lointaine se trouvait un lieu sacré où chaque été, venant des bois et des lacs environnants, les Indiens se rassemblaient pour festoyer, négocier de nouveaux traités, échanger des peaux de caribous contre de la folle avoine, pour offrir des sacrifices afin que pousse le maïs et se peuplent de poissons les lacs, que les bois grouillent de bonne chair et de chaudes pelleteries. Et surtout pour que les esprits soient bienveillants. On fumait le tabac de l'amitié et les chamans, rivalisant d'adresse, prédisaient l'avenir et concoctaient, avec des racines et des herbes, des potions qui rendent les femmes fertiles et les enfants vigoureux et qui redonnent aux vieillards le goût de la vie. Cet endroit s'appelait le Coteau du Festin et chacun s'y présentait vêtu de ses plus beaux atours. On y voyait des guerriers à la taille ceinte de peau de cerf tressée d'aiguilles de porc-épic et des jeunes filles portant des robes en peau de mouton teinte en bleu indigo et décorées de broderies ; on y échangeait peignes en os et canots d'écorce de bouleau ; poupées en tiges de maïs et carquois remplis de flèches aux pointes ciselées. Les Assiniboines étaient apparentés aux Sioux, pour ainsi dire deux branches du même arbre, et ils s'étaient longtemps ligüés pour faire la guerre aux Cris lorsque ces derniers, plus nombreux, avaient fini par

envahir leur territoire de chasse. Ne pouvant repousser les Cris, on avait fumé le calumet, et depuis lors la paix régnait entre eux, chacun s'interdisant de faire des incursions chez l'autre. C'est ainsi que, depuis plusieurs années, on retrouvait réunis au Coteau du Festin autant de Sioux que d'Assiniboines, que de Cris. Mais certains chefs guerriers refusaient d'oublier le passé et entretenaient encore des rancunes envers leurs anciens ennemis, et les chamans surtout déploraient que leur influence fût diminuée depuis la conclusion de ces traités.

« Un été donc, parmi les peuples réunis, se trouvait un chef assiniboine ayant une fille d'une rare beauté avec des yeux tranquilles comme l'arc-en-ciel après l'orage et des cheveux noirs luisants ; fine, souple, habile en tout et sachant deviner les pensées d'autrui avant même qu'on n'ouvre la bouche. Deux prétendants la convoitaient. Le premier, un jeune chef cri des environs du lac Ouin nipi ; le second, un chef de guerre sioux de la région du lac du Diable au Dakota. Tous deux firent à tour de rôle une visite de politesse au chef assiniboine, chacun déléguant ensuite ses meilleurs ambassadeurs pour faire valoir ses mérites. Le chef assiniboine penchait cependant pour le jeune Cri, car ce dernier offrait une dot d'une extrême rareté, un cheval blanc resplendissant comme la neige et coureur sans pareil... »

Mais je n'arrive pas à me concentrer. La lecture même de cette légende en serait-elle la cause ? ou serait-ce plutôt la superposition de cette légende et du souvenir de la pendaison de Riel et de l'accident sur l'autoroute, mes pensées ne cessent de partir à la dérive, des images se forment dans ma tête, des mots et des bouts de phrases. Surtout je songe que ma grand-mère n'a jamais caché ses origines métisses, elle. Ni au lac Maskinongé, ni auparavant dans sa prairie natale. Et en me le disant, je me la représente,

l'écolière aux yeux noirs et farouches, deux longues tresses luisantes lui ballant dans le dos ; jamais je n'ai vu une photo de Mariana à cet âge et cependant je la vois aussi nettement que si elle se trouvait là, devant moi.

OceanofPDF.com

Sauf pour quelques penseurs et écrivains romantiques qui ont voué un culte au bon sauvage et prêché le retour à la nature, avoir l'air autochtone n'a jamais été flatteur pour le Blanc, même que les paysannes travaillant au champ se couvraient jadis la tête et les mains pour tâcher de garder leur peau aussi claire que possible.

Du temps de ton enfance, Mariana, on ne se vantait pas non plus d'être Métis dans les Prairies : le souvenir de la rébellion de Riel au Manitoba et de la bataille de Batoche en Saskatchewan quinze ans plus tard faisait encore grimacer les bien-pensants. John A. Macdonald, qui avait décrété qu'on balancerait Riel au bout d'une corde, avait été remplacé par Laurier comme premier ministre du Canada, mais tout Canadien français qu'il fût, pour se faire élire, ce dernier avait dû composer avec les orangistes qui demeuraient puissants, non seulement en Ontario mais aussi au sein du gouvernement fédéral, et la haine de ceux-ci restait aussi féroce envers les Métis, ces demi-sauvages qui leur avaient opposé une résistance si farouche dans le Nord-Ouest, d'autant plus que leur autre demie était française, une race qui refusait de s'assimiler, si bien que les Métis étaient pour ainsi dire doublement frappés d'anathème.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, soit prudence, soit calcul, les francophones du Manitoba ne se mêlaient plus aux Métis, certains les ignoraient même tout à fait, comme s'ils avaient disparu du paysage, en particulier « les importants », ainsi que les surnommait Vèvadèle, et d'un ton si volontairement neutre que tu en demeurerais perplexe : faisait-elle de l'ironie ou s'agissait-il d'une simple constatation ? Ces gens d'élite devaient en effet se préoccuper de sujets plus importants que le vilain sort fait aux Métis ; s'entretenir de l'Entente cordiale qui régnait entre la France et l'Angleterre depuis que le fils de Victoria était monté sur le trône et de Dreyfus qui venait enfin d'être réhabilité ; suivre de près la première révolution socialiste qui avait éclaté en Russie et trouver scandaleux que le roi des Belges proclame propriété personnelle un territoire africain qu'il aurait fait découvrir, pourtant habité depuis des siècles et soixante-quinze fois plus grand que son propre pays ; peut-être s'émerveillaient-ils également des zeppelins qui s'élevaient dans le ciel en Europe, annonçant les voyages dans l'espace et même jusque sur la Lune. Mais tout cela se passait au loin et les nouvelles arrivaient sûrement en retard dans les Prairies, aussi devait-on plutôt parler récolte et supputer le prix du boisseau de blé ; s'inquiéter de la venue au Manitoba de Galiciens, Mennonites et autres immigrants en si grand nombre qu'ils seraient eux-mêmes bientôt noyés dans une mer d'étrangers ! et avant tout ressasser le sermon de monsieur le curé sur l'encyclique du pape qui condamnait la séparation de l'Église et de l'État, tout en feuilletant le dernier bulletin de la Société du parler français, en provenance du Québec, et qu'on se transmettait religieusement de main en main.

Vèvadèle n'avait toutefois jamais renié son appartenance et elle t'élevait de façon à ne pas en avoir honte non plus, Mariana, ce qui n'irait pas sans t'attirer quelques ennuis à l'école, car ce qu'on y enseignait ne concordait

pas toujours avec ce que tu apprenais à la maison et quelquefois pas du tout. Suivant en cela les conseils de ta mère adoptive, la plupart du temps, tu faisais la part des choses : ainsi pensent les Blancs, ainsi pensent les Métis. Mais pas toujours. Il t'arrivait de ne pouvoir résister à l'envie de mettre en évidence les connaissances acquises auprès de Vèvadèle, ce qui te valut des remarques plutôt condescendantes de la part de tes professeurs : « Vous pensez en savoir plus que nos historiens, ma pauvre enfant ? La Vérendrye n'a pas été guidé par des Métis, accompagné peut-être, mais sans plus ! » et d'être quelques fois mise en retenue.

Quant au parler métis, on vous reprenait alors vertement en classe si par malheur vous l'utilisiez, et sur un ton qui laissait entendre que c'était là une marque d'infériorité, à bannir coûte que coûte, et en particulier l'accent. Mais pourtant, « isle de bois », dire se faire « grêler » au lieu de réprimander, tu trouvais ces tournures savoureuses bien qu'absentes du dictionnaire, inventives même, et « déplanter » infiniment préférable au mot tuer ! Longtemps plus tard, tu découvriras que « nouvelleté », « trigauder », « asteure », « se revancher », « faire le rodomont », « j'ai passion pour elle », que ces expressions couramment employées par les Métis venaient de tes ancêtres français, et tu regretteras de ne pas l'avoir su plus tôt, ne fût-ce que pour clouer le bec à ces filles de notables qui ne se gênaient pas pour se moquer du parler métis à l'école !

Personne mieux que Ti-Bé, le vieil ami de Vèvadèle, ne savait manier ce langage tant proscrit et tu ne pouvais t'empêcher de le comparer à celui des religieuses qui t'enseignaient à l'école et qui te semblait plutôt frileux à côté du sien.

À la belle saison, Ti-Bé prolongeait ses veillées, et en te retirant pour dormir, tu prenais soin de laisser la porte de ta chambre entrebâillée, car rien ne t'intriguait davantage que la conversation des grandes personnes.

Des fois, se sentant mélancolique, Ti-Bé disait son regret d'être resté garçon ; il aimait tant les créatures qu'il n'avait pu se décider et quand enfin il l'avait voulu, les meilleures étaient déjà casées. Rien ne le mettait plus en verve que de manger du curé, comme le lui reprochait Vèvadèle. Reprocher, c'est vite dit, car elle s'amusait des saillies de Ti-Bé et en l'entendant rire, d'un rire complice, tu croyais mieux comprendre pourquoi ta mère adoptive n'allait pas toujours à la messe le dimanche. Une pleurésie de son enfance, disait-elle, qui « revenait lui faire des misères ».

Pour sa part, Ti-Bé n'avait jamais remis les pieds à l'église après la défaite de Batoche à cause de l'attitude méprisante de certains religieux envers les Métis alors ; bois-brûlé ne voulait pas dire avoir la tête brûlée ! Ce qui ne l'empêchait pas, tout anticlérical qu'il fût, d'entretenir une grande vénération pour la Madone dont une reproduction trônait chez lui, entourée d'un rosaire et d'une couronne de fleurs de papier, et un lampion posé sur une tablette était allumé devant. Une bonne mère donne la vie et mérite le respect, se justifiait Ti-Bé, et ne vous laisse jamais tomber.

Tu l'avais un soir entendu expliquer à Vèvadèle comment à son avis on s'y était pris pour voler autrefois le pays aux aborigènes. Pendant qu'une robe-noire tonnait Jésus-Christ et qu'ils entendaient Cri et suivaient des yeux ses bras levés au ciel, un militaire en profitait pour planter un pieu et s'emparer du territoire. Et Vèvadèle d'enchaîner avec un récit venant de sa mère à elle, laquelle avait un jour avec d'autres Cris assisté au sermon d'un missionnaire nouvellement arrivé dans le Nord-Ouest ; ne connaissant aucune langue autochtone et se servant d'un interprète, le religieux les avait longuement harangüés sur le sujet de la chasteté, notion fort abstraite pour son porte-voix qui avait traduit à sa manière en affirmant que le bon père recommandait de toute urgence « la chasse d'été ». Et l'assemblée aussitôt

de se lever et partir à la chasse en laissant le pauvre missionnaire seul à se ronger les sangs : mais qu'est-ce qu'il avait bien pu dire de travers ?

Malgré tes efforts, demeurer éveillée était difficile, Mariana, les murs de ta chambre, des planches de bois posées à l'horizontale et plus ou moins bien jointoyées – chaque hiver, Vèvadèle devait boucher les fentes de boue et de guenilles pour couper le vent du nord –, ces murs devenaient la coque d'un grand navire aux rainures garnies d'étoupe, tu fermais les yeux et gagnais le large.

Ta pire semonce, tu la recevrais à la suite d'une rédaction portant sur la découverte du Canada. Non seulement t'avait-on donné zéro, mais tu avais en plus dû comparaître devant une directrice ahurie : « Vouloir refaire l'histoire en la déformant, rien de moins ! Gaspiller ainsi votre talent ! Prétentieuse, en plus. Et vous n'avez pas traité le sujet. » Tu pouvais à peine saisir au passage les mots qu'elle te lançait d'une voix cassante, « imagination débridée... vous, une première de classe », occupée que tu étais à observer les lèvres de la directrice qui s'ouvraient et se refermaient comme la bouche d'un poisson. S'il avait fallu que tu cèdes à la tentation d'inclure dans cette rédaction ce qu'avait raconté Ti-Bé au sujet des missionnaires qui tonnaient Jésus-Christ pendant que des soldats prenaient possession du territoire des Cris ! En y resongeant, tu eus du mal à réprimer un sourire. « Baissez les yeux ! » t'avait lancé la directrice et, en t'indiquant la porte : « Vous me copierez dix fois le passage que j'ai souligné dans votre manuel et vous viendrez demain me le réciter par cœur. »

Tu étais sortie du bureau d'un air interloqué : mais qu'est-ce qui avait bien pu susciter pareil énervement !

En réalité, tu en connaissais très bien la raison, Mariana. Ta composition allait à l'encontre de ce qui était indiqué dans ton manuel d'histoire.

Domage que tu ne l'aies pas conservé. Sans doute ressemblait-il un peu à celui que ton fils utilisera plus tard à l'école, que j'ai maintenant sous les yeux, et où il est écrit qu'en arrivant à la grande baie de Gaspé, Cartier aperçoit « des Indiens qui sont bien surpris de voir des hommes blancs de France. Ils pensent que ce sont des dieux. Mais non ! Ce ne sont pas des manitous... » Alors les indigènes, tout contents, se mettent à chanter et à danser, se jettent dans l'eau jusqu'aux genoux et vont au-devant du découvreur qui prend possession du pays « au nom du roi de France et de Notre-Seigneur Jésus-Christ » et distribue à la ronde couteaux et chapelets. « Cartier ne sait pas la langue des Indiens, poursuit le texte, mais il tâche de leur parler du bon Dieu par signes. »

Non, ce continent n'était pas inhabité lorsque les Européens vinrent le piller, écris-tu comme entrée en matière, les soi-disant découvreurs ne sont pas venus dans ce pays pour la conquête des âmes, mais bien pour trouver un chemin pouvant les mener aux richesses de l'Orient, et puis les *Indiens du Canada* étaient-ils plus sauvages que ceux qui ont brûlé Jeanne d'Arc et crucifié Jésus ? Tout cela résumé en un seul paragraphe, d'un ton péremptoire, sans riposte possible.

Mais c'est la suite qui avait le plus choqué. Tu avais en effet imaginé la rencontre du chef Donnacona, ramené en France par Cartier, et du roi François 1^{er} au milieu de sa cour réunie. Cartier avait été honoré et Donnacona, fêté. Le chef ouendat avait alors dit tout ce qu'on voulait entendre. Bien sûr qu'on trouvait au Canada des pierres qui brillent comme des étincelles de feu quand le soleil les éclaire. Des clous de girofle et de la muscade ? Certainement. Des oranges et des grenades ? Et comment. On l'avait longuement applaudi. On ne cessait de le questionner. La vie, c'était quoi ? C'était le soleil, l'éclat d'une mouche à feu dans la nuit, répondait Donnacona ; la vie, c'était le souffle de l'orignal en hiver, la petite ombre

qui court dans l'herbe et se perd au couchant. On riait un peu de sa naïveté. Savait-il au moins que c'est Dieu qui avait créé le monde ? Le Grand Esprit avait peuplé les rivières de poissons et les forêts de gibier, ensuite, il avait posé l'homme sur la terre et lui avait donné la vie ; aussi lorsqu'on s'asseyait à même le sol, la moindre petite fleur se révélait dans toute sa perfection et on sentait alors qu'aucun homme n'était aussi grand qu'un arbre, et cela était bien car chacun pouvait ainsi mieux mesurer sa petitesse devant la grandeur de la nature, et de le savoir vous remplissait de joie et de respect pour la création tout entière. Si Donnacona se prêtait de bonne grâce à tant de questions, c'est qu'il espérait ainsi hâter son retour au Canada, mais quand le roi s'était enfin résolu à équiper de nouveau Cartier, le chef ouendat et son entourage avaient été emportés par la vérole. Le découvreur du Canada était revenu en France avec un plein chargement de quartz et de pyrite de fer. Conclusion, il ne restait qu'un proverbe de cette coûteuse expédition : faux comme un diamant du Canada.

« Se faire grêler un p'tit brin n'est pas si mauvais, t'avait dit Vèvadèle pour te consoler, il faut s'endurcir la couenne pour ne pas se laisser trigauder dans la vie. » Du reste, comprendre ne venait pas toujours si facilement et, à son avis, les mots faisaient peur parce qu'avec eux venait la pensée, avec eux, la liberté ; ailleurs, pour des mots, on torturait, exilait ; tout de même, tu n'allais pas te faire mettre à la porte de l'école pour si peu ! Aussi ta mère adoptive t'avait-elle conseillé de faire exactement ce que demandait la sœur directrice, une femme qui avait selon elle « le cœur à la bonne place ». Mais non, ce n'était pas admettre que tu avais tort et cela ne t'empêchait pas de penser autrement ni d'avoir raison.

Pour si peu ! À toujours garder pour soi ses pensées et avoir raison sans jamais le dire, on passait pour des imbéciles et on finissait par le croire soi-

même ! Plusieurs Métisses à l'école se jugeaient vraiment inférieures aux autres, tu l'avais remarqué. Et fallait-il donc être poli jusqu'à devenir invisible ? jusqu'à disparaître tout à fait ? Une belle Métisse comme toi et avec des idées semblables ne risquait pas de passer inaperçue, et pour une imbécile encore moins ! Ton indignation avait au fond réjoui Vèvadèle et, plus encore, cette rédaction qu'elle rangera le soir même dans l'ancien coffre non sans l'avoir auparavant lue plusieurs fois. Que tu saches si bien manier l'ironie la rassurait également, tu saurais te défendre dans la vie ! Et comme tu avais bien absorbé ses leçons. « Je ne me suis pas trompée en la choisissant », notera Vèvadèle dans ses annales.

Le lendemain, elle t'offrira deux cahiers tout neufs pour y écrire toutes les histoires qui te tenaient à cœur. Ainsi commença ton journal, Mariana, qui se poursuivra durant plusieurs années.

En même temps, ta mère adoptive te fera prendre connaissance du contenu d'une sacoche brodée de perles venant du cousin de son père, la même que j'ai trouvée dans l'ancien coffre. Plutôt jolie, étrange aussi. En tissu de laine noire et se terminant au bas par des languettes.

Vèvadèle en répandit le contenu sur la table et vous examinerez d'abord les photos une à une. Certaines portent au dos une courte inscription : « Fosse des Neuf », cimetière de Batoche/1885 – des Métis tués par les soldats canadiens, te précisera alors Vèvadèle ; photos d'une muraille d'os de bisons empilés haut, Saskatoon/1890 ; de familles nombreuses, le plus souvent devant une maison au toit pointu au milieu de la plaine déserte, les hommes toujours assis les bras croisés, les femmes debout à l'arrière, vêtues de longues robes sombres et les enfants devant comme des boucliers.

Les documents surtout t'intéressaient. Aucun ne portait de signature ni de date. Quelqu'un qui savait écrire, mais qui ? Vèvadèle l'ignorait. Le

cousin de son père, de qui elle tenait cette sacoche et son contenu, ne savait pas lire ; lui-même les avait reçus de sa mère, une Assiniboine également illettrée, mais laquelle avait, selon lui, bien connu la sœur de Riel, alors religieuse à la mission de l'Île-à-la-Crosse dans le Nord-Ouest. Quelques passages étaient presque illisibles. Avec tes jeunes yeux, suggéra Vèvadèle, peut-être arriverais-tu à les déchiffrer ?

Longtemps après, en repensant à cette soirée, tu songeras que ta grand-tante avait sans doute voulu te consoler de ta mauvaise note, mais aussi te donner un avant-goût de ce qui t'attendait.

Tu passas de longues heures à lire et relire les documents, à les recopier au propre, à consulter Vèvadèle pour tenter avec elle d'en dégager le sens. Une écriture tracée à la hâte, irrégulière, avec peu de fautes. D'après toi, le premier texte décrivait un rêve ou une vision. Vèvadèle pensait de même. L'autre, sans ponctuation aucune, te semblait plutôt un cri de révolte ou de désespoir. Tu le mémorisas et sans cesse le récitais, telle une comptine : « Peau-Rouge sang rouge de rage de honte voir rouge révolte rouge écrevisse vice vicieux l'enfer est rouge le ciel est bleu saints sécession feu rouge qui monte au visage rougir jusqu'au blanc des yeux rougir ses mains de sang bleu sang noble lord Londres or orangistes scandale salve sans vie vise devise devoir soumettre sauvage sanguinaire par le fer par le feu félons sang-mêlé half-breed Sir John bluffer brimer briser Cartier calcule Trans-Canada Railway bois-brûlés terrés traqués tristes Métis matés. »

Et en le relisant, Mariana, je me rends bien compte que je le connais maintenant par cœur aussi ce cri de révolte et de désespoir.

Terreur panique en ouvrant les yeux. Quelle est cette chambre et où suis-je donc ? Le cœur me bat à tout rompre et il me faut plusieurs minutes avant de me replacer. Je redresse mon oreiller et m'étire lentement. Pendant des années j'ai soumis mon corps à des réveils trop brutaux, l'obligeant à bondir hors du lit, alors qu'il me faut au contraire laisser mon esprit s'ébrouer et faire tout doucement connaissance avec ce qui m'environne, sentir mon sang prendre un nouveau rythme, sa respiration du jour. Voyons si je peux réciter la dernière phrase de l'histoire préférée de ma grand-mère : « Depuis lors, quand menace l'orage et que le tonnerre gronde, c'est le cheval blanc qu'on entend hennir dans la prairie. » Cette *Légende du cheval blanc* en vaut bien d'autres, à la différence qu'à peu près personne ne la connaît !

Tout à fait éveillée à présent, je me lève et fais rapidement ma toilette, range mes bagages dans le coffre de la voiture et décide de déjeuner sur place avant de reprendre la route. La matinée avançait.

J'ai finalement dormi comme une bûche dans ce motel qui m'avait quelque peu inquiétée en arrivant, situé qu'il est en retrait et sans grand monde. En plein jour, il me paraît maintenant bizarre, plutôt. Pas une porte qui ne soit grillagée de têtes de cygnes roses et turquoise entrelacées.

Devant le bureau de location est aménagée une espèce de vasque dans laquelle pêche un négrillon de plâtre, entouré de tulipes de bois polychromes surveillées par des chardons géants. D'un grotesque étudié. Faire du laid demande aussi beaucoup de temps ! Juste en face, au bout d'une trouée entre les arbres, s'ouvre pourtant le lac Supérieur, toujours aussi splendide, bien que des nuages opaques s'entassent à l'horizon.

Le ciel a viré au sombre et il se met tout d'un coup à pleuvoir à verse, c'est à peine si je peux discerner la route devant. Me promener à pied sous la pluie, j'adore, mais conduire, pas du tout. Dès que j'aperçois la lumière vacillante d'un GAZ au néon, je tourne, et de toute manière, je dois faire le plein.

C'est un terminus de village, poste d'essence, débit de tabac et épicerie combinés. Assise derrière la caisse, une blonde platine et toute peinturlurée feuillette une revue en mâchant de la gomme. Un enfant d'une dizaine d'années attend d'être servi. Il est trempé jusqu'aux os et ses pieds nus flottent dans des tennis béants, crasseux.

La caissière allonge le cou et me sourit : Yes ? Qu'elle serve d'abord le petit, je peux attendre mon tour. Mais ces gens-là n'ont que ça à faire, attendre, me répond la platinée, elle les connaît bien, mais si, j'insiste. Alors, on veut quoi, encore ? *Smokes* ! On ne travaille pas, mais on fume, dit-elle en s'adressant à moi, rien dans la caboche, je vous dis, pas même assez fins pour se faire des potagers, *Goddamnit* ! Mais on a de quoi payer au moins ? L'enfant déplie un billet de dix dollars, compte la monnaie qu'elle lui rend en même temps que les cigarettes et se réfugie près de la porte. L'orage a repris de plus belle.

La platinée a maintenant les yeux braqués sur le petit écran qui renvoie des images d'excitées avec des sourires remplis de dents, qui s'assoient sur

un lit en flattant l'édredon et désignent d'un geste large sacs de voyage et appareils photo ; une participante saute au cou de l'animateur en criant *yayayayaya winwinwininin*. À vrai dire, je regarde cela distraitement car ce qui me fascine se passe ailleurs. Du coin de l'œil, j'observe l'enfant de tout à l'heure qui fait glisser d'un support en épi des paquets de gommes pour aussitôt les dissimuler sous son blouson, tout en guettant la platinée. Dès que le pompiste passe la porte, le petit voleur file dehors en flèche.

Ce crachin semble vouloir durer encore longtemps, commente le pompiste en traversant la pièce d'un pas chaloupé pour aller accrocher son imper dégoulinant de pluie. *Jesus ! What nasty weather !* Un sale temps, en effet ! Il revient ensuite se poster près du comptoir de la caisse en promenant ses yeux sur moi. Plutôt mince, avec un torse bien rempli comme je les aime et les jambes longues, bel homme, tout à fait mon type. Les mots *strapping* et *swaggering* me viennent à l'esprit. Comment dit-on en français ? Je ne trouve pas, et pourtant, traduire est mon métier. Quelques-uns de mes collègues me classent même parmi les *parfaits bilingues*, expression qui me fait toujours rigoler, je m'imagine alors avoir dans la bouche deux langues, d'être une sorte de monstre, quoi ! Monstrueuses, certaines traductions le sont en effet. En particulier celles qui accompagnent des produits japonais ou Made in Taïwan. Et d'un comique ! Entendre au cinéma un cow-boy du Far West américain s'exprimer en argot parisien, c'est un comble ! Mais aussi la façon de traduire un match de base-ball : batte pour dire bâton et une base au lieu d'un but. Reste que vouloir rendre fidèlement une pensée, une réalité parfois étrangère tout en s'assurant d'être bien compris n'est jamais simple quand on sait qu'un poisson rouge de France, en traversant la Manche, vire au doré, qu'un coq français salue l'aurore d'un cocorico alors qu'il éveille les habitants des États-Unis en chantant cock-a-doodle-doo !

Le pompiste strapping à la démarche chaloupante pose maintenant le pied sur une chaise, mettant ainsi en évidence ses cuisses bien musclées. Mieux vaut ne pas rouler par un temps pareil, me dit-il en tournant le dos à la caissière et légèrement penché vers moi, la chemise bien tendue sur son beau torse bombé, *taut*, dirait une anglophone ; si je cherche un motel, j'en trouverai plusieurs à une cinquantaine de kilomètres après la prochaine réserve. D'un ton de voix intime, d'homme à femme, cajoleur, les yeux vifs, mobiles. Prendre une journée buissonnière en sa compagnie ne me déplairait pas et j'ai soudainement la folle envie de poser mes mains sur sa poitrine. Bien à plat. Sur sa peau, sa peau nue. Mains de brise, imaginantes et doucement voyageuses.

En tournant la tête, je surprends le regard de la platinée qui passe en revue la scène et sans doute reconnaît la pose avantageuse du pompiste à l'œil itinérant. Elle se lève de son tabouret, s'approche et, tout en entourant les épaules du pompiste d'un bras très conjugal, elle me tend de l'autre main un verre, *Take it, Lady, it comes free with the gaz !*

Prends ton verre gratuit, Lady, et file ! L'idée me vient de lui répondre qu'elle aurait avantage à le garder pour couvrir ses pertes en gomme. Et pourquoi faire ? Je le refuse d'un air que je veux hautain, passe la porte en vitesse et cours jusqu'à la voiture.

La pluie a cessé de battre mais les essuie-glaces continuent à balayer le pare-brise en crissant et quand enfin je m'en aperçois, je sens en même temps des larmes couler sur mes joues. Le poste français que j'ai enfin réussi à capter fait tourner *Le plus beau voyage*, cette chanson toujours m'émeut, la voix de Claude Gauthier, si prenante. Mais il y a plus et je le sais très bien. Plusieurs motels après la réserve, a dit le pompiste. Après la réserve. Bien sûr, voyons, je l'ai vue annoncée sur un panneau, la réserve Pays Plat. Rien dans la caboche... ces gens-là ne savent qu'attendre... le

mépris de cette platinée, *Goddamn* raciste ! Au fond, c'est à moi-même que j'en veux avant tout. Parcourir la moitié du Canada pour renouer avec mon héritage sang-mêlé et ne pas reconnaître cet enfant autochtone, ce que je suis bête, mais bête à lier ! Les cuisses musclées du pompiste ne m'ont pas échappé, ni son torse bombé !

Par chance, on annonce une halte routière. Marchons un peu, en respirant à fond. Je m'asperge le visage d'eau froide en pensant : ressaisis-toi, Métisse, le mot Autochtone n'était pas écrit en lettres rouges sur le front de cet enfant, et je ne l'ai pas dénoncé ! Bon, le pompiste m'a plu, et après ? Quel mal y a-t-il à ça ? Dans ce monde rempli d'horreurs, savoir apprécier le beau me semble une obligation, une nécessité de survie, et puis, je ne me suis pas jetée à sa tête ! Et qu'il se soit acoquiné avec cette platinée dégueulasse, seulement songer qu'ils puissent faire l'amour ensemble me coupe d'ailleurs l'inspiration tout net.

M'entourer de monde, voilà ce qu'il me faut. Même si faire ce voyage en solo me semble toujours nécessaire – certaines choses, on ne peut après tout les partager qu'avec soi-même –, cette solitude commence à me peser. Thunder Bay est tout proche. C'est le temps de consulter le guide d'hébergement acheté avant de partir et qui m'a été si utile jusqu'ici. Pour une fois, ne regardons pas à la dépense ! Ce soir, je loge dans un grand hôtel avec chambre donnant sur le lac et me paie le luxe d'une grande bouffe.

Une chambre avec vue, certes, mais, à cause de la brume, néant ! Le dîner, également raté, la côtelette de veau, trop cuite et le beaujolais, servi à la température de la cuisine. Impossible d'attirer l'attention du garçon de table, la salle à manger est bondée de touristes des U.S.A., leurs voix sonnantes se répercutant d'un bout à l'autre de la pièce.

Ce brouhaha m'encoconne à souhait et le vin commence d'ailleurs à me griser. Des enfants se lèvent sans cesse de table et mangeottent avec leurs doigts boulettes de viande et rondelles de carottes comme s'ils avaient toute leur vie été nourris uniquement de poulet Kentucky. Et après ? Sans manières, mais pas des singes dressés, comme ces deux pauvres petits, raidis de crainte, dans le restaurant chic où m'ont invitée mes collègues avant de partir. *On ne parle pas à table*, avait claironné leur père d'une voix traînante et autoritaire. Belge d'origine ou Français du Nord ? *Tu parles d'un joyeux dîner de famille*, m'a glissé Luc à l'oreille. Encore réussi à s'asseoir près de moi, celui-là, tout comme à chaque meeting au bureau, et cette carte qu'il m'a remise en sortant du restaurant, un avion volant au-dessus de la mer, passe encore, il ignorait après tout où mon long congé me menait, mais « Te souvient-il ? » a-t-il écrit au bas de sa signature. Me souvenir. Me souvenir de quoi ? D'une petite bise innocente que je lui avais donnée pour le féliciter de son travail et le complimenter sur le choix de son complet. Ah ! les hommes, le moindre geste, une promesse, une invitation. Comme si on sautait sur le premier pot de colle à portée pour rapiécer son cœur déchiré ! Pas un idiot, Luc, attentif, du genre à vous offrir des fleurs sans raison aucune, seulement pour le plaisir, mais trop maigre, le corps trop anguleux et avec cet air de veau cherchant la tétine... Depuis cette bise de malheur, il n'a cessé de m'inviter, et plus je le repousse, plus il se montre intéressé ! Tant d'insistance m'exaspère.

Curieuse chose que cet éparpillement des pensées quand la tête me tourne un peu, on les croirait en cavale, presque détachées de moi. Parce que mes yeux sont ailleurs depuis un bon moment, fixés sur ce jeune couple assis près de la fenêtre. Dans la très jeune trentaine tout au plus et visiblement amoureux, mais qui n'en sont plus à conjuguer le verbe s'épater, ça se voit à leur façon de rester longtemps silencieux sans en être

le moindrement gênés. Un silence plein d'antennes, reliées. À une sorte de familiarité aussi. Tout à l'heure, je l'ai vue redresser discrètement le col de sa chemise et lui s'est penché la tête pour frôler avec sa joue sa main en passant. Tendre. Puis le sourire qu'ils ont ensuite échangé, complice. Sourire qui se souvient, ou qui promet ?

Je me sens un peu comme une intruse à les regarder ainsi, mais ces gestes, ils les posent au grand jour. Rien de caché chez eux. Sans doute le plus bel apport de cette génération qui me suit, une manière de s'aimer, de vivre ensemble sans hypocrisie. Enfin, pour autant que l'on veuille admettre que les générations se succèdent maintenant à un rythme de plus en plus accéléré, quinze ans au maximum, s'il faut en croire certains spécialistes. Même que les jeunes filles deviendraient pubères plus tôt. L'effet de serre. L'étouffement progressif. Tout se comprime, s'aplatit, devient interchangeable. Plus rien ne dure, n'est fait pour durer. Plaisir d'a-amour... Seront-ils encore longtemps amoureux ? Rien n'est moins sûr. Quand s'émousse la nouveauté survient le vrai test, alors se distinguent piquette et grand cru, cœurs d'artichauts et cœurs sensibles, certains ne savent que prendre, ne savent que butiner. Peut-être en viendront-ils comme tant d'autres à se parler d'usure de sentiments. Quelle expression niaise ! Quelle harlequinade ! Il serait tout de même incroyable que l'amour fût pareil à de vulgaires godasses qu'on laisse de côté pour le moindre caprice, qu'on rejette par simple goût de changement. L'usure des sentiments. Les semelles du cœur.

Cette côtelette de veau qui gît dans mon assiette est à peine regardable. Qu'on m'enlève ça au plus vite ! Oui, j'ai terminé. Mais non, je ne veux pas de tarte aux pommes, un café, rien de plus. Et vivement qu'il apporte l'addition !

Pourquoi pareille saute d'humeur, mais qu'est-ce qui me prend ? Ce serveur est aimable, poli et avant tout débordé. Pour tout dire, je commence à en avoir soupé de ce restaurant et de tout ce monde, et pourtant j'en avais besoin, c'est ce que j'ai recherché, voulu. Me perdre dans une foule anonyme, allant et venant, cœurs contents et cœurs en peine, et capter au passage des parcelles de conversations dont je prends plaisir à imaginer la suite, un petit jeu inoffensif qui m'amuse et d'habitude me distrait. Pas ce soir. Ce soir, j'ai le cœur gros.

Les bruits du restaurant me semblent devenus soudainement fluides et les amoureux assis près de la fenêtre, je les observe toujours, mais comme si je me voyais les regardant, en retrait de moi-même, et d'eux aussi, tout en m'immisçant dans leur intimité. Étrange sensation. Elle lui fait à présent goûter à son gâteau au chocolat, en tendant sa fourchette vers sa bouche, je connais ce geste, je sais cela, et sentir son cœur battre à seulement le voir, entendre ses pas, se sentir flotter, léviter presque en reconnaissant sa voix au téléphone ; se réjouir au même moment de l'odeur de pain frais cuit, d'un cerisier en fleur, de la lueur du crépuscule, en marchant dans les feuilles tombées, et s'éveiller au milieu de la nuit et se laisser bercer par sa respiration, vos corps si étroitement noués encore, aimantés, qui semblent savoir même endormis, du velours... Et soudain c'est fini. Rideau. Guillotine. Brûlure froide, comme quand on colle bêtement sa langue l'hiver à une pièce de métal et qu'il faut s'y prendre à temps et avec le plus grand soin pour la retirer, faute de quoi, c'est l'écorchement. Une part de soi-même retranchée, la part d'innocence ? Ce qui amène à garder les yeux sans cesse grands ouverts, à se méfier désormais, les paumes tendues, faisant barrage. C'est mieux. On veut le croire. On doit le croire. Après tout, le bonheur à deux pourrait bien n'être qu'illusion, la plus vaste fumisterie à se faire jour depuis le commencement des temps, et si aimer,

savoir aimer n'était pas donné à tout le monde, mais une faveur des dieux et chichement répartie, sorte de bouée glissante lancée comme par hasard au milieu des perdus que nous sommes tous véritablement, toujours se démenant entre deux eaux et sans cesse à la dérive : Essayez donc de l'attraper ! Ils doivent en rire dans leur barbe, ces grands timoniers, à voir un tel branle-bas et surtout en sachant à l'avance que même celui qui l'emporte risque d'en sortir perdant.

Mais assez de ces sombres méditations. Dire que je venais ici me requinquer ! D'autres que moi semblent s'amuser ferme, en particulier ceux de la table voisine.

Papa, maman et leurs trois garçons joufflus, copies conformes des parents, si laids tous qu'on les prendrait pour les vedettes d'une quelconque émission qui aurait pour titre *Les affreux*, s'entretiennent avec animation de leur visite à Fort William, un poste de traite reconstruit non loin de Thunder Bay, si j'ai bien compris, *the biggest in the world*, où l'on peut assister à des démonstrations et spectacles, *discover the fascinating Indian culture*. Avec des *Indians* portant des heaumes emplumés et qui dansent en rond au son d'un tam-tam, *Ho, ho, ho, hé, hé, hu, hu, ho, ho*. On n'aurait pas aussi inclus des cow-boys, des fois ? Walt Disney oblige. Et par ici, amateurs de folklore ! Sur des affiches aux murs, dans le menu, partout on vous invite à revivre à Fort William l'histoire *romantic* des coureurs des bois. *The Great Canadian Rendez-vous*.

En me levant de table, je me dis que mon voyage à moi est aussi une manière de rendez-vous, et peut-être tout aussi dérisoire ?

La salle de bains est spacieuse et superbement équipée. Brosse à dents, lime à ongles, shampooing, mitaine à chaussures, tout y est fourni, même

des bulles pour faire de la mousse et un sachet d'eau de Cologne, le grand luxe !

Plongée dans l'eau jusqu'au cou, je songe qu'il ne manque que du champagne ! Femme au bain. Ou plutôt *Girl of the Month*. Franchement, ce qu'il me manque, c'est un cheik aux yeux noirs luisants comme du métal fondu, sentant bon la menthe et le jasmin et qui me chuchoterait des mots ensoleillés à l'oreille, tout vibrant de désir ; caressant et viril sans être macho, sachant s'oublier pour ne penser qu'à me rendre heureuse, un amoureux de rêve. Hum ! Sûrement cette mousse parfumée au musc qui réveille mes vieux fantasmes. Cheik, jasmin, je ne risque pas d'en trouver dans ce coin de pays, et d'ailleurs me prélasser dans cette baignoire est tellement agréable, pourquoi en demander plus.

La plus grande contribution de l'Amérique au progrès de la civilisation, sans conteste possible : la salle de bains. Pour se laver, champions, ces puritains d'Américains. *Qui trop frotte est une salope*, répète toujours Camille, ex-étudiante en psy qui a *mal tourné* en publicitaire, ses propres mots ! *Des maux de l'âme aux mots réclames*. La rimette, son fort. Drôlement futée, ma copine. Grande faiseuse de théories aussi, parfois d'un farfelu ! Pourquoi bien des Québécois craignent-ils l'indépendance ? Simple affaire de géographie, d'après cette Gaspésienne qui a passé son enfance au bord de la mer. Vivre dans les vallées et cuvettes empêcherait de voir loin et de voir grand, à l'entendre, *coupe toute vision*. La chute de la natalité ? À cause de l'heure tardive du téléjournal. Ces images d'enfants squelettiques et de mères décharnées traînant leur misère au milieu des pires désolations qu'on nous présente à longueur d'année vous refroidissent la libido, impossible de faire l'amour ensuite et de vouloir fonder une famille, à moins de faire partie des *égogoïstes* qui n'éprouvent qu'*émoimoimoi*. Camille prétend que l'inconstance des hommes vient de ce qu'ils ne sont

pas parvenus à déboulonner leur père, ce qui les oblige à rechercher des *ersatz de maman* sans cesse et partout, *toutes pour une*, que c'est pareil pour les femmes, *vices versa* ! Cette pince-sans-rire a vraiment l'art de créer des formules-choc en tout cas, et que l'on retient. L'art de me remonter le moral aussi. Lui envoyer demain sans faute une carte postale. Dans le lobby de l'hôtel, j'en trouverai à coup sûr. *The Great Canadian Rendez-vous*, parfait ! Pas besoin d'en dire davantage, Camille comprendra. *Belle folie*, m'a-t-elle dit en apprenant que je partais me *remêler les sangs*.

Enfin sortie de la baignoire, je m'enveloppe dans l'énorme drap de bain, d'un moelleux ! Luxe, calme et, à défaut de mieux, la grande détente. M'allonge dans le lit *queen size*, ouvre la télé couleur stéréo de vingt-neuf pouces, câblocompatible pour cent cinquante-cinq canaux, c'est écrit sur une petite carte placée sur la table de chevet près de la télécommande vingt-quatre fonctions. Et commence le zapping.

Un film français ! Quel plaisir d'entendre de nouveau ce parler clair et limpide. À l'exception des femmes de chambre qui causaient ensemble dans le couloir tout à l'heure, pas une seule fois n'ai-je entendu parler ma langue durant ce voyage, et encore c'était plutôt des mots français sandwichés entre des expressions anglaises, *As soon as we're finished, paraît qu'il faut revenir back au lobby*. Avec une pointe de sarcasme, toutefois, comme quoi le patron a beau payer leurs salaires et les traiter de haut, ça ne les empêche pas de le juger ridicule. Mais en coulisse, à voix basse.

La couleur me paraît plus nuancée que celle des films américains, une question de pellicule, ou est-ce simplement la lumière naturelle de la douce France ? Interrogatoire serré d'une jeune femme accusée d'avoir tué son amant et qui se défend avec beaucoup de verve et des torrents de larmes. Faut pas croire, c'est une tirade de Tchekhov qu'elle récite. C'est le plus

jeune agent qui le dit. Du Tchekhov ! Diable ! Toujours aussi intelligents, ces Français. Un policier d'ici connaîtrait le score du dernier match de hockey, la variété de beignes offerts dans les casse-croûte routiers, mais du Tchekhov ? Trop dépayasant, ce film. C'est d'ailleurs le temps des nouvelles. Zap. Au Canada, reprise du débat-bla-bla constitutionnel. Deux ministres interrogés ne peuvent commenter tel rapport brûlant d'actualité, ils ne l'ont pas encore lu, mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire de leurs journées, ces bourreaux de travail si bien rémunérés ! Autre canal. Résumé de la campagne à la présidence des U.S.A. Les candidats s'accusent mutuellement d'incompétence et promettent la même chose : *More jobs. A better America*. Mise en valeur de la famille. Zap. Un célèbre cinéaste américain dans la cinquantaine serait devenu l'amant de la fille adoptive de sa maîtresse.

Et voici que je tombe sur un reportage tourné dans une réserve où de jeunes Autochtones reniflent du vernis à ongles. Quatre, cinq ans, pas davantage. Leurs visages tout barbouillés de rouge et tenant à la main des sacs de plastique. L'air effaré. Tant qu'un crime n'est pas commis, impossible d'intervenir, commente un agent de la Gendarmerie royale du Canada, territoire réservé. Fin du reportage. Suit immédiatement un topo sur un bébé béluga entouré d'une dizaine de spécialistes qui l'ont veillé jour et nuit durant des semaines, mais en vain. Consternation totale. Des bélugas, une espèce en voie d'extinction, s'exclame la narratrice d'une voix larmoyante, il lui faudra des mois pour se consoler de cette mort cruelle.

Sèche tes larmes, mam'zelle écolo, et arrête ce prêchi-prêcha, non mais, crois-tu réellement que ceux parmi les tiens qui se sont enrichis en polluant l'air, nos lacs et nos rivières vont soudain comprendre qu'il faut composer avec la nature au lieu de s'acharner à vouloir la dominer ? Les premiers habitants de ce pays savent cela depuis longtemps, d'instinct. Ce fut même

l'une des premières leçons enseignées par Vèvadèle à ma grand-mère. Que l'univers agit en spirale, le vent tourbillonne, les oiseaux font leurs nids en rond, les saisons décrivent de même un grand cercle pour revenir d'où elles sont parties ; que le soleil et la lune, la terre, les animaux et les humains forment un cercle parfait et qu'affaiblir un seul de ces anneaux suffit pour que surviennent le désordre et les pires désastres.

Bien sûr qu'il faut sauvegarder les bélugas. Et les humains, alors ? Qui donc se préoccupe de la mise au ban des Métis dans ce pays et de l'extermination à petit feu des Autochtones !

OceanofPDF.com

Les morts n'oublient jamais le monde merveilleux qui leur a donné la vie, ils entrent dans la terre pour renaître, t'avait expliqué Vèvadèle, tout doucement, les yeux perdus dans une aimable rêverie, et tu avais cru reconnaître le regard si particulier de ta grand-tante lorsque celle-ci parlait de son bien-aimé mari. Peut-être songeait-elle qu'enfin elle le retrouverait, et ses parents aussi. Son visage semblait rajeuni, presque transfiguré, « ses traits avaient changé, noteras-tu plus tard dans ton journal, même le ton de sa voix », comme si elle « redevenait la fille de sa mère crie ». Le moment venu, l'esprit quitte le corps et prend un sentier battu en direction de l'Ouest jusqu'à la baie du cœur, il y a là un grand rocher auprès duquel il se repose, puis emprunte une piste suspendue au-dessus d'un torrent, l'eau remuante comme des couleuvres entortillées, et après avoir voyagé pendant quatre jours et quatre nuits dans une prairie fleurie, l'esprit atteint le pays des ancêtres et peut ensuite se promener parmi les étoiles. Vèvadèle t'avait ensuite demandé d'aller voir dehors quel temps il faisait, si le ciel était clair et dans quel croissant était la lune, et quand tu avais regagné sa chambre, ta mère adoptive n'était plus.

Ton père décédé, ta mère partie au lac des Bois et Vèvadèle disparue, tu te sentais pour la troisième fois abandonnée, Mariana. Seule au monde.

Cette mort t'avait trop secouée pour que tu puisses occuper ton esprit à autre chose. Le potager était envahi de mauvaises herbes mais tu ne te sentais pas le courage de l'entretenir et tu passais tes journées à errer dans le bois derrière la maison, chaussée des mocassins de Vèvadèle, à cueillir d'énormes bouquets de fleurs et de fougères sauvages, et tes soirées assise sur le perron à nommer les étoiles comme ta grand-tante te l'avait si bien appris. Parfois, tu retirais l'ancien coffre de sa cachette, une sorte de trappe aménagée au fond d'une penderie dans l'ancienne chambre de Vèvadèle, en te disant qu'il était temps de commencer à tout lire depuis le début, mais tu le remettais bientôt en place, le cœur te manquait.

Tu en sortis pourtant un jour toutes les liasses, chacune enveloppée de papier fort et soigneusement numérotée, des plus anciennes aux plus récentes, et ce n'est que lorsque tu eus vidé le coffre complètement que tu en remarquas le faux fond. En dessous se trouvait un amas de feuilles liées avec des ficelles. « Mon écot », avait inscrit dessus Vèvadèle, d'une écriture fine et haute. Tu le liras de la première page à la dernière.

Les affaires de Vèvadèle étaient depuis longtemps en ordre. Elle t'avait légué sa maison et son lot de terre, ainsi que trois cents dollars en argent liquide, en plus d'une somme suffisante pour couvrir les frais de l'enterrement et dont l'arrière-petit-neveu de Ti-Bé s'était occupé, depuis l'achat du cercueil jusqu'au service funèbre.

Un peu plus d'un mois plus tard, tu reçus la visite de ta directrice d'école, accompagnée de l'aumônier. Leur venue te surprit et, pendant un instant, la pensée qu'on voulait peut-être voir à quoi ressemblait l'intérieur d'une maison métisse te traversa l'esprit.

La sœur directrice, tu l'avais toujours respectée même si vous aviez à quelques reprises croisé le fer. Croisé le fer, pas vraiment. Vous vous étiez mesurées, plutôt, la directrice usant de son autorité pour t'imposer ses

règles de discipline, « tenez-vous droite, prononcez correctement, ne courez pas dans les couloirs ni en récréation, mettez-vous en rang », et ses vues aussi, sur l'histoire, la littérature, vous aviez eu quelques bonnes discussions là-dessus, toi te pliant sans rechigner mais avec une certaine hauteur comme pour bien montrer que c'était parce que tu le voulais bien. Tu obéissais avec orgueil, en quelque sorte. Maîtresse femme, autoritaire, les verres-loupes de ses lunettes n'arrivaient pas à dissimuler tout à fait un regard bon qui faisait oublier son débit un peu trop sec parfois, et rien qu'à sa façon de se tenir dans un fauteuil, le dos loin du dossier, mais sans raideur aucune, on devinait que la directrice ne se laissait en aucun temps dicter sa conduite par qui que ce soit. L'école qu'elle dirigeait était son œuvre, elle la souhaitait marquante, et bien qu'une loi venait d'abolir de nouveau l'enseignement du français dans les écoles du Manitoba, personne ne doutait qu'elle trouverait moyen de la contourner.

Le prétexte de cette visite ? Elle t'apportait ton bulletin de finissante car, bien sûr, à cause du décès de Vèvadèle, tu n'avais pu assister à la collation des grades. Ton deuxième prix de français également, que la directrice avait elle-même choisi, les *Essais* de Montaigne. La religieuse comprenait ta peine, mais comme elle te trouvait amaigrie ! et il n'était pas bon qu'une si jeune fille demeurât seule. Tes études secondaires terminées avec succès, le moment était venu de songer à ton avenir, elle était persuadée que Vèvadèle ne l'eût pas voulu autrement.

Enseigner ne t'intéressait pas du tout et devenir infirmière non plus, mais que faire d'autre. Mieux vaudrait peut-être t'en aller ailleurs un temps pour y réfléchir, mais où ? L'aumônier parla alors de sa sœur à lui qui était supérieure de sa communauté à Trois-Rivières au Québec. Ce couvent accueillait des pensionnaires venant de l'extérieur, un mot de lui et tu y serais reçue sans que cela t'en coûte un sou, ce qui te permettrait de prendre

tout le temps nécessaire pour décider de ton avenir en toute sécurité ; peut-être voudrais-tu t'inscrire à un institut familial ou suivre des cours de secrétariat : au Québec, les possibilités étaient tellement plus grandes qu'au Manitoba, la sœur de l'aumônier se ferait d'ailleurs un devoir de te bien conseiller. Si cette suggestion te plaisait, tu pourrais faire le voyage en train en compagnie de la sœur économe de la communauté de la directrice, laquelle devait justement se rendre au Québec avant la fin de l'été.

Partir, tu n'y avais pas pensé auparavant. C'était pour répondre quelque chose à la directrice. T'envoyer au Québec, mais pour quoi ? On n'espérait pas faire de toi une religieuse au moins ? Ou peut-être craignait-on qu'en demeurant au Manitoba tu tournes mal comme tant d'autres Métisses ? Réflexion faite, partir au loin ne te semblait pas un si mauvais calcul, et qu'avais-tu à perdre ? Plus rien ne te retenait ni aucune attache, même ton amie d'enfance Aline qui vivait en Alberta depuis deux ans ne t'avait pas écrit pour te donner de ses nouvelles ni même son adresse. À vrai dire, vous n'aviez plus grand-chose en commun, petit à petit vos intérêts avaient dérivé. Et n'est-ce pas toujours ainsi ? Certaines amitiés naissent pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une affinité profonde – vos parents se connaissent, vous habitez le même quartier ou fréquentez la même école – et meurent tout aussi facilement, alors que d'autres traversent les années et durent malgré l'éloignement, on se retrouve et c'est comme si on s'était quittés la veille.

Il reste que tes yeux s'étaient embués, Mariana, lorsque tu m'avais un jour parlé d'Aline au lac Maskinongé, et en rappelant comment vous aimiez autrefois vous tresser des couronnes de pissenlits avant d'entrer dans l'« isle de bois » derrière la maison de Vèvadèle pour entreprendre des fouilles dans les enfoncements et trous que tu appelais des grottes, fourrageant à

pleines mains dans la terre lourde et grasse en espérant trouver quelque trésor laissé à la suite d'un combat héroïque ou par un chaman ayant pris la fuite. En apercevant une trace fraîche, une empreinte, vous avanciez, agiles et silencieuses, en repoussant herbes hautes et fougères géantes et en vous imaginant explorer de nouveaux mondes. Souvent vous reveniez toutes crottées et Vèvadèle vous baignait dans la grande bassine de lessive au milieu de la cuisine, et c'était à qui lui raconterait le mieux son aventure.

Tu décidas d'accepter la proposition de l'aumônier et, après avoir fait tes adieux aux quelques personnes que tu connaissais et confié la garde de ta maison à Ti-Bé et les titres de propriété au notaire qui t'avait fait lecture du testament de Vèvadèle, tu partis pour le Québec au milieu du mois d'août en amenant avec toi seulement tes effets personnels, des souvenirs de Vèvadèle, sans oublier le fameux coffre. Un peu nerveuse, mais contente aussi de t'en aller ailleurs, vers l'inconnu.

OceanofPDF.com

De l'année 1917, je sais peu de choses, sinon que la Première Guerre mondiale se poursuivait en Europe et que le Canada, toujours colonie de l'Empire britannique, y prenait part. Il me souvient aussi que l'oncle de ma mère – et qui était aussi son parrain, Alphonse, qu'il s'appelait –, un célibataire, quand il avait ingurgité beaucoup de gros gin, se mettait à parler de la bataille de la Somme et je n'y comprenais rien, j'étais bien trop jeune et d'ordinaire je m'endormais en l'écoutant. Deux fois par année, à l'automne avant la tombée des feuilles et au printemps pour voir les pommiers et les cerisiers en fleurs, nous allions passer quelques jours chez Alphonse sur le bord du Richelieu. *Amène toute la famille, ma petite Jeanne, et arrivez de bonne heure*, qu'il disait à ma mère de sa voix gouailleuse.

Quel étrange phénomène que la mémoire, il suffit d'une intonation, d'un geste pour faire renaître une émotion ; une odeur ravive l'herbe tendre et cette peine qui ce jour-là vous tourmentait ; mots et images s'égrènent et s'emmêlent ; la mémoire souffle où elle veut, radar-mire sans frontière aucune, accumulateur patient, quel fourre-tout ! Il me suffit d'évoquer le parler d'Alphonse pour le revoir nous accueillant sur le perron de sa maison qui lui servait aussi de commerce ; au-dessus de la porte était écrit en lettres gothiques : « Monuments garantis à vie – Statues pour neuvaines,

pèlerinages et autres dévotions ». Mère disait qu'après avoir vu tant de gens mourir à la guerre, vendre des pierres tombales était pour Alphonse une façon d'enterrer ses cauchemars.

Un colosse ! Droit comme un piquet, et jusqu'à un âge très avancé. Alphonse me posait à cheval sur ses épaules, prenait ensuite mes sœurs Diane et Isabelle dans chaque bras, et il nous promenait ainsi parmi les pierres tombales alignées à l'arrière de sa maison ; madones en tous genres, anges aux ailes déployées, simili-fontaines creusées en forme de bénitier et aussi lions de granit aux allures de sphinx, *Très en demande chez les nouveaux riches*, précisait-il à ma mère qui nous suivait, toujours un peu inquiète de voir son parrain déambuler ainsi avec cette grappe d'enfants. Plus tard, Alphonse vendra des David de plâtre miniatures avec une feuille d'érable recouvrant pudiquement le zizi et des Mexicains portant sur l'épaule un poncho aux couleurs criardes, *Le monde voyage de plus en plus*, si c'était pas lui, un autre en vendrait ! Son rire avalé faisait tressauter ses épaules.

Alphonse fera de ma mère son héritière. Peu de choses, à part la modique somme provenant de la vente de son commerce mais qui sera pour mon père une véritable manne tombée du ciel, car avec son maigre salaire de typographe et cinq enfants aux études, il arrivait à peine à joindre les deux bouts, Simon. Quelques objets aussi, un morceau de shrapnel dans une enveloppe, « Dernier souvenir d'Armand », avait-il écrit dessus. Également une affiche que ma mère a ensuite égarée ou perdue, je ne le sais plus très bien, et où l'on voyait un gros militaire moustachu, les mollets enveloppés de bandes, son bras levé. En haut était imprimée une inscription qui appelait les Canadiens français à s' enrôler. On y parlait de la défense de la France, il me semble, de la mère patrie. Une affiche qu'on avait dû placarder partout à l'époque, sur les murs, dans les commerces et édifices publics.

Tu as bien dû en voir, Mariana, en débarquant sur le quai de la gare Windsor, et je t'imagine, les yeux ronds d'énervement, toi, une jeune Métisse de dix-huit ans en provenance de Saint-Boniface au Manitoba, plus un village, certes, mais une bien petite ville en comparaison de la métropole qu'était déjà Montréal en 1917.

La gare devait grouiller de soldats, de voyageurs, ainsi que d'immigrants encombrés de ballots multicolores, à l'air étrange et au regard perdu. Leur religion interdisant à ces étrangers de faire la guerre, pourvu qu'ils s'établissent dans les Prairies, le gouvernement canadien les exemptait du service militaire et, selon certains, non seulement défrayait leur passage, mais accordait un home stead à chacun de ces arrivants, cent soixante acres gratuits, alors que plusieurs Métis attendaient encore et depuis longtemps après les titres de leurs terres.

Pour l'heure, ces pensées ne t'effleuraient pas l'esprit, Mariana. Toute frémissante d'excitation, tu te laissas envahir par la rumeur d'une grande ville. Tout te semblait neuf, les rues bordées de lampadaires, d'édifices élevés ; les monuments et les tramways ; même les arbres te semblaient pousser plus hauts que dans les Prairies, et leurs feuilles, plus grandes. Des enfants jouaient sur les trottoirs ; des femmes se berçaient sur des balcons, d'autres prenaient l'air sur le pas de la porte. Peu d'hommes, à vrai dire. Peut-être n'étaient-ils pas encore rentrés du travail, à moins qu'ils ne soient tous partis à la Grande Guerre ? Tu aurais voulu questionner la religieuse qui t'accompagnait, mais cette dernière était plutôt sourde et tu n'avais pas envie d'élever encore la voix pour te faire comprendre comme tu avais dû le faire tout au long du voyage. Et d'ailleurs, vous arriviez à la maison-mère de la congrégation de la sœur économe. On vous servit un goûter dans le réfectoire, puis tu fus conduite dans ta chambre. Des arrangements avaient été pris pour t'accompagner le lendemain jusqu'à Trois-Rivières, on

viendrait frapper à ta porte à sept heures, ce qui te donnerait le temps de faire ta toilette et de prendre ton petit déjeuner, le départ étant fixé à neuf heures.

La chaleur humide t'oppressait, mais tu n'osais ouvrir la fenêtre de crainte de faire du bruit, un silence profond régnait tout autour. En fait, tu ne dormis pas de la nuit tellement tu te sentais agitée, au point que, lorsque tu voudras plus tard consigner par écrit tes premières impressions, tu ne pourras te rappeler ni la collation qu'on t'avait servie au réfectoire en arrivant, ni l'allure du couvent. Même ton voyage en train demeurerait confus, comme si tu l'avais fait en rêve, en t'accordant au mouvement des wagons, aux paysages que tu traversais.

Ce couvent te semblait si hostile soudain. Avais-tu eu tort de quitter ton pays, qui t'était au moins familier, et pris ta décision un peu trop à la hâte ? Vague pressentiment sans doute, comme cela arrive quand on aborde un milieu étranger, car comment aurais-tu pu présager que ta vie serait bouleversée encore une fois et que tu ne retournerais plus jamais au Manitoba ? Pu seulement deviner que tu deviendrais gouvernante chez un député !

Et je dois confesser que les pages décrivant ton rendez-vous chez ce notable sont parmi les plus réussies de ton journal, Mariana, on dirait une galerie de portraits. Fort révélatrices aussi, et je reconnais bien là cette petite Métisse des Prairies qui n'avait pas froid aux yeux et qui avait osé imaginer la rencontre du chef Donnacona et du roi François.

Tu avais revêtu une robe sombre garnie d'un simple col de dentelle, tiré tes lourds cheveux en chignon et posé droit sur ta tête une petite cloche achetée pour l'enterrement de Vèvadèle, le seul chapeau que tu possédais,

et, pour ne pas les salir en chemin, enveloppé tes gants blancs dans un grand mouchoir. Tout au long du trajet, tu n'avais cessé d'imaginer les questions qu'on te poserait, ce qu'il faudrait répondre en t'efforçant de retrouver ton assurance d'autrefois.

Le député et sa femme t'accueillirent dans leur salon. « Un couple à l'envers », noteras-tu le lendemain dans ton journal. De la même taille que sa femme, le député te paraissait le plus féminin des deux avec sa voix douce et son corps grassouillet, et quand il s'assit, au bout de sa jambe croisée sur l'autre se dandinait « une petite bottine luisante » – une petite bottine luisante ! Tu t'étais ensuite présentée et leur avais remis ton dernier bulletin. « Notre minorité du Manitoba », bien sûr que le député en avait entendu parler ! « Mariana Huppé, un nom si français ! »

Madame demeurait debout. Le nez et les pieds longs et le menton volontaire, ce n'était pas qu'elle fût laide, seulement toute sa personne respirait la duplicité. Il y avait dans son regard tant de calcul, ses yeux « pointus » semblaient « se chicaner » avec un ton « faussement mielleux », son sourire trop soudain s'arrêtait aussi vite sur ses lèvres minces, et même si elle composait tout le reste de la phrase, cette femme prenait grand soin de laisser à son mari le dernier mot, si bien que tu éprouvas à son endroit une méfiance instinctive qui te souffla de te tenir sur tes gardes ; aussi lui répondis-tu avec aplomb mais le plus modestement possible, car pour rien au monde n'aurais-tu voulu avoir pour ennemi un être d'aspect si retors.

Après avoir discuté gages et conditions de travail, on t'embaucha sur-le-champ, à la seule condition que tu puisses commencer ton service le surlendemain. Et bien entendu, ce n'était pas un emploi garanti à vie, dès leur entrée à l'école, les enfants seraient mis en pension. Dans les circonstances, tu n'en demandais pas plus.

Le député, qui avait remarqué ton émerveillement devant l'immense bibliothèque vitrée du salon, t'expliqua qu'il avait su profiter des conseils de son grand-oncle qui avait été bibliothécaire au Parlement pour se monter en livres et que tu pourrais en profiter à ta guise. Jamais n'en avais-tu vu autant. Cette offre ne tombait pas dans l'oreille d'une sourde et tu te promis d'y consacrer tes moments de loisir. Saisissant ensuite une clochette sur un guéridon – et en te lisant, Mariana, je me représente la scène, si moqueuse, comment as-tu pu garder ton sérieux ! –, Madame la fit sonner frénétiquement jusqu'à l'arrivée de la cuisinière à qui elle commanda de servir un goûter dans la cuisine à la « nouvelle gouvernante » et de te montrer la chambre que vous partageriez désormais.

Grosse femme à l'air bourru, ses cheveux filandreux s'échappant, Angéline t'accueillit à bras ouverts. Bien sûr que la cuisinière savait que tu étais enceinte, de toute manière, elle l'aurait deviné : « C'est dans les yeux que ça se voit ! » Et en te serrant contre ses seins énormes : une enfant, orpheline en plus, et tomber sous « la griffe » d'un homme marié ! Et père de famille ! Elle n'en dirait pas un mot au député, allons, encore moins à sa femme, cette « évaporée » qui prenait des allures de princesse d'Angleterre qu'on se demandait d'où ça pouvait bien venir, car Angéline connaissait bien sa mère, une femme sans envergure, un peu simplette, et son père aussi, « un grand gaillard d'habitant » qui venait souvent au village « avec du fumier encore aux semelles », et voici que sa fille se plaignait maintenant de l'odeur du cigare de son mari, et d'un ton « pincé » en plus. Et ce pauvre député croyait avoir gagné à la tombola en l'épousant. Ils passaient tous deux plusieurs mois par année en Ontario, Dieu merci ! Ton arrivée la comblait. À son âge, le manger et le ménage, c'était bien assez, élever des enfants en plus, trop ! Et tu ne devais pas t'inquiéter, le moment venu, on s'occuperait de toi, la sœur de la cuisinière était la meilleure sage-

femme du comté de Berthier. À vous deux, vous trouveriez bien quoi inventer alors, et pourvu qu'on leur soit utile, les richards ne se posaient pas tant de questions sur la vie privée de leurs serviteurs !

D'une seule traite, une envolée telle que tu n'en avais jamais entendue de toute ta vie. Tu l'aimas tout de suite, la cuisinière Angéline.

Aussitôt la porte de ta chambre au couvent fermée, tu retiras tes chaussures et te mis à danser une petite gigue endiablée, tu avais réussi, réussi, ta chance tournait enfin ! Et pour la première fois depuis des semaines, tu te sentis contente. Apaisée, aussi. Tu relus la lettre de ton amant, la déchira en deux, en quatre, puis te ravisant sans doute à la dernière minute, glissa le tout dans ton journal.

Le lendemain, tes valises faites, tu te rendis chez la supérieure pour la remercier de son accueil et lui annoncer ton départ. « Gouvernante chez un député ! » s'écria la religieuse, d'un ton étonné. Pas mal pour une petite Métisse des Prairies, pensas-tu lui répondre. Tu te contentas plutôt de lui faire tes adieux et, le soir même, tu te rendais chez ton nouvel employeur.

Tu ne seras pas malheureuse dans la maison du député. Très vite tu te fis aimer des deux petits, un garçon et une fille âgés de cinq et quatre ans, espiègles comme tous les enfants et à l'évidence heureux d'être délivrés du corset maternel.

Tu leur appris l'alphabet et à compter et leur racontas des histoires de Sioux, ce dont ils raffolaient, tu leur enseignas le nom des fleurs et des arbres, comment distinguer la Petite Ourse de la Grande, à reconnaître une piste de lièvre, et tous les soirs, au coucher, tu leur lisais *La légende du cheval blanc* sinon au complet, du moins leur passage préféré quand le jour des noces arrive et que le chef cri se présente monté sur un cheval pommelé

et tenant en bride le fameux cheval blanc. À ce point du récit, les deux enfants ouvraient grands les yeux et respiraient à peine, de crainte d'en perdre un seul mot. Et tu poursuivais d'une voix mystérieuse, les enfants disaient « dangereuse » : « En plein milieu des réjouissances, voilà que soudain retentit un cri sinistre, les Sioux étaient sur le sentier de la guerre ! La terreur et la confusion s'emparèrent des invités. Le chef assiniboine recommanda aux nouveaux mariés de s'enfuir au plus vite. Sa fille sauta sur le cheval blanc, son nouvel époux sur l'étalon pommelé, et tous deux s'élancèrent en direction de l'Ouest. Longtemps ils errèrent, mais le cheval blanc étant beaucoup plus rapide, la jeune femme devait sans cesse ralentir sa fougue pour ne pas trop dépasser son mari, aussi les Sioux réussirent-ils à les rattraper et les deux époux tombèrent morts côte à côte, criblés de flèches... »

Tes nausées disparues, personne n'aurait pu deviner que tu étais enceinte. Tu grossissais bien un peu, mais la cuisinière laissa entendre à la femme du député, les yeux levés vers le ciel, qu'enfin cette pauvre fille des Prairies mangeait à sa faim, et puis tu avais de qui tenir, devais-tu ajouter, dans ta famille tout le monde était « bien pris ». D'un ton penaud, envieux presque, comme quoi la « longue platitude » de Madame sans nul doute correspondait au summum du charme féminin.

Les enfants endormis et la vaisselle lavée, comme tu devais avec Angéline rire de vos petites malices !

Votre chambre était une sorte de remise située en bas de la cuisine, et au milieu de la nuit, tu entendais parfois un bruit sourd et c'était Angéline qui était tombée en bas de son lit. Tu l'aidais à se relever et, en retapant son oreiller, tu apercevais dessous une petite flasque remplie à demi d'alcool. Quel malheur pouvait bien l'amener à vouloir s'enivrer, lui aurait-on brisé

le cœur aussi ? Seulement le supposer te la rendait plus sympathique encore. De confiance en confiance, tu apprendras que la cuisinière avait été fiancée durant son « printemps » mais qu'elle avait dû renoncer à se marier pour élever ses nombreux frères et sœurs après la mort prématurée de sa mère. Elle te fit voir une bague qu'elle conservait dans un petit écrin doublé de velours bourgogne et tu lui montras la brosse à cheveux que tu avais reçue en cadeau de ton amant. Sans que tu puisses te l'expliquer, écriras-tu dans ton journal, cette complicité t'avait permis de passer « de l'état de jeune fille à celui de femme ». Les années effacées, Angéline était devenue ta meilleure amie.

Aussi modestes que soient tes gages, nourrie et logée, sans dépense aucune, et avec ce qui te restait de l'argent liquide laissé par ta mère adoptive, cela commençait à faire un léger pécule. En outre, tu écrivis au notaire qui t'avait fait lecture du testament de Vèvadèle pour qu'il mette en vente la maison et le lot que tu avais reçus en héritage. Il te répondit bientôt qu'Hervé, l'arrière-petit-neveu de Ti-Bé, celui-là même qui s'était chargé de l'enterrement de Vèvadèle, s'en portait acquéreur et cette nouvelle te fit chaud au cœur, il te semblait qu'ainsi la mémoire de ta grand-tante demeurait vivante dans la Prairie.

Tu travaillas jusqu'à ton huitième mois de grossesse et, à la suggestion de la cuisinière, annonças à tes employeurs que tu devais rentrer dans ton pays pour cause de mortalité dans ta famille. Vrai, tu avais déniché à l'aide du cousin d'Angéline, que son travail amenait à sillonner la région, une maison à bon prix sur le bord du lac Maskinongé. C'est là, Mariana, que tu mis au monde un petit garçon que tu appelas Simon. « Ses doigts, transparents presque, noteras-tu le lendemain, et sa bouche qui cherche et trouve le sein si vite » ; tu sentais jusqu'au creux de ton ventre qu'il se

nourrissait de toi, de ta vie. Simon sera pour toi « le meilleur des adoucissements ».

Environ un an après sa naissance, accompagnée de son cousin Gustave, la cuisinière se rendait en secret à la réserve où vivait ton « bel Indien », comme elle le surnommait, histoire de faire comprendre à Léon qu'il avait un fils et en espérant lui soutirer quelque argent, « On n'engraisse pas les cochons à l'eau claire », aimait-elle répéter. Car tu avais beau faire des petits travaux pour celle-ci et celui-là, remplacer une maîtresse d'école de rang, t'occuper de la correspondance d'un marchand des environs, elle voyait bien que tu étais loin de vivre largement.

Angéline avait longuement songé à son affaire. Comme preuve, elle avait apporté la copie d'une photo de toi et de Simon prise par un photographe itinérant peu après sa naissance, son cadeau de marraine. Cette photo, je la connais depuis mon enfance, père la garde précieusement sur sa table de chevet. Bébé joufflu aux yeux noirs perçants et toi l'entourant de tes deux bras, le regard attendri, souriante. Toute somme d'argent versée par Léon devait lui être expédiée à elle, Angéline, aux soins de monsieur le député ; l'adresse d'un personnage politique, pensait la cuisinière, impressionnerait assez Léon pour le pousser à payer tout en le décourageant de vouloir te rechercher. De toute manière, Angéline ne lui dévoilerait pas ton adresse. Elle lui laisserait peut-être la photo, mais à la condition que Léon s'engage par écrit à te faire des versements.

Une femme en deuil les avait accueillis. Léon s'était porté volontaire et avait perdu la vie dans les vieux pays, quelques jours avant l'armistice. Angéline attendra plusieurs semaines avant de t'apprendre que le père de ton enfant était « passé dans l'autre monde ».

Le souvenir de Léon, tu le logeras dans un coin retiré de ta mémoire, tout comme Alphonse, le parrain de ma mère, gardait autrefois dans une

enveloppe l'éclat du shrapnel qui avait fait mourir Armand, son compagnon au fond de leur tranchée.

Peut-être as-tu pensé que Léon était parti là-bas pour échapper à son désarroi et en espérant ne plus en revenir ? Pas un mot là-dessus. Tu te demandas seulement si tu n'avais pas à ton insu rendu la femme de Léon malheureuse et, sans le vouloir, privé leurs enfants d'un père.

Et désormais tu n'écritas plus rien dans ton journal.

OceanofPDF.com

L'almanach l'avait annoncé en toutes lettres que l'été quatre-vingt-douze serait pluvieux ! En vraie fille d'agriculteur, ma mère ne jure que par l'*Almanach du peuple*. Avec raison. Il pleut en effet tous les jours depuis mon départ de Montréal. Est-ce que je me nourris convenablement et que je dors bien ? Bonne comme du pain, elle ne changera pas, ma petite maman, je serais centenaire qu'elle se ferait encore du souci pour moi, une vraie mère poule ! Non pas bonasse, mais d'un naturel compatissant, au point qu'elle-même semble parfois s'étonner qu'on le remarque, comme si cela allait de soi, et d'ailleurs, Simon la taquine souvent à ce sujet, disant que c'est inscrit dans ses gènes et que Jeanne n'a donc aucun mérite. Elle qui n'est jamais sortie de Montréal, sauf pour se rendre chez ma grand-mère au lac Maskinongé ! L'énervement commençait deux semaines à l'avance, des préparatifs à n'en plus finir, à croire qu'on se rendait au pôle Nord, et quel exploit c'était de se rendre chez son parrain sur le bord du Richelieu, pensez donc, traverser le pont et tout ce chemin à faire ensuite ! Que je fasse ce voyage, ma mère n'en revient toujours pas. Et tout en l'écoutant me prodiguer des conseils : *Surtout, sois prudente, la prudence d'abord et avant tout*, il me revient soudain à l'esprit un flash, cette soirée passée en famille à écouter la *Neuvième* de Beethoven, mon père disant comme ça, en passant, que Beethoven était sourd quand il avait composé cette symphonie

et chacun de nous, les enfants, y allant ensuite d'un incroyable ! c'est inouï ! prodigieux ! puis ma mère, pour faire chorus, s'était exclamée : *Le pauvre homme !* Avait-il au moins pu de nouveau entendre après ?

Elle cède enfin le téléphone à Simon qui attend *avec impatience* de me parler. Il a fixé au mur la carte du Canada, paraît-il, et me suit *à la trace*. Maintenant qu'il est à sa retraite, à part lire, il n'a plus grand-chose à faire ! *Jeanne est aujourd'hui dans ses compotes !* Connaissant l'humour bien particulier de mon père, je devine qu'il veut ainsi laisser entendre qu'il ne parle pas que des fruits que mère coupe mais aussi de ses remarques. Vieux couple adorable, ils ne pourraient se passer l'un de l'autre et pourtant s'enquiquinent à qui mieux mieux, et quand ils ne le feront plus, sans doute s'aimeront-ils moins.

Simon a reçu mes cartes postales du Musée des civilisations à Ottawa. Les totems sont encore plus beaux que sur les photos ! Un jour, il ira lui-même les voir. Et l'immeuble qui les loge, *ces vagues de béton*, est-il bien vrai que c'est un architecte métis qui l'a conçu ? Bien entendu que je suis mon itinéraire, j'approche du lac des Bois. Tout va bien, mais oui tout va bien. Ma Toyota ? Aucun problème mécanique ni même une crevaison jusqu'à présent. Mais non je n'oublie pas de rappeler dans deux jours. Au fond, je fais le voyage de Mariana *à l'envers*, me dit père avant d'accrocher.

Pour tout dire, c'est moi qui suis à l'envers et ce voyage, j'ai parfois l'impression de le faire à reculons.

Me voici enfermée dans un motel en plein bois pour une deuxième journée. Impossible de prendre la route, il pleut à boire debout et sans arrêt. Et surtout, surtout, d'avoir vu, en plein milieu de la Transcanadienne, un orignal parfaitement immobile, son pelage noir de pluie, jeune, sans bois encore, mais quand même, une bête pareille doit peser un bon trois cents

kilos, et alors, malgré la fatigue et tant de jours de route, le cerveau se met à fonctionner à très grande vitesse, et d'un seul coup je vis l'accotement affaissé à cause des averses des derniers jours et j'imaginais un gros camion arrivant soudain en sens inverse et m'éclaboussant la vue ; mes phares allumés devaient apeurer l'original, sa crinière s'est hérissée sur sa bosse, se dirigerait-il à droite, à gauche ou foncerait-il sur moi, comment savoir, en même temps que d'anciennes craintes venues d'on ne sait où me torpillaient l'esprit, comme de voir surgir à ma fenêtre une tête menaçante ou d'être enfermée dans une cave obscure, et brusquement l'original avait détalé au galop pour s'enfoncer aussitôt dans les broussailles longeant la route et alors seulement je m'étais rendu compte que je ne respirais plus depuis l'apparition de cette sombre silhouette dans le brouillard, et ça avait été pour moi un avertissement, le signal que je devais m'arrêter au plus vite.

La télé ne peut capter qu'un seul poste et fonctionne mal, sans doute à cause du mauvais temps. Les éclairs fendent le ciel en zigzag, spectacle plutôt apeurant, mais j'aime bien, j'ai toujours aimé, et ça me fait un peu plaisir au fond de penser que les spécialistes de la météo, tous ces sismologues, volcanologues et autres savants, bien qu'ils disposent d'appareils hautement perfectionnés, ne font que prophétiser après coup. Quoi qu'on fasse, la nature a toujours le dernier mot.

N'empêche que pluie ou pas, demain matin je lève le camp, mes valises sont déjà prêtes. Je n'ai d'ailleurs pas le choix, la patronne m'a poliment annoncé que son motel était tout entier réservé, des gens de l'Âge d'Or, qu'elle m'a dit, les autobus arrivent dans la matinée. Mais pourquoi les amener dans ce bled perdu, ces pauvres vieux, pour voir des arbres et se faire dévorer par des moustiques ou leur rappeler ce qu'on appelle le bon vieux temps ? Et vive l'Amérique ! Quand on n'est plus productif, on ne

compte plus pour rien. Amérique sans-cœur et sans mémoire. De toute façon, les affreux chromos accrochés au mur : bouleaux se reflétant en gouttes morveuses dans un lac vert, chevreuil sortant d'un bois, les Rocheuses, vraiment, je ne peux plus les voir, sans parler des bruits suspects, une manière de frôlement, qui me semblaient venir des toilettes la nuit dernière, des souris ? ou des rats ? Et puis je prends du retard !

Mais pourquoi tant m'en faire ? Rien ne presse, et avec mes deux mois de congé, j'ai tout mon temps. Un mois payé, l'autre à mes frais. Facilement obtenu, ce congé, bien qu'on m'ait fait sentir qu'on m'accordait là une très grande faveur. Comme si j'étais dupe ! Avec cette récession, le commerce est au ralenti, ils ne demandent pas mieux, mes patrons !

Et de quoi je me plains, cette pause m'a permis de mettre à jour mes notes et je suis au moins à l'abri dans ce motel. Moi qui ambitionne de refaire le périple de mes ancêtres coureurs des bois, je fais ce trajet avec autrement plus de confort qu'eux. Parce que c'était autrefois toute une expédition pour se rendre des rives du Saint-Laurent jusqu'aux Prairies. Des semaines durant à mener l'aviron depuis le petit jour jusqu'au soir, accroupis dans de longs canots d'écorce, remontant des rivières, franchissant des lacs, neuf jours pour traverser le seul lac Supérieur, sans parler des rapides à sauter et des portages, de la chaleur, des loups et des nuées de maringouins, en se nourrissant tout au long de farine de maïs et de lard d'ours, et la nuit venue, le dos rompu et les bras endoloris à force de pousser les rames, l'embarcation s'alourdissant au fur et à mesure que s'entassaient de nouveaux chargements de pelleteries, toujours à l'affût, ne dormant que d'un œil en pleine sauvagerie, et le lendemain, en marche dès l'aube, poursuivant vers le lac des Bois et jusqu'au lac Winnipeg... Pas des gringalets, ces coureurs des bois !

Se donner tant de mal, on se demande pourquoi. Uniquement pour faire le commerce des fourrures ? Ou ne serait-ce pas aussi par simple goût du risque ou pour trouver ailleurs une plus grande liberté ? Mettre sa vie en péril rien que pour livrer en Europe des fourrures, à pleines cargaisons, durant des décennies, on n'a pas idée ! En tout cas, faute d'avoir tous les dimanches sa poule au pot, chaque paysan français devait au moins pouvoir se couvrir d'une pelisse et chaque Anglais, s'emmitoufler. Tant de conflits faisaient rage en Europe, probable que les soldats se livraient bataille coiffés de bonnets à poil. Qui guerre a castor a. Difficile d'expliquer autrement la consommation effrénée que l'on en faisait alors dans les vieux pays. Et puis on les aurait laissés faire que les castors auraient rongé tous les arbres, peut-être, laissant des chicots from coast to coast. La pampa du Canada. Plus d'arbres pour cacher la forêt.

Non seulement dangereuses et épuisantes, ces expéditions, mais sûrement d'un ennui mortel à la longue. Pas étonnant que de si nombreux voyageurs aient choisi de planter leur tente dans les Prairies au lieu de faire constamment la navette entre l'Est et l'Ouest, surtout que plusieurs y avaient déjà accroché leur cœur, même si aimer une « sauvagesse » était fort mal vu à l'époque, honni par le sabre et le goupillon.

D'où vient que tant de Français ont pris pour femmes des Autochtones, et si peu d'Anglais ! Tocqueville laisse entendre quelque part qu'il existe selon lui une secrète affinité entre le caractère autochtone et celui des Français, une sorte de convivialité naturelle, mais il ajoute aussitôt qu'au lieu d'apporter aux indigènes les lumières du progrès, le plus souvent ces Français adoptent la vie des sauvages, hélas. Quant à l'Anglais, il évite avec soin de mêler son sang à celui de ces barbares.

Dès le départ, le mépris. Autochtones, inférieurs ; Métis, à peine un cran au-dessus. Les Blancs seraient venus en Amérique transmettre le

« flambeau du savoir », paraît-il. En même temps que la variole et la tuberculose, quoi. Et aussi pour « planter l'arbre de la civilisation ». Cette expression, je l'ai rencontrée à plusieurs reprises en faisant des recherches. Belle façon de s'autoriser à pratiquer des coupes sombres un peu partout ! Au Québec, on dit « coupe à blanc » et ces mots me semblent encore mieux décrire cette triste réalité. Quant à cette fameuse civilisation, pour sûr qu'elle n'a pas bien pris racine, ou peut-être s'est-elle mal acclimatée en ce pays de froidure et de grands vents, parce qu'elle fait plutôt rabougrie et on en chercherait vainement la moindre trace en plusieurs endroits.

OceanofPDF.com

Puis d'un seul coup apparaît le lac des Bois, dans un jaillissement de métal en plein soleil. Vu à cette distance, on ne dirait pas un lac mais plutôt un enchaînement de cours d'eau qui se perdent parmi des îles, étroitement encaissés, se retrouvent, s'évasent et semblent se fourvoyer en tous sens. Me voici enfin parvenue à la première étape de ce long voyage qui m'a menée du Québec jusqu'aux confins de la Prairie manitobaine.

D'après la carte, cette ancienne voie en pente douce aboutit à la ville de Kenora. Je ferai le plein et ensuite trouverai un motel. Une sorte d'euphorie m'envahit et je me surprends à tapoter le volant d'impatience. Car c'est ici, au lac des Bois, que la mère de Mariana est venue s'établir après la mort de son mari, accompagnée de son seul fils, celui qui avait l'air d'un Blanc. J'ai hâte de consulter l'annuaire.

Pas possible comme j'ai vu des noms de motels composés avec le mot Pine tout au long de ce voyage. Fort normal en vérité quand on songe qu'à part les pins et les épinettes, dans plusieurs régions, il n'y a pas grand-chose à voir ! Pine Grove. Popular Pines. Pine Resort. Silver Pine. Lone Pine Motel. Shady Pine Inn. Pinecrest Lodge. Whispering Pines.

Tout de suite je l'ai trouvé sympa, le propriétaire. Sexagénaire assurément, mais solide encore. Un petit homme râblé qui finissait son

repas. Des piroguis. Un mets du vieux monde, qu'il m'explique, *from the old country*. Sa fille lui en cuisine des quantités quand elle vient fêter avec lui le Nouvel An. Grâce au four à micro-ondes, quelle découverte, hein ? il décongèle, fait réchauffer, et le tour est joué !

Motel plutôt curieux. À l'avant, de petites portes qu'on dirait faites exprès pour des nains. Une invention du propriétaire. Pour entrer les bagages en arrivant, qu'il m'explique. On fait le tour pour trouver la porte, la vraie, et les fenêtres qui donnent sur un petit bois à l'arrière. Avec des chaises de jardin à l'ancienne sur le gazon frais tondu, couleur petits pois surgelés, et même un barbecue.

L'intérieur est d'une propreté impeccable. Des appuie-têtes en dentelle sur le dos des fauteuils, une petite nappe à carreaux sur la table, le lit couvert d'un couvre-pied fait main. C'est sa femme qui décorait. Hélas, elle est morte depuis deux ans déjà, tout reviendra à sa fille qui habite Toronto, une femme très business. Fier qu'elle ait si bien réussi, mais quand même triste qu'elle habite si loin. Fier de vivre dans ce pays aussi, si j'en juge par l'énorme drapeau à la feuille d'érable au bout d'une hampe plantée devant son motel. Aucun mot de français nulle part, baragouine l'anglais, arbore l'unifolié. Être Canadian, ça doit être ça ? Ce motel, il l'a construit lui-même. Tout fabriqué de ses mains ! La serre, juste à côté, il l'a montée avec d'anciennes fenêtres de bois. Du beau travail, je lui en fais le compliment. Des fleurs en quantité, radis, concombres, plantes aromatiques. Il y entre et cueille deux belles tomates qu'il me présente. Pas de salle à manger sur les lieux, mais deux kilomètres plus loin, je trouverai un restaurant ouvert jusqu'à minuit Ce soir, les tomates suffiront. Trop excitée.

Aussitôt après avoir petit-déjeuné, je me mets à la tâche et appelle les quelques Huppé inscrits dans l'annuaire. On ne connaît pas. Ou bien il n'y a pas de réponse. Alors j'essaye Hoppe, Hubay, Aupper, Huber, Harper, et

pourquoi pas ? Fatigué d'entendre son nom sans cesse déformé, un oncle par alliance de ma mère et dénommé Laflèche s'était fait appeler Fletcher. Cet Hercule Fletcher a-t-il vraiment existé ? Pas une fois nous ne l'avons vu. Reste que mes frères cessaient vite de se chamailler autrefois quand mon père menaçait de les envoyer chez mon oncle Hercule au Massachusetts. Directeur d'une maison de redressement, ajoutait ma mère, et qui saurait les mettre au pas ! Tremblay devenait Shaker sans doute, Sansfaçon, Noway, et qui sait, Bouvier, Cow-boy ? Peut-être bien que Daniel Boone, le fameux héros américain, se nommait Ledoux à l'origine, et Paul Revere, Rivière. Dans la ville de Sault-Sainte-Marie où je me suis arrêtée en chemin, l'un des premiers postes de traite, sorte de carrefour des premiers voyageurs, lieu historique en réalité, personne ne semblait pouvoir articuler ce nom correctement, ni le vouloir ; d'abord, on a tout simplement fait sauter Sainte-Marie, et quant au mot Sault, sa prononciation est d'un grotesque. Au mieux, on entend sous ou saoul, au pis, soue !

Mais oui, répond enfin une femme. Bien entendu qu'elle sait de qui je parle. Il s'agit de son beau-père, maintenant décédé. Comment ! j'étais la petite-fille de sa sœur Mariana ? Jamais elle n'avait rencontré quelqu'un de la famille de son mari et bien sûr que je pouvais venir, *come right away*. Et elle me donne des indications précises pour me rendre chez elle.

Connaître enfin la famille de ma grand-mère, la bru du propre frère de Mariana, quelle chance ! Au fond, je l'espérais sans trop y croire. Pas question d'arriver les mains vides, cependant, cette femme a peut-être plusieurs enfants qui voudront me rencontrer. Je me rends dans un supermarché acheter une douzaine d'énormes biftecks, eaux gazeuses, sacs de croustilles et d'arachides, ce qui me demande un temps fou, le supermarché fourmille de ménagères qui garent leurs chariots au beau

milieu des allées, rien ne m'impatiente davantage. Puis je m'arrête chez un Liquor Vendor pour acheter trois bouteilles du meilleur vin que je peux trouver et une caisse de bière. Pas facile à trouver. Une petite rue à l'écart et il faut passer par l'arrière.

Malgré tout, je ne peux me dissimuler une vague appréhension, cette démarche me semble pour le moins hasardeuse. Et si un homme m'avait répondu au lieu d'une femme, aurais-je accepté de me présenter seule chez lui ? Et de m'aventurer maintenant sur cette route de campagne ? Probablement pas. À l'exception de l'énergumène qui voulait me tirer dessus près d'Anna Creek et des quelques camionneurs qui m'ont déshabillée des yeux en claquant de la langue dans une cantine de routier, ce voyage s'est pourtant jusqu'ici déroulé sans anicroche.

La boîte aux lettres indique bien le nom Huppé, je ne me suis donc pas trompée de chemin ni d'endroit. Un sentier mène à une petite maison de bois qui n'a sûrement pas été repeinte depuis longtemps, flanquée de deux remises qui tombent en ruine. Je m'avance. Une grosse femme vêtue d'un pantalon d'homme vient à ma rencontre. Elle m'invite à m'asseoir près d'elle sur la vieille banquette de voiture éventrée qui sert de siège sur le perron, il fait si chaud, nous serons plus à l'aise pour parler. À mon grand étonnement, je pense à mes biftecks qui risquent de se perdre si on ne les met pas bientôt au frais, mais je vois autour de moi tant de pauvreté que je me sens presque honteuse d'avoir pu les acheter.

Je me présente et lui dis d'où je viens, que je suis la fille de Simon, l'unique enfant de Mariana, laquelle avait quitté sa Prairie natale à dix-huit ans pour venir s'établir au Québec. Sors de mon sac des photos. De ma grand-mère, prise peu de temps avant sa mort, sur le bord du lac

Maskinongé où elle habitait, de mon père Simon, de notre famille au grand complet.

Elle s'appelle Gladys. Son beau-père lui avait souvent parlé de sa sœur Mariana, et comme il eût aimé la revoir, et voilà qu'elle-même faisait maintenant connaissance avec sa petite-fille !

Gladys examine les photos une à une. Veut connaître les noms. Ma mère se nomme Jeanne, mes frères Vincent et Mathieu, ma sœur aînée, Isabelle, la benjamine, Diane. *Nice family*, dit-elle. Je suis la quatrième. *Fourth*, répète Gladys. Elle s'attarde longuement sur la photo de Simon, Mariana et moi, prise en plan rapproché. Simon lui fait penser à Ovide Mercredi, même bouche, mêmes cheveux. Ovide Mercredi, le chef des chefs indiens, *you know* ? Bien sûr que je sais de qui elle parle. J'ajoute que le père de Simon venait également d'une réserve, d'une réserve du Québec. Son visage s'éclaire soudain et déglace sa gêne. Gladys est aussi née dans une réserve, au nord de Kenora. Elle dit que Mariana, Simon et moi avons les mêmes yeux. *Secret eyes*. Elle précise : le même secret pour tous les trois.

Entre Mariana et son frère, Gladys voit peu de ressemblance, sinon quelque chose dans le regard, ou le front peut-être. Non, elle ne possède pas de photo de son beau-père. Comment il était ? Un homme silencieux et, quand il donnait enfin libre cours à ses sentiments, c'est sa langue maternelle qui remontait et malheureusement personne ne comprenait le français. Plutôt renfermé. Mis à l'écart par les Blancs à cause de sa manière de vivre et tout autant délaissé par les autochtones des alentours qui lui trouvaient le visage trop pâle pour être un des leurs, le frère de Mariana vivait en ermite. De plus, il ne s'était jamais remis du départ de sa mère qui avait pris la fuite avec un bûcheron des environs. Ainsi donc, Aimée abandonnera non seulement Mariana mais aussi son fils qui lui ressemblait tant ! Et comme si ce n'était pas assez, poursuit Gladys, la femme de son

beau-père était décédée en mettant au monde son fils, celui que Gladys allait épouser. Son beau-père l'avait élevé seul, son fils, du mieux qu'il avait pu, sans doute l'avait-il trop laissé à lui-même ? Comment faire autrement, il servait de guide dans les environs pour chasseurs et pêcheurs blancs, ce qui l'obligeait à s'absenter plusieurs jours à la fois. Son fils ? Parti. Disparu. Et c'était bien ainsi.

Sur ces mots, Gladys se lève. Tant de paroles, elle n'en a plus l'habitude, finit par donner soif ! Un bon verre d'eau fraîche me plairait ? Je la suis dans la maison qui est au-dedans aussi minable qu'à l'extérieur – table boiteuse couverte d'une toile usée, rideaux décolorés par le soleil –, mais tenue proprement. En voyant le frigo, je demande à Gladys si je peux y mettre mes provisions qui risquent de se gâter. Mais certainement ! Elle m'aide à tout apporter dans la maison. Une bière ? Du vin plus encore, me répond Gladys en se mordillant les lèvres, comme si elle s'étonnait elle-même de son audace, quand elle était jeune fille, elle aimait bien le vin et n'en avait pas goûté depuis. Mais c'est pour cela que je l'ai apporté, ce vin, pour fêter cette rencontre, les biftecks aussi !

Gladys me propose d'aller nous asseoir à l'arrière de la maison, il y aurait là plus d'ombre maintenant que le soleil avait « fait son tour ». En sortant, elle me fait signe de marcher sans bruit. Un merle a fait son nid dans un grand pin et, en m'approchant, je vois la mère s'affoler et s'enfuir à tire-d'aile, se poser sur la branche d'un arbre voisin pour revenir bientôt, un ver frétilant dans le bec, nourrir ses oisillons affamés au duvet frissonnant. Gladys se demande pourquoi ce merle s'est niché si bas que même un chaton en faisant un saut peut l'envahir ; faire son nid dans un endroit sûr n'était donc pas, pour l'oiseau, instinctif ?

Deux anciens fauteuils de rotin placés côte à côte nous attendent sous un pin énorme. Les sièges sont rafistolés avec de la ficelle et du foin pousse

partout autour et en dessous, les pattes, pour ainsi dire implantées dans le sol. Sûrement connu plusieurs hivers et plusieurs étés, ces fauteuils. Devant, une ancienne caisse en bois de laitier renversée sert de table. Sans m'en rendre compte, j'emmagine à mesure tout ce que je vois.

Nous prenons place. Ce terrain aurait besoin d'être fauché, me dit Gladys, mais seule et à son âge, comment faire ? J'en profite pour m'enquérir si elle a des enfants. Trois filles. L'aînée vit à Vancouver, elle a épousé un veuf beaucoup plus âgé qu'elle mais qui semble bien s'en occuper ; la seconde voyage sans cesse et lui envoie des cartes postales quelquefois, de New York, de Californie, elle en a même reçu une du Texas. La troisième était malade, très malade.

Son air ouvert avait disparu soudain, laissant place à une physionomie butée, quasi ombrageuse, et son silence dura si longtemps que j'eus l'étrange impression que Gladys avait oublié ma présence. Comment nous remettre à la conversation de tout à l'heure sans la brusquer... La maladie de sa fille m'intrigue.

Tout en remplissant de nouveau les verres, je lui demande enfin de quoi elle souffre, sa troisième, et si elle espère la voir bientôt rétablie. *Up here*, répond Gladys en se tapotant la tempe. La dernière fois qu'elle lui avait rendu visite au refuge où elle est internée, on lui avait rasé la tête, sa fille s'arrachait les cheveux à pleines mains et il fallait toujours la surveiller, car elle cherchait à s'enfuir, et ne laisser aucun homme s'approcher d'elle. Non, elle n'en guérirait jamais.

Gladys vide son verre d'un trait, pousse un long soupir et se couvre le visage de ses deux mains.

Elle n'avait que douze ans, reprend-elle après une longue pause, la mine défaite, douze ans ! lorsqu'un soir elle avait aperçu une traînée de sang

séché à l'intérieur de ses cuisses. Ce n'était pas de sa faute, avait protesté la petite en se mettant à pleurer à chaudes larmes, tout comme ses sœurs elle avait aussi voulu jouer au *Feather fingers*, et je ne saisis pas très bien ce qu'elle me raconte, Gladys, ses mots se bousculent, elle parle comme qui a gardé trop longtemps le silence de crainte d'en dire trop, et quand ça arrive, on dirait une explosion, une coulée de lave, et *Feather fingers*, ça veut dire quoi au juste ? Je parviens à mieux comprendre quand elle m'explique que ses fillettes aimaient lui caresser les joues autrefois, c'était si doux, Gladys disait qu'elles avaient des doigts de plume, sauf que maintenant, ce n'était pas des joues qu'elles caressaient, pas ses joues ! et sa petite dernière avait trouvé tout drôle au début de voir son père respirer fort, ses yeux s'allumer... mais ensuite... *Feather fingers ! Feather fingers !* La voix de Gladys tremblait, et sans doute pour me donner une sorte de contenance, je traduis mentalement : jouer aux doigts de plume.

Elle en avait vu bien d'autres dans sa réserve natale, poursuit Gladys, et aussi depuis qu'elle en était sortie, mais faire ça à leurs enfants, à leurs filles, jamais elle n'aurait pu se l'imaginer ! Son mari, elle l'avait cru bon, affectueux, un père modèle, *a loving father*, mais dès qu'elle s'absentait, il en profitait pour abuser d'elles, la petite et ses sœurs, les trois, et elle n'avait rien deviné, rien ! Douze ans et une traînée de sang sur les cuisses ! Et de nouveau Gladys éclate en sanglots.

Je me sens si maladroite. Je voudrais la consoler mais ma connaissance de l'anglais semble s'être éclipsée soudain. Je lui prends les mains et les serre dans les miennes.

Se ressaisissant enfin, Gladys me raconte qu'après avoir ce soir-là cajolé ses filles et fermé la porte de leur chambre à clef, elle avait attendu son mari, assise sur le perron avec sa carabine chargée, et qu'en le voyant venir, elle lui avait crié qu'elle savait tout et l'avait supplié de s'en aller tout

de suite et qu'en le voyant s'approcher, elle avait tiré près de son corps, au-dessus de sa tête et qu'il était parti en courant. Elle ne l'avait jamais revu depuis.

Ce douloureux secret, elle l'avait gardé pour elle et personne n'en savait rien, sauf les médecins de sa fille, reprend Gladys d'une voix rauque, tellement elle avait honte, et me dire cela maintenant, à moi qui venais de si loin pour faire sa connaissance ! Mais voyons, j'étais de la famille ! Sa petite dernière ne s'en était donc jamais remise ? Elle était devenue si nerveuse. À l'école, on la traitait d'arriérée, de lunatique. Gladys l'avait enfin retirée de là.

En débouchant une deuxième bouteille de vin, je lui dis qu'élever seule ses enfants avait dû être difficile. Son statut d'Indienne, Gladys l'avait perdu en quittant la réserve pour se marier, de sorte qu'elle avait dû faire appel à l'organisme de secours, au *Relief*. L'humiliation qu'on lui avait fait subir ! Il fallait tout déclarer, jusqu'au poisson qu'elle pêchait, les contrôleurs arrivaient toujours à l'improviste et c'est tout juste s'ils ne fouillaient pas les poubelles pour y chercher des bouteilles d'alcool vides, les Indiens, tous des ivrognes, tout le monde sait ça ! Et ces boîtes de linge des bonnes œuvres, bien sûr qu'elle les acceptait, mais ses deux autres filles revenaient souvent en larmes de l'école : telle élève de leur classe avait reconnu sa robe, le manteau de sa sœur. C'était d'autant plus pénible pour elles qu'auparavant leur père les avait habillées de neuf à plusieurs reprises. Et moi je pense : pour les récompenser d'avoir joué aux doigts de plume ? Sans doute à cause de leur jeune âge, ses filles lui faisaient sentir qu'elle était responsable des brimades qu'on leur faisait subir à l'école, ce qui avait amené Gladys à se demander si elle avait eu raison de chasser leur père.

Elle sort ensuite un mouchoir de sa poche de pantalon et se mouche longuement.

Sa famille avait pu quand même l'aider un peu ? Tous avaient succombé à une épidémie de grippe espagnole qui s'était répandue comme feu de bois dans la réserve quelques années auparavant. Son beau-père vivait-il encore à ce moment-là ?

Gladys baisse la tête et me confie, d'une voix si faible que je dois m'approcher pour bien l'entendre, qu'après avoir chassé son mari, elle avait reçu la visite de son beau-père venu s'enquérir de son fils qui ne se présentait plus au travail depuis plusieurs jours et elle lui avait tout raconté. Il était reparti sans dire un mot, atterré. Une semaine plus tard, on l'avait trouvé mort dans sa cabane, il s'était tiré une balle dans la bouche avec sa carabine, il y avait du sang et des morceaux de cervelle pris dans des cheveux sur le mur derrière lui.

Le soir montait, doucement. Au travers des branches, je voyais briller un croissant de lune et des mouches à feu virevoltaient au loin. Pour le reste, un silence absolu. Pas le moindre coassement de grenouilles. Et je songeais qu'on ne les entend plus nulle part, les grenouilles, même pas dans un endroit comme celui-ci où il se trouve tant d'eau et de marécages, peut-être que ces batraciens qui respirent par la peau ont été étouffés par la pollution ? sont disparus de la face de la terre ? Ni Gladys ni moi ne parlions plus depuis un bon moment, quinze minutes, une heure, je n'aurais su le dire. Les yeux clos, Gladys semblait enfoncée dans une profonde méditation. Elle était si immobile, peut-être sommeillait-elle.

L'irréalité de me trouver là, dans ce coin de pays étranger, assise auprès d'une femme que je n'avais jamais vue avant aujourd'hui et qui venait de me raconter ses malheurs me frappait soudain. Je n'arrêtais pas de ressasser ses confidences. Ou plutôt des bouts de phrases se télescopaient dans ma tête et dans le plus grand désordre, jouer aux doigts de plume, *loving father*,

enchevêtrés dans l'image des charognards de la caisse de secours fouillant les poubelles, de Gladys attendant son mari sur la banquette de voiture servant de banc sur le perron, la carabine chargée, et de la cervelle de son beau-père sur le mur de sa cabane, un véritable fouillis. J'avais hâte d'être seule pour faire le tri parmi tout ce que j'avais entendu. Surtout, je me sentais infiniment malheureuse d'avoir ravivé d'aussi pénibles souvenirs et je songeais que la profonde tristesse de Gladys ne venait sans doute pas seulement de savoir ses filles marquées pour toujours par les menées abusives de leur père, mais tout autant de sentir ses propres sentiments violentés par un homme tendrement aimé, pour qui elle avait tout abandonné, sa famille, ses droits d'Indienne. Trahie sur toute la ligne, Gladys.

Feather fingers. Quelle expression fantaisiste pour décrire un aussi terrible gâchis ! Le neveu de ma grand-mère, un incestueux, cela me semblait impossible, une profanation presque, et une petite phrase n'arrêtait pas de tourbillonner dans ma tête comme un refrain qu'on n'arrive pas à chasser : le royaume du cœur est une Amazonie, au milieu des oiseaux arc-en-ciel et des fleurs de la Passion, rampe l'anaconda. Comme quoi dans une même famille les pires tares coudoient les plus belles qualités. Mariana, une telle bonté tranquille s'exhalait d'elle et si contagieuse qu'on se surprenait à parler à voix basse en sa présence et à feutrer ses pas afin de ne pas troubler cette réconfortante quiétude. Sa maison au lac Maskinongé avec son plafond bas et le petit escalier étroit montant à l'étage, des fleurs à toutes les fenêtres et le potager devant, je m'en souvenais maintenant aussi distinctement que si je l'avais quittée la veille et je me revoyais soudain fillette et me levant un matin frisquet du mois d'août quand les beignets saupoudrés de cannelle que ma grand-mère nommait des « barrières » parfumaient la maisonnée ; tout semblait alors si doux, on ressentait un tel

bonheur, qu'en y repensant je sentis de nouveau une chaleur m'envahir en dedans.

J'observais Gladys à la dérobée, son large visage marqué de variole, deux bandeaux de cheveux poivre et sel lui serrant les joues ponctuées de rides, un paysage de souffrance. Peut-être dans sa jeunesse avait-elle été belle. Mais pour la première fois de ma vie, moi, une Métisse, je faisais la connaissance d'une vraie Autochtone, et j'en étais étonnée et tout à la fois émue.

En la voyant se redresser dans son fauteuil et tourner vers moi un visage maintenant apaisé, je lui demande si elle ne me dirait pas quelque chose dans sa langue natale.

Depuis le temps, Gladys avait presque tout oublié, bien que sa mère lui ait souvent raconté des histoires quand elle était enfant. Tout cela était si loin... Il y en avait une qu'elle aimait par-dessus tout, cela se passait dans un village d'autrefois quand des chasseurs partaient dans les bois « appeler » l'orignal ; Gladys ne se rappelle que le début, qu'elle me récite d'une voix douce, bouleversante.

La frontière entre l'Ontario et le Manitoba, je l'ai franchie sans trop m'en apercevoir et c'est à pleins gaz que je roule à présent sur la Transcanadienne vers Winnipeg. De si bonne heure, les agents de la route ne doivent pas faire de zèle, mais de n'avoir écopé d'aucune contravention me surprend malgré tout, car j'ai appuyé sur le champignon à plusieurs reprises.

En dépit de la fraîcheur pénétrante du matin, je garde les glaces baissées, histoire de faire le plein d'oxygène, vraiment j'ai trop fumé hier soir et je souffre d'un vilain mal de tête. En plus d'avoir mal dormi. Le vin, la fatigue et vu l'heure tardive, comment refuser de passer la nuit chez Gladys. Heureusement que j'avais quitté le motel et apporté toutes mes affaires. Elle m'installe dans l'ancienne chambre de ses filles, impossible de faire autrement, sa petite maison n'en compte que deux. Au mur, une photo de trois adolescentes, ni jolies ni laides mais, comment dire, l'air vacant, de sorte que j'ai passé une partie de la nuit à m'imaginer ce qui avait pu se passer entre elles et leur père autrefois, sans compter que j'ai crevé de chaud, l'unique fenêtre de la chambre était coincée. Quel copieux petit déjeuner m'avait préparé Gladys ! Sardines, œufs dans le vinaigre, une sorte de galette qu'elle appelle bantoue. Pas faim vraiment, mais comment refuser ? Elle ne cessait de s'excuser : vider deux bouteilles de vin et ne pas me faire à manger la veille, c'était manquer aux règles les plus élémentaires

de l'hospitalité ! Et cette feuille qu'elle m'a remise en partant, son adresse bien sûr, mais aussi le début de cette histoire qu'elle m'a récitée dans sa langue, d'une voix si saisissante. Transcrite au son, qu'elle m'a dit. Mes biftecks, je lui ai dit de les garder, c'était me rendre service, et c'est vrai, que faire en voyage de viande crue ? Gladys m'a souri, d'un sourire qui exprimait son appréciation non seulement pour ces provisions, mais aussi pour ma manière de donner en ayant l'air de demander une faveur. *The Native way*, m'a-t-elle répété. Comme le ferait une Autochtone. Cette remarque m'a drôlement touchée. Je lui ai laissé la photo de Mariana, Simon et moi aussi. C'est sûr que je lui écrirai au retour, je n'y manquerai pas. Quant à notre conversation d'hier, je veux y repenser plus tard, à tête reposée. Tout est encore trop frais dans mon esprit, je manque de recul, et puis je me connais, j'ai toujours besoin de me distraire des joies et peines d'autrui pour laisser se décanter les miennes, pour repérer mes propres bornes.

Et d'ailleurs, mieux vaut pour le moment revoir mon programme. Dès mon arrivée à Saint-Boniface, j'achète des fleurs en pot chez un fleuriste, ensuite je me rends au cimetière près de la cathédrale.

Quel chemin prendre ? Je m'arrête sur l'accotement pour jeter un coup d'œil à ma carte et revoir le tracé que j'ai marqué d'un crayon-feutre avant de partir. Sors de la voiture pour me dégourdir les jambes. Et alors je vois, je comprends soudain ce qu'est la plaine. Je ne peux m'arracher les yeux du paysage s'ouvrant à l'infini tout autour. Des champs s'étendent de tous côtés à perte de vue. J'en ai le souffle coupé. Tant d'espace, et si peu habité ! Faut dire que longtemps ce territoire restera ignoré, une *terra incognita*. Deux siècles après l'arrivée de Colomb en Amérique, des explorateurs partis de Nouvelle-France s'étaient bien rendus à la baie d'Hudson au nord et jusqu'à l'embouchure du Mississippi au sud, mais

aucun n'était allé plus loin à l'ouest que les Grands Lacs, et pourtant on le cherchait toujours, le fameux passage devant mener aux richesses de l'Orient ; peut-être qu'on avait perdu la boussole ? « Gens de Prairies », marquaient les anciens cartographes, et rien de plus. Le premier coureur des bois à s'y aventurer décrira au retour de vastes plaines où brouaient des bœufs sauvages en abondance et parlera d'un grand lac nommé « Ouin nipi » auprès duquel vivaient des « Assinipoils » et des « Cristinaux ». Du moins ces « Gens de Prairies » vivront-ils plus longtemps qu'ailleurs à l'abri des soi-disant découvreurs !

Le monument de Riel, je le repère tout de suite en entrant dans le cimetière et dépose au pied un pot d'azalées. Je voudrais bien me recueillir un moment, mais je n'y arrive pas. J'ai beau ramasser ce que je sais du « père du Manitoba », ainsi qu'on surnomme Riel depuis peu, en commençant par sa pendaison à Regina, un meurtre en réalité, condamné à mort par un jury de seulement six, des Blancs tous et ne parlant pas un mot de français, et encore ! après quatre sursis, Riel disant à chaque fois qu'il valait mieux voir sa sentence suspendue plutôt que de l'être soi-même ; à la suite du troisième, on avait même organisé un grand banquet arrosé de champagne à Winnipeg et fait passer sous un gibet de fantaisie le vainqueur de la bataille de Batoche, vêtu de son uniforme de parade, oh ! quel stratège ! ah ! quel sang-froid ! le major-général Middleton faisant le geste d'éloigner ces compliments comme on chasse des moustiques, il n'avait fait que son devoir, voyons, tout le mérite en revenait à ses hommes, Soldats, l'Empire britannique tout entier vous regarde, God Save the Queen ! et en lissant ses moustaches de phoque, entouré de filles de notables dans leurs robes froufrouantes, pâchées d'admiration, quel courage et quelle prestance

et quel honneur de pouvoir frôler un si grand homme, le sauveur de la patrie ! Il devait en frétiller de plaisir, le vieux Middleton, dans sa longue tunique de cérémonie, bardée de médailles, et les deux glands de soie pendus à son ceinturon de battre la chamade, ah ! mais quel valeureux combattant, ce futur Sir qui avait réussi avec plus de cinq mille soldats de Sa Majesté, canons et mitrailleuses Gatling à battre deux cent cinquante Métis affamés et mal armés ! Ce qu'on l'avait méprisé, Riel, pourchassé, mis sa tête à prix même, « a gone coon », avait déclaré Macdonald, le premier ministre du Canada, ce « half-breed », ce fou serait pris comme un rat ! traqué, depuis si longtemps poursuivi, abandonné par tous ceux qui lui avaient promis leur appui, membres du clergé autant que politiciens, qui donc n'aurait pas perdu la tête ? J'ai beau fouetter mon indignation et rappeler à moi les dernières paroles du chef métis quelques jours avant sa pendaison quand la mort s'était mise à côté de lui dans son lit et lui parlait tout bas et que des orages grondaient au loin, le temps n'étant ni clair ni sombre, un temps pommelé, « Mettez au beau l'étendue de mon horizon », avait écrit Riel dans son journal de prison, j'ai beau faire, je n'éprouve pas la moindre émotion, un vide ! Tous ces mois passés à lire les cahiers de Mariana, les annales de sa grand-tante Vèvadèle, à les relire pour m'en pénétrer totalement, des mois à dévorer les documents de l'ancien coffre, à courir les bibliothèques pour me renseigner sur Riel, sur sa vie et la lutte des Métis, à préparer ce voyage, à seulement rêver de me retrouver enfin ici, devant cette tombe dans le cimetière de Saint-Boniface, et voici que je ne sens rien, rien, rien du tout.

L'épuisement, sans doute ? Cette rencontre avec Gladys m'a laissée fourbue. Ou est-ce à cause de ce tombeau, tellement correct, dressé au milieu de murets de pierres disposées avec application en demi-cercle ;

même six pieds sous terre, on a réussi à le mettre entre parenthèses, Riel. Le tout d'un goût petit-bourgeois tout à fait consternant. Pour un peu on s'attendrait à voir des boy-scouts monter la garde. Et planté tout près, un fanion annonce en français et en anglais qu'ici gît le « Président du Gouvernement provisoire de 1869-1870 ». Aucune mention de sa pendaison, ni qu'il est Métis. Pas un mot non plus de sa lutte pour défendre les siens au Manitoba ou du massacre de Batoche en Saskatchewan. Mais il eût fallu ici un Picasso pour y créer l'équivalent d'un *Guernica* !

Je pars à la recherche de la tombe de la mère adoptive de Mariana. Fais le tour du cimetière une fois, deux, en vain. Recommence. Nulle part ne se trouve la moindre dalle portant son inscription. À bien y penser, pourquoi avoir cru qu'elle était enterrée ici ? Grand-mère ne l'avait aucunement précisé, seulement que Vèvadèle vivait « au bout de Saint-Boniface » non loin du passage des chemins de fer. Serait-elle inhumée dans une autre paroisse des environs ? Peut-être qu'en consultant les registres de l'archevêché qui se trouve juste en face... Tout de même, je n'ai pas fait plus de deux mille cinq cents kilomètres pour visiter des tombes ! Le deuxième pot de fleurs, je le pose au pied d'une simple croix dont l'inscription est à demi effacée, puis regagne la sortie au pas de course.

La rivière Rouge coule tranquille devant et je reste plantée là, mais que suis-je venue faire dans ce cimetière ? à tenter de reprendre mes esprits, tiraillée entre fuite et désir de poursuivre.

Sur la rive d'en face habitaient peut-être les parents de ma grand-mère autrefois ? Ou était-ce de l'autre côté de la Seine ? Ou de l'Assiniboine ? Quelle rivière, pas moyen de le savoir... Mariana avait seulement écrit « de l'autre côté de la rivière », mais comment lui en vouloir, elle rédigeait son journal, pas un traité de géographie ! Voyons plutôt si je peux retrouver

l'emplacement de l'ancienne maison de Vèvadèle avec son « isle de bois » à l'arrière.

Ce soleil des Prairies tape dur ! Les glaces des portières baissées, je décide de faire un tour de ville. Descends les rues Taché, des Pins, Aulneau, reviens rue Cathédrale que je suis jusqu'au bout, m'arrête un moment devant l'ancienne école de Mariana, encore debout et surmontée de sa fine coupole, descends pour lire l'affiche près de l'entrée ; sa fondation remonte à 1912 ; démolie en partie ; le corps principal du bâtiment est devenu une maison de retraite ; vire avenue Des Meurons, emprunte le boulevard Provencher, traverse le pont de la rivière Seine, reviens, tourne ensuite le coin de la rue Saint-Jean-Baptiste, croise les rues Dumoulin, Notre-Dame, La Vérendrye. Ce quartier devait être la campagne autrefois et la maison de Vèvadèle s'y trouver, si mes calculs sont bons. Mais inutile de chercher, d'autant que tout ce qu'il pouvait y avoir ici d'« isle de bois » est envahi par des rangées de bungalows et de cottages cossus et les boîtes aux lettres indiquent des noms pour la plupart si étrangers que j'arrive tout juste à les prononcer.

Je m'y attendais et ne suis pas vraiment déçue.

Mais c'est bien un train que j'entends venir ? Le moteur de nouveau en marche, j'avance lentement et repère enfin la voie ferrée, stationne ma voiture tout près et m'approche à pied.

Impossible de résister à l'envie de mettre une pièce de monnaie sur un rail. Parfois, s'il lui arrivait de déterrer des clous rouillés et que le soleil était haut, Mariana courait jusqu'au passage du chemin de fer, c'était l'heure, bientôt mugissait le train venu « des montagnes de roche » et qui s'en allait jusque dans les vallons du Saint-Laurent, et en l'apercevant qui amorçait le virage, cachée derrière des bosquets de saules et de quenouilles empoussiérés, elle se couvrait les oreilles des deux mains pour étouffer le

signal criard de la locomotive s'approchant, la terre tremblait sous ses pieds, elle avait peur et elle aimait avoir peur, fascinée par les gerbes d'étincelles jaillissant des roues des wagons, puis elle allait vite récupérer les clous aplatis et brûlants encore, debout sur les traverses, debout à observer le convoi chenillant à travers les frémissements de la prairie océane.

Que serait devenue ma grand-mère si elle avait continué de vivre ici, je me le demande. Aurait-elle été refoulée vers l'un de ces hameaux ingrats réservés aux sang-mêlé à la lisière de certains villages francophones, ou dans un quartier mal famé de Winnipeg comme tant de Métis et d'Autochtones ? Non, elle aurait plutôt choisi d'habiter dans un coin perdu au nord de la province. Comment savoir. Une seule chose était certaine, en pareil cas, je ne serais pas ici à me poser tant de questions ! La deuxième étape de mon voyage, à mettre aux oubliettes ! Restait la troisième, et là, pas moyen de la rater, le lac Winnipeg ne peut avoir disparu !

Le plein fait, je commande un hamburger dans le restaurant attenant à la station-service, déplie ma carte et m'étonne une fois encore que le nom de Saint-Boniface, la première et la plus importante ville française des Prairies, n'apparaisse pas sur la carte et semble devenue une simple banlieue de Winnipeg.

Plus grand que la France, le Manitoba, mais ne comptant qu'un peu plus d'un million d'habitants, établis dans le sud pour la plupart, trop froid dans le haut sans doute, et d'ailleurs, pas une seule route n'est tracée dans la partie nord menant à la baie d'Hudson. Que d'eau, mon Dieu, que d'eau ! Et tous désignés par un nom, ces lacs et rivières. Assapan, Gunisao, Sipiwesk, Kiskitto... N'ai-je pas lu qu'un habitant du Manitoba sur douze est un Autochtone ou un Métis ? Les réserves qui jalonnent le territoire sont

indiquées en rouge sur la carte. Tout à fait approprié pour des Peaux-Rouges ! Combien au total ? J'en dénombre huit dans les environs du seul lac Winnipeg. Si grand, le traverser demanderait des jours, ce qui n'est aucunement dans mes intentions, le voir me suffira. Ma montre indique une heure vingt. Par l'autoroute, une centaine de kilomètres à faire. Et puis non, je veux entrer dans les terres, voir du pays. J'emprunterai plutôt des chemins de campagne, quitte à bifurquer un peu vers le sud-est avant de remonter vers le lac Winnipeg.

Le soleil brille haut et blanc dans le ciel immense des Prairies. Immense, ce mot revient sans cesse dans les cahiers de Mariana et avec raison, le ciel me paraît ici tellement plus profond, plus ample qu'ailleurs, par contraste peut-être avec la platitude du sol ? Chaque arbre se distingue de tous les autres, chaque bâtiment est absolument défini. Des insectes bourdonnent au-dessus des champs et je me trouve bien ignorante de ne pas savoir différencier le blé de l'orge et de l'avoine, sans parler du lin et du colza. Mais tant de choses m'échappent. Les oiseaux migrants filant vers le sud à l'automne, pourquoi adoptent-ils donc une formation triangulaire ? Et qu'est-ce qui pousse l'un d'eux à prendre la tête et pourquoi les autres le suivent-ils ? Mystère. Tout récemment, j'ai appris que serpents et autres reptiles hibernent et que, dans les zoos, on les place dans des réfrigérateurs durant la froide saison. Et aussi que les tulipes continuent à croître même après avoir été coupées !

Le grenier du monde, dit-on. Ce plat pays me semble infiniment riche en effet. Rien pour briser la lumière du soleil, ni pour arrêter la course du vent. Les rares habitations sont pour la plupart entourées d'un bouquet d'arbres. Mais les voici, « les isles de bois », plantées au milieu des champs ambrés !

Tout en roulant, j'ouvre la radio et tombe sur une émission en cours portant sur l'arrivée de Colomb en Amérique il y a cette année cinq siècles. Pas encore ! Films, cérémonies, documentaires, livres, ce ne sera donc jamais fini ! On dirait une sorte de confrontation. Quelqu'un aurait enfin le courage de faire entendre le vrai son de cette vieille cloche de Colomb ? J'ignore qui sont les deux *debaters*, mais je ne peux m'empêcher de sursauter en entendant encore une fois l'un d'eux parler de la découverte de l'Amérique par Colomb, comme si personne n'y habitait auparavant, comme si l'histoire de ce continent avait commencé avec lui ! L'autre prend la parole. Des Vikings seraient venus en Amérique bien avant Colomb ; des pêcheurs de morue basques l'auraient également précédé. Et les premiers habitants de ce pays, alors ?

Ce qu'il faut retenir, tranche l'interlocuteur précédent, c'est que Colomb a été le premier à oser vouloir traverser cette *mare occidentalis*, car plusieurs croyaient alors qu'en allant au bout, on tombait dans le vide. Il fallait aller vers l'ouest, ne cessait-il de répéter, puis il avait posé devant ses détracteurs un œuf et tranché la question, la Terre était ronde, ronde ! Un visionnaire, Colomb, le grand rassembleur des continents ! Ne serait-il pas plus juste de le dire aventurier, s'objecte poliment l'autre, ou même simple marchand avide de pouvoir et de richesses ?

Allez, qu'on la dise enfin, la vérité ! À cette époque, tout le monde se rappelait Marco Polo qui s'en était revenu de chez le Grand Kahn, les poches débordant de pierres précieuses et les cales de son navire, d'or, de soieries, d'épices. Les marchands, la nuit, se tournaient et retournaient dans leur lit, les mains moites, rêvant de Cipango, de Cathay, de champs de muscade, de myrobolan, de musc, d'indigo, de palais recouverts d'or massif, ah ! ne plus avoir à négocier avec des Maures infidèles ni à trafiquer avec ces barbares de Turcs ! S'enrichir, voilà ce qu'on cherchait !

Un visionnaire ! insiste le premier, et qu'on n'aille surtout pas reprocher à Colomb d'avoir voulu se faire récompenser pour ses peines. Vice-roi, rien de moins, et sa part du butin en plus. Le premier mafioso de l'Amérique, Colomb ! À force de se débattre, il avait enfin obtenu trois caravelles, et quel voyage pénible l'attendait, durant des jours et des semaines sans rien voir d'autre que la mer et une partie de l'équipage était malade, saignait des gencives et surtout ne cessait de prier, en bons chrétiens qu'ils étaient. Priaient, oui, s'entremet l'autre, mais en faisant tinter des coquillages renfermant des œufs d'araignées qu'ils portaient au cou pour chasser la fièvre, car ces bons chrétiens étaient tout autant superstitieux !

Les araignées pondent des œufs ? Je n'y avais jamais pensé. Faut dire que ces petites bêtes poilues me donnent la chair de poule. Tout ce fil sorti de leur ventre, elles le fabriquent comment ? Et est-ce que ça se déroule comme la laine d'une pelote, le fil d'une bobine ? Leurs toiles, de pures merveilles et si adroitement tramées. Pour que l'araignée fasse mouche à tout coup ? Malgré tant de difficultés et des périls inimaginables, reprend le premier interlocuteur, Colomb avait réussi à réaliser son rêve, imaginons sa joie lorsqu'il avait enfin entendu le mousse de la *Pinta* s'écrier « terre ! terre ! » Ceux de la *Niña* et de la *Santa María* s'étaient hissés à leur tour le long des voilures jusqu'au faîte du mât et on avait vu que c'était vrai : la terre s'approchait. Colomb avait alors commandé à tous de revêtir casques et armures et de dérouler la bannière de Castille... Et aussi d'affiler leurs épées et de charger les arbalètes ! Enfin Colomb touchait au but, poursuit sans relâche le premier interlocuteur d'une voix triomphante, les rois d'Angleterre et du Portugal s'en voudraient d'avoir levé le nez sur ses projets, Colomb allait leur montrer à ces savants de Salamanque qui avaient tant douté de lui !

Les grandes orgues. Intermède musical.

Je me le représente très bien revenant en Espagne, Colomb, tout dépité de n'avoir pu rapporter qu'une poignée de pépites, les courtisans aux manches, aux culottes bouillonnées se pressant sur son passage, puis les souverains très-catholiques d'Espagne l'accueillant dans la salle du Trône. Il avait découvert l'Inde et que de merveilles il en rapportait ! Voici un coq d'Inde ! En réalité, un dindon. Voici du blé d'Inde ! C'était du maïs. Jusquelà, personne ne semblait très impressionné, on entendait même quelques Nada ! fuser ici et là. Colomb annonça qu'il avait vu des sirènes. En vrai, des lamantins. On le crut sans peine, dans ces régions barbares, ne trouvait-on pas un arbre qui portait en guise de fruits des moutons entiers pendus par le dos et dont il suffisait de tondre la laine ? Repoussant sa cape d'un geste large, le grand découvreur avait ensuite fait signe d'amener ses prises, des insulaires qu'il avait fait parader, enchaînés, devant l'assemblée. Voici des Indios qui n'ont rien de civilisé mais se contentent de se bercer dans leurs hamacas et de pêcher à bord de leurs canoas, des barbares qui feront de bons serviteurs et des convertis dociles. Le moment était venu de frapper le grand coup. S'approchant des souverains, Colomb avait déposé à leurs pieds des anneaux d'or arrachés aux cous et aux narines des captifs, et le délire s'était emparé des courtisans, leurs barbes se balançant dans leurs fraises, et on entendait des Oh ! et des Ah ! et des Caramba ! La reine Isabelle la Catholique ordonnait aussitôt que fût fabriqué un ostensor avec sa croix faite de l'or des narines des barbares et que l'on chantât un *Te Deum*. Dommage que personne n'ait pensé à recueillir les impressions des Indios ! Ce qu'ils avaient dû se dire en voyant tous ces nobles se pavaner dans leurs habits cousus de fils d'or et s'empiffrer alors que tant de mendiants crevaient de faim autour d'eux, et en observant des dignitaires assis sur leur chaise percée qui empuantaient l'entourage tout en discourant sur la pureté de leurs intentions... Peut-être qu'entre eux les Autochtones

appelaient autrefois pourceaux ces étrangers qui sentaient si mauvais ? Sûrement non, puisque les cochons sont arrivés en même temps que les Blancs en Amérique. Mais quelles têtes devaient avoir les Aztèques et les Incas en voyant surgir chez eux ces Espagnols bardés de fer et suivis d'une colonne de porcs, bêtes étranges à la peau rosée, le dos hérissé de poils raides et blancs, qui se nourrissent d'ordures et se roulent dans la fange, fort puants à vrai dire, une offense pour l'odorat, et qu'ils mangeaient ! Ahurissant ! Plus tard, ayant appris les rudiments de leur langue, sans doute les sentinelles indigènes s'écriaient-elles les puercos arrivent quand survenaient les conquistadors. Du jamais vu non plus, les chevaux. Véritables monstres à deux têtes, devaient penser les Indios en observant ces cavaliers qui semblaient ne faire qu'un avec leur cheval et n'en descendaient ni pour boire ni pour pisser, sans parler du bruit d'enfer ! Et que d'horreur en voyant que cela maniait l'éclair qui s'envolait comme oiseau de feu et vous prenait la vie, car le fusil était alors inconnu aussi en Amérique, et que même les pieds de cette abomination bicéphale s'empanachaient d'étincelles en avançant...

Ce qu'il fait chaud ! Mon corsage est trempé et cette sueur m'irrite la peau du dos. J'aurais dû me vêtir plus légèrement et porter des shorts et un débardeur, mais pour aller au cimetière de Saint-Boniface, jupe et chemisier m'avaient semblé plus convenables.

L'émission a repris et le second *debater*, à mon goût trop circonspect jusqu'ici, s'affirme enfin. Vas-y, fonce ! Te laisse pas couper la parole, cette fois. Les Indios avaient su avant la venue des Blancs inventer des ponts mobiles suspendus au-dessus de torrents profonds et mettre au point de complexes systèmes de canalisation souterrains et des aqueducs toujours en usage depuis des siècles ; créer des villes si bien entretenues qu'aucune bête

ni oiseau de basse-cour ne s'aventuraient dans les rues pavées et larges comme des voies romaines et qui menaient à des temples ressemblant aux pyramides d'Égypte et construits de blocs de pierre si parfaitement ajustés qu'on ne pouvait y glisser une lame de couteau ; de savants astrologues et mathématiciens avaient inventé un calendrier précis pour calculer la position de la Lune et des planètes ; en plus de riz et de maïs, ils cultivaient des patates, ces tubercules qui empêcheront plusieurs Européens de mourir de famine plus tard, et la tomate qui contre le scorbut ; les Indios savaient déjà façonner l'or, l'argent, le platine...

Quoi qu'il en soit, l'interrompt l'autre, l'Espagne étant devenue riche à craquer, cela ne pouvait que faire des envieux, dans toutes les cours d'Europe on enviait sa bonne fortune, aussi avait-on fait appel au pape qui fit une bulle et traça une ligne à travers le monde et d'un pôle à l'autre : à l'Ouest, c'était à l'Espagne, au Sud et à l'Est, au Portugal... Autrefois, je croyais que c'était avec du savon qu'il faisait ses bulles, le pape, coiffé de sa tiare et tout et tout... Spectacle féérique !

La bulle du pape non seulement coupait l'Amérique en deux, explique le deuxième interlocuteur, mais obligeait à faire des conversions. Désormais, un soldat du Christ devait accompagner les découvreurs, pourvu d'un message à lire à haute voix aux barbares : Dieu avait créé le monde, son représentant était à Rome et c'est ce dernier qui avait donné ce pays à l'Espagne. Tout Indio qui s'avisait de protester était sur-le-champ déclaré rebelle ; on lui coupait la main ou le nez, on marquait son visage au fer rouge... Pour ça, on s'y connaissait drôlement en tortures depuis que le tribunal de l'Inquisition était à l'œuvre et faisait dresser les cheveux sur la tête des Maures et griller des sorcières, écartelait des Juifs ! Assisté d'un interprète, précise le second, on enseignait que Dieu est immortel et l'homme créé à son image, aussi quelques Indios avaient-ils capturé des

Espagnols, puis durant des semaines monté la garde autour de leurs cadavres pour voir s'ils reviendraient à la vie...

De Cadix à Vigo, de Palos à Moguer, reprend le premier, comme s'il ne tenait aucun compte de ce que venait de dire son opposant, des expéditions s'organisèrent dans tous les ports ; en quelques années, l'Espagne avait découvert et civilisé un vaste territoire allant de la Terre de Feu jusqu'en Floride...

Second intermède. Une marche triomphale.

Tout à fait dans la note ! Sonnez les trompettes, allez, embarquez-vous pour l'Inde, découvrez, partez évangéliser les barbares ! Soldats et prisonniers, juments et étalons, chiens féroces, cochons et canons, et en route pour le pays de l'or et des épices ! Que de richesses à découvrir encore, l'empire de Cibola avec ses sept villes et les rideaux de feuilles d'or qui se balançaient en tintant aux fenêtres des maisons ; mines d'argent et fontaines de Jouvence ; amazones armées de flèches à pointes de diamant dans une île appelée California. Pas un éleveur d'Aragon ou un berger de Castille qui ne rêvait de devenir conquistador ! Un simple cavalier en traversant l'océan se changeait au retour en chevalier ; un pillleur, en seigneur. Accompagnés de femmes indios qui étaient toutes bien entendu filles de rois – très prolifiques, ces rois, chaque année, on les voyait défiler par centaines dans les rues de Tolède –, les boutons de leurs vêtements luisant comme des soleils de midi, ils frôlaient en marchant leurs éperons d'argent contre les anciens murs de la ville et une pluie lumineuse s'évaporait tout autour d'eux, auréole tropicale venue des Amériques...

Non mais, que j'arrête de m'en faire avec ces conquistadors ! Ça m'énerve. Et je n'arrête pas de tousser. Pas étonnant avec la quantité de

cigarettes que je grille depuis mon départ. Le cendrier déborde. Je dois couper. Mais plus tard. Une autre encore, et que je les emboucane tous, ces marchands de malheur ! D'origine autochtone, le tabac. Peut-être qu'en le refilant aux Blancs, c'était une façon de les perdre dans la brume ? de les faire disparaître à petit feu de la face de la terre ? Sauf qu'ils pétunaient eux-mêmes aussi... sauf que c'est moi qui en ce moment m'enfume. Écrase, Métisse !

Plusieurs vieilles voitures sur la route, mais aucunement rouillées, sans doute à cause du climat sec des Prairies ? Des pick-up surtout, les chauffeurs toujours coiffés d'une casquette, même de loin je peux nettement distinguer à travers la lunette arrière leur nuque rougie par le soleil. Singulièrement disciplinés, ces Manitobains, tout le monde ici semble respecter les limites de vitesse même si je n'ai encore vu aucun poste de police dans les parages. Ces routes si droites, à croire qu'elles se déroulent jusqu'à l'horizon ! Et tous ces beaux noms français que j'ai vus inscrits sur les panneaux indicateurs menant en toutes directions, Île-des-Chênes, La Broquerie, Beauséjour, lac du Bonnet...

Une friture assourdissante brouille les ondes. Je tourne, pousse des boutons, c'est peine perdue, ferme enfin la radio, déçue de ne pouvoir entendre la suite ni connaître le nom des interlocuteurs.

Que je me trouve ridicule de m'être ainsi emportée. Mais qu'est-ce que je m'en fiche de cette vieille barbe de Colomb ! Shakespeare ou Cervantès, on comprendrait, mais lui ? Même côté exploration, Marco Polo me semble plus intrépide, et infiniment plus mémorable ! Quatre voyages qu'il ferait, le grand découvreur, et pour finir comment ? À écrire que la Terre n'était pas ronde mais en forme de poire et qu'au bout du renflement de sa queue, de l'Orénoque, se trouvait le Paradis ! Et vive le grand découvreur, celui qui le premier a réussi à si bien exploiter les Indios, qu'après quelques années,

tous étant morts ou presque, il avait fallu importer des esclaves noirs pour les remplacer ! En vrai, c'est l'avènement du premier colonisateur en Amérique qu'on célèbre cette année ! Colon, le bien nommé !

Je me trouve tout aussi ridicule de ne pas savoir où j'en suis rendue. Les champs de tout à l'heure ont fait place à des terrains couverts d'arbustes, ce qui n'est pas sans me rappeler le paysage du nord de l'Ontario. Je reviendrais sur mes pas ? Aucune station-service en vue ni maison. Mais où suis-je donc ? Enfin un poteau indicateur ! Je consulte ma carte, ouf ! Mes errements ne m'ont pas menée trop loin malgré tout.

OceanofPDF.com

Enfin sur la route menant à Fort-Alexandre, cette réserve autochtone auprès de laquelle la mère adoptive de Mariana avait habité dans les premiers temps de son mariage et dont elle avait conservé un si beau souvenir. Il était temps ! Le jour commence à tomber ; le soleil, un point rouge suspendu sur les cimes d'épinettes grêles. Ce coin de pays broussailleux me paraît rudement pauvre en comparaison avec les terres fertiles que j'ai vues ailleurs. Bien assez bon pour des *Indians* ! Depuis que le monde est monde, rien ne change ; d'un côté, les abuseurs, de l'autre, les victimes ; ceux qui prennent et ceux qui sont pris ; la seule variation étant le butin recherché : jadis, l'or et les épices, les esclaves ensuite, maintenant le pétrole, et demain, l'eau potable sans doute ?

Indien. Ce mot toujours m'irrite. Indien, parce que des aventuriers blancs avides de richesses croyaient avoir trouvé l'Inde ! Mais enfin, ces peuples n'étaient pas sans noms avant leur arrivée. Abénakis, Micmacs, Agniers, Nascapis, Péguis, Ojibwés, Ouendats, Montagnais, Témiskamingues, Iroquois, Assiniboines, Cris... Indiens, puis Hurons ensuite, à cause des plumes qu'ils portaient sur la tête. Hurons parce que hérissés de plumes. Par la suite, huron voudra dire personne vulgaire. Du moins les Premières Nations avaient-elles rendu aux Blancs la monnaie de leur pièce en les appelant tous Visages pâles. Blafards, blêmes, déteints,

quoi ! Chez les Inuit, dont la langue comporte une centaine de mots pour décrire les états successifs de la neige, aucun vocable n'existait autrefois pour désigner les Blancs, paraît-il, même après le passage d'explorateurs européens dans le Grand Nord. Une chose. Une chose venue d'ailleurs.

Presque partout des bicoques lépreuses semblables à celles que j'ai aperçues en traversant les réserves de l'Ontario, encombrées pour la plupart de vieux tacots rouillés, d'objets à la traîne. Encore la même misère ! L'affreuse platinée de la station-service d'Ontario avait raison : aucun potager en vue. Sans doute se nourrit-on ici de poisson surtout. Le lac Winnipeg, je l'entrevois à peine de la route. Assis dans des caisses de pick-up ou accroupis à l'ombre sous un arbre, plusieurs jeunes boivent de la bière. J'en ferais bien autant, cette chaleur devient écrasante à la longue. Je me vois m'approchant d'eux, bonjour, puis-je me joindre à vous ? la mère adoptive de ma grand-mère habitait près d'ici autrefois... D'un ridicule consommé. En arrivant à la prochaine ville, j'irai plutôt chez un Liquor Vendor. Pourvu que ce soit encore ouvert ! Il me faut des cigarettes aussi et faire le plein. J'ai repéré un motel avant de prendre cette route, au besoin, je reviendrai sur mes pas.

Je roule lentement, attentive. Avec l'impression de pénétrer dans un univers secret. Comme autrefois quand j'étais enfant. Toujours je quittais la maison avec un peu de retard pour me rendre à l'école, ce qui m'obligeait, pour gagner du temps, à emprunter une ruelle, toujours sombre, même en plein midi, à cause de cette haute palissade qui la bordait d'un côté ; j'en connaissais tous les coins et recoins, et en voyant une ombre se dessiner près d'un hangar, je m'imaginais un étranger, quelque gitan caché là et qui m'emporterait au loin dans un pays inconnu et il me semblait entendre ses pas qui me poursuivaient, des soupirs dans mon cou. Des trous s'ouvriraient

sur des fonds de cours encombrées de vieilles caisses, de seaux et de malles, un ancien fauteuil au siège de cuir luisant, jeté là au pied d'un perron, devenait pour moi le trône de Salomon, et Rimbaud, comme il lui en aurait fait raconter ! Quand j'entendais grincer la poulie de la corde à linge de madame Painchaud, je savais que j'étais en avance et je m'arrêtais pour l'épier, debout sur la pointe des pieds pour accrocher des dizaines de couches trempées ; son mari près d'elle fumait la pipe et un jour je le vis mettre sa main sous la jupe de madame Painchaud qui roucoulait « grand fou, grand fou » ; lui, long et maigre, la tête blanche, elle, beaucoup plus jeune, sa deuxième femme, à chaque année arrivait un nouvel enfant, la deuxième famille s'ajoutant à la première, et les filles portaient toutes des noms commençant par un L et se terminant par a. Louisa, Lucia, Léona, Lisa, Léa, Lina, Laura, Linda. Saisissant un bout de bois, je le faisais glisser en courant le long des planches de la palissade, toutes inégales, grises et retroussées par le chaud-froid des saisons extrêmes, une musique, je m'amusais à réciter sans fin des phrases qui n'avaient de sens que pour moi et quand le rythme se brisait, que mon bâton rencontrait une fente trop profonde, j'examinais l'endroit, l'objet que pointait au hasard mon bâton, un jouet cassé, un râteau, j'y voyais un symbole, quelque présage, un signe à déchiffrer ; parvenue à la fin de la ruelle, j'empruntais le trottoir menant à l'école et si j'arrivais à en parcourir toute la longueur en ne faisant que deux pas dans chaque dalle, l'après-midi s'annonçait bien et je redevais l'écolière appliquée qui savait bien ses leçons et faisait ses devoirs mais insolente, me reprochaient mes professeurs, et je ne répondais rien ni ne m'excusais, les poings crispés, je sens encore mes orteils recroquevillés dans mes chaussures ; je ne me confiais à personne, vivre, seulement vivre m'apparaissait si merveilleux et la plupart des gens si bornés, tout prêts à prendre leurs petits désirs pour des grands, à se contenter de peu, je

deviendrais belle et raffinée, instruite, un jour, je vivrais une grande passion, un jour, j'irais jusqu'au bout du monde !

Pine Falls. Encore le mot Pine ! Et pourquoi Falls, il y aurait ici des chutes, en pleine plaine ? En entrant, grosse usine de pâtes et papiers. Falls... c'est donc à cause des pins tombés ? Petite ville du genre anonyme. Casse-croûte, plusieurs garages. Sur la rue principale, un Liquor Vendor. J'en ressors avec une bouteille de scotch et six bières froides. Tout près, une banque avec guichet automatique. J'en profite pour retirer trois cents dollars, je suis loin d'être à sec, mais autant en profiter. Ce soir, mettre mes comptes à jour.

Un peu plus loin, le supermarché. Immense magasin général en fait, boucherie, épicerie, vêtements, articles de sport, quincaillerie, ustensiles, on y trouve de tout. J'en fais lentement le tour, pour voir, mais aussi parce que c'est climatisé et que je veux profiter un peu de cette fraîcheur avant de me remettre au volant. Du riz sauvage ! Folle avoine, l'appelait Ti-Bé du temps de ma grand-mère. J'en prends un kilo. Reviens en prendre encore. J'en offrirai à mes amis au retour. Ne pas oublier d'acheter des cigarettes. En attendant mon tour à la caisse, je fouille parmi les cartes postales offertes, peu de choix, des photos d'originaux.

La caissière est en grande conversation avec une jeune femme très enceinte. Chevelure de jais, attaches fines, le nez légèrement busqué. Elle a assis sur le comptoir son fils de trois, quatre ans aux yeux charbon bridés dans un visage couleur de miel, ses cheveux gominés droits comme des piquants de hérisson et qui frétille sans arrêt. La caissière caresse doucement un bras de l'enfant, comme si elle voulait l'appivoiser, puis elle se penche et l'embrasse sur la joue. Encore un mois, soupire la femme enceinte en lissant des deux mains son ventre rond. *See you next week*, dit-

elle à la caissière en partant. Celle-ci s'excuse de m'avoir fait attendre. Mais non, je ne suis pas si pressée. Sa meilleure amie. Elles ne se retrouvent qu'une fois la semaine. Elle habite loin ? À Fort-Alexandre...

Le geste tendre de la caissière lissant le bras de l'enfant m'a émue, j'en suis toute retournée, et cette jeune Autochtone si fière et si bellement enceinte... Ce que je donnerais pour faire sa connaissance ! Lui parler et prendre son enfant dans mes bras. Tout de jaune vêtu et qui ne cessait de bouger. Une petite tornade. Kashtin. Pour la première fois depuis mon départ, je me sens contente, oui, contente. J'ai l'impression de n'avoir pas fait tout ce voyage pour rien. Et je reste là, assise dans la voiture, figée, ne pouvant me décider à repartir. J'allume une cigarette, une deuxième. Six heures. Si les chambres du motel que j'ai repéré sont louées, je trouverai ailleurs, peut-être à Pine Falls ? Ce qu'il me faut à présent, c'est voir le lac Winnipeg.

La baie de la Traverse est toute proche. Je reprends le même chemin, passe de nouveau la réserve de Fort-Alexandre et tourne à droite un peu plus loin, puis roule encore et soudain je l'aperçois, le lac, au-devant. Je m'approche, gare ma voiture et descends à pied sur la grève.

Tout est tranquille. Aucune âme qui vive dans les parages, bien que je puisse discerner la présence de plusieurs chalets cachés dans les arbres sur la rive. Le sable est fin, presque blanc et, à plusieurs endroits, nettement strié de l'oscillation des vagues. Je retire mes sandales et sens des bosses fermes sous les pieds. Ce lac Winnipeg, quasiment une mer intérieure, aurait une marée ? Est-ce seulement possible ? Encore tout brûlant du soleil de la journée, le sable a conservé en dessous la fraîcheur de la dernière nuit et j'en éprouve tout en marchant une curieuse sensation de morsure sur la peau qui me fait frissonner. Des bouches géantes bouillonnent au large pour

finir dans un murmure à peine frémissant sur le rivage, et l'eau est si claire qu'en surface je peux voir à l'œil nu des bancs de petits poissons qui gigotent en cadence. Mais cette forme blanche au loin qui s'avance vers un amas de rochers à ma droite, c'est un pélican ! Jamais je n'en ai vu avant aujourd'hui. Je le regarde qui flotte, puissant et lourd, aussi calmement qu'un transatlantique et qui plonge son bec massif orangé dans l'eau tout en continuant à nager. Majestueux.

Sa présence, je l'ai sentie bien avant que de la voir et me retourne sec, comme mue par un ressort.

Je cherche quelqu'un ? me demande une grande femme aux cheveux blancs. Non, personne. Je suis simplement venue voir le lac Winnipeg. D'aussi loin que le Québec ! La grande femme a remarqué la plaque d'immatriculation de ma voiture. Je lui explique que ma grand-mère, une native du Manitoba, avait toujours voulu voir ce lac et que je le faisais en quelque sorte pour elle. Est-il aussi beau que je l'avais imaginé ? Plus encore, et cet endroit est si paisible ! À ce temps-ci, les gens venaient surtout le week-end, et d'autant plus cette année que la saison a été pluvieuse et fraîche. L'été ne faisait que commencer, mais trop tard. Elle se préparait à fermer l'un des deux chalets qu'elle loue. Mais peut-être que j'en cherchais un ? Sans vouloir s'imposer ni être indiscrete, si ça me convenait, elle me ferait un très bon prix, le locataire était parti une quinzaine d'avance. Rien de chic, *mind you*, le strict nécessaire. Si je voulais voir, ça ne m'engageait à rien.

De style rustique et sous les arbres, avec une véranda entourée de moustiquaires donnant en plein sur le lac. Et tout y est fourni, ustensiles de cuisine, literie, serviettes, en plus d'être meublé. Ni radio ni téléphone, des

calendriers dans toutes les pièces. Depuis vingt-six ans qu'elle y passe ses étés, la grande femme m'assure qu'elle n'a jamais ici connu de problème, ni cambriolage, ni rien d'autre.

Mentalement, je calcule la somme dont je dispose ; au besoin, je peux utiliser ma carte de crédit. La grande femme aux cheveux blancs voyait bien que ce chalet me plaisait, *you seem to like it*. Énormément. Restait à savoir si j'en avais les moyens... Un prix d'amis, comment ne pas accepter. Je lui verse la somme requise comptant. La grande femme insiste pour me dresser un reçu en bonne et due forme et se rend dans son chalet situé tout près. En l'attendant, je recule ma voiture devant la porte et commence à décharger mes bagages.

Elle revient peu de temps après, non seulement avec un reçu, mais les bras chargés d'une boîte remplie de provisions, lait, café, sucre, pain, beurre, confitures, deux tranches de jambon. À cette heure, les épiceries sont fermées. Je veux la rembourser. Ah non ! Si une petite-fille à elle faisait un aussi long voyage pour renouer avec les souvenirs de sa grand-mère, elle voudrait qu'on en fasse autant !

La grande femme rebranche le frigo et le chauffe-eau, m'indique où se trouve la boîte à fusibles ; en cas de panne, une lampe à l'huile est sur la commode dans une des chambres ; l'eau est bonne, *pure, clear water*, de l'eau de source ; quant à la toilette, elle ne prenait que le nécessaire, *the bare essentials*. N'y jeter ni restes de table, ni serviettes sanitaires. Puis en voyant combien je l'écoute avec attention, concentrée : *How silly of me !* Mais tout cela était écrit sur un carton affiché près de la porte ! Comme elle repart en ville pour ne revenir que le week-end suivant, elle me remet aussi une feuille sur laquelle elle a dessiné la carte des environs en indiquant où se trouve l'épicier le plus proche, la station-service, une buanderie et, si

j'aime le poisson, là où je peux acheter du *pickerel* frais du jour et les lundis du *goldeye* fumé.

Elle se lève et, tout en désignant ma machine à écrire que j'ai laissée près de la porte, me demande : *A writer, perhaps ?*

Avant même que je puisse lui répondre, la grande femme s'excuse, son mari lui reprochait autrefois d'être trop curieuse et avec raison ! En quittant le chalet pour de bon, je n'aurai qu'à glisser la clef sous le paillason devant la porte. La grande femme aux cheveux blancs me souhaite du beau temps et un bon séjour. Personne ici ne me dérangera. Et que je m'y sente à l'aise, comme chez moi, *Make yourself at home !*

Finir de rentrer mes bagages, prendre une douche, manger un peu, je ne cesse de rouler ces résolutions dans ma tête sans avoir la force de bouger, l'esprit gélatineux, toute la fatigue du voyage semble s'être abattue sur moi d'un seul coup. Rien, ce soir, je ne fais rien.

Un scotch me remettra d'aplomb peut-être ? Aucun glaçon dans le frigo, tant pis, et puis l'eau est froide, de l'eau de source. Je me verse un verre que je bois un peu trop vite, puis un deuxième et m'assois sur la véranda. Le sommeil déjà me gagne.

Pas un bruit. Seulement le bruissement régulier des vagues. Le lac Winnipeg. Vèvadèle en avait gardé un souvenir des plus doux et sans cesse promettait à ma grand-mère de l'amener voir ce lac immense comme un océan où l'on peut pêcher le meilleur poisson qui soit. Ma grand-mère en avait tant rêvé et voilà que je me trouve devant, que je le vois à sa place. Tout cela me semble irréel, hors de ce monde.

C'est plus fort que moi, une vraie manie, partout où je passe, même pour quelques jours, je réarrange un peu les meubles, pour me sentir à l'aise, me faire une niche. Pour commencer, tour du locataire. Fenêtres et portes ferment bien. Frigo et cuisinière fonctionnent. Petite hésitation avant d'ouvrir les armoires de cuisine... si une armée de cafards en sortait ? Un peu de cran, voyons ! Et puis la grande femme vient tout juste de faire le ménage.

Tout est propre, bien rangé. Bouteille de détergent à moitié pleine, tampons à récurer, j'ai même trouvé un rouleau de ruban gommé tout neuf. Sel, poivre, pots d'épices également. Ensuite, les chambres. L'une pour dormir, l'autre pour y laisser mes bagages. J'accroche mes vêtements. Dans un tiroir de commode, plusieurs boîtes de condoms vides. L'ancien locataire de ce chalet devait entretenir un harem ! La première chambre pour la sentimentale, la deuxième pour la plus jeune, la véranda pour la passionnée. La plage... Peut-être les a-t-il réparties par ordre alphabétique ou selon leur teint, en cochant un petit carnet à mesure, ou s'est-il équipé d'un ordinateur portatif pour en simplifier l'ordonnance. Le jour de la blonde, de la rousse. Membre de ce peloton, sans doute m'aurait-il réservé, à moi, la brune Métisse, ses ébats en pleine nature. Je serais devenue sa Schéhérazade,

affabulant... la vie en courtepoinTE ; je lui aurais conté la saga d'un pacha des Prairies.

Atterris ! me dirait Isabelle. A toujours les pieds sur terre, ma chère sœur. Dans les plats parfois à cause de son franc-parler. Au mur de son bureau : « UN et UN font parfois TROIS, plus MTS et même SIDA. » Je n'en croyais pas mes yeux. Mais elle voulait les apeurer ou quoi, les élèves, en faire des ascètes ? Les mettre en garde. Comme infirmière, c'était son rôle ! Avec tant de parents absents, dans un monde sans bon sens, crainte et condom étaient à son avis les seuls moyens de les protéger, et d'ailleurs, les grossesses d'adolescentes dans son école secondaire avaient chuté de quarante pour cent depuis qu'elle en distribuait. Grosse flèche pointant à une boîte remplie de condoms de toutes les marques près de la porte de son bureau, « Prenez, c'est gratis ». Trojan. Ramses. Sheik. Ben oui, même Sheik. Reste que son conseil avant mon départ, je l'ai suivi scrupuleusement : couvrir de papier hygiénique les sièges de toilettes avant de m'en servir, partout, motels compris, *certaines bestioles sont tenaces*. À bien y penser... Sous l'évier de la salle de bains, j'ai trouvé un reste d'eau de Javel et un vieux torchon. Du bol de toilette à la douche, tout y est passé.

Le plus ennuyeux, cette odeur entêtante qui vous colle à la peau ensuite. Du citron, il me faudrait du citron. Je le note sur ma liste de choses à acheter. Les boîtes de condoms, je les jetterai aux poubelles. Ce que pourrait penser la grande femme en les trouvant... la petite-fille de sa grand-mère n'est pas seulement venue admirer le lac Winnipeg ! Le dépotoir se trouve près du chemin conduisant à Pine Falls, c'est indiqué sur ses directives affichées près de la porte.

À l'arrière du chalet, qui est en fait le devant puisque la route y mène, j'ai trouvé une petite table que j'ai apportée à l'intérieur et placée devant la véranda face au lac, puis posé une lampe dessus.

Sur le mur de gauche, je scotche la carte du Manitoba et celle du Canada avec le tracé de mon itinéraire. Ainsi que plusieurs feuillets de bloc-notes rédigés avant de partir. Un relevé des articles offerts par les découvreurs aux indigènes en échange de pelleteries : molleton blanc, bonnets tapabord (à bord large pouvant se rabattre), couvertes de quatre points, fil de Rennes, couteaux siamois, chapeau Colbec à bord d'argent, couvertes à berceau, toile de Rouen, une grande quantité de rassades, ces perles de verre servant à faire des ornements, de la verroterie, quoi. Le salaire d'un voyageur pour « deux hivers dans la mer de l'Ouest » au début du XVIII^e siècle : 700 livres. Un extrait du bon La Fontaine aussi : « Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens, Ils sont de tous pays, du fond de l'Amérique ; Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique, Il fera des savants [...] » Juste en dessous, ces paroles d'un chef autochtone, j'ignore toujours lequel : « Aucune terre n'est jamais à vendre, elle est à tous, elle sera toujours là. Aussi longtemps que le soleil brillera et que l'eau coulera, la terre donnera vie aux hommes et aux animaux. »

J'affiche ensuite la feuille que m'a remise Gladys avec le début de cette histoire qu'elle m'a racontée dans sa langue. Je la lis tout haut en m'efforçant de la réciter comme elle, en imitant ses intonations. Harmonieuses sans être chantantes, un peu nasillardes : *Na ula vtaw sakenechk chinmuk elitachik nibukktuka tan tuchiu tebakaak tiamuisutemka...* De l'algonquin ? Je le demanderai à Gladys en lui écrivant au retour. Une langue complexe et riche, d'après ce que j'en sais. Par exemple, un voyage par chemin de terre se raconte différemment que s'il est fait par voie d'eau ; le verbe varie selon qu'il se rapporte à un être vivant ou à une chose, et ainsi de suite. La prononciation de Gladys était particulière en parlant anglais aussi. Une façon d'allonger le milieu d'un mot, de retrousser la fin des phrases. *You knooooow. The IndiAN wayAY.*

Pas tout à fait ça. L'accent d'intensité légèrement déplacé. *Feather fingeueueurs.*

Jouer aux doigts de plume. Le visage défait de Gladys, le père de ses enfants, un incestueux ; sa famille brisée ; deux filles au loin qui lui ont jadis reproché d'avoir chassé leur père ; la plus jeune internée et qui s'arrache les cheveux. Si seule, Gladys, dans sa pauvre petite maison du lac des Bois avec le siège de voiture éventré sur le perron. Dépossédée. L'abandon, la pire chose qui soit. Le plus dévastateur de tous les chagrins. Sentir que tout est aboli soudain, ses sentiments lapidés, l'estime de soi-même réduite à néant, qu'on n'est plus en dedans qu'une sorte de cylindre métallique et que tout glisse, son cœur, ses tripes, ses pensées, ses espoirs, file, s'échappe et on ne sait plus quand ça va s'arrêter ni où ça va nous mener ni à quoi s'accrocher, condamné qu'on est alors à surnager dans les eaux visqueuses de la désespérance. Et personne pour lui tendre la main, la faire remonter à la vie. Cruellement délaissée, Gladys. *Chinmuk. Tiamuisutemka.* Elle aurait mieux fait de rester auprès des siens. Pas sûr. À la télé, ces enfants si jeunes qui reniflaient du vernis à ongles dans une réserve. *Those poor people.* L'accident sur l'autoroute, l'Autochtone saoule. On fume mais on ne travaille pas. Rien dans la caboche. Attendre, ils n'ont que ça à faire, m'a dit l'affreuse platinée. Attendre. Attendre la mort. Voilà quel monument on aurait dû élever au *grand rassembleur de continents* : une tête de mort, avec des yeux de pacotille. Après lui, le déluge. Colomb, l'avalancheur de catastrophes. L'empire des Aztèques sera pillé ; le conquistador Pizarro fera le même jour baptiser et extrême-onctionner la population du Pérou ; des milliers d'Incas seront massacrés, le peuple maya décimé, et quant aux Autochtones du Canada, on les mettra tout simplement en cage... Tout juste bons à bouffer du chiendent par la racine !

Les confidences de Gladys me sont restées sur le cœur. C'est immanquable, quand elles me reviennent, j'en tremble, j'en tremble tout ensemble de colère et de compassion et ça me laisse abattue pendant des heures ensuite. Le seul remède, je le connais maintenant : faire défiler à toute vitesse ce film d'horreur dans ma tête et l'arrêter sur le visage apaisé de Gladys me récitant tout doucement dans sa langue le début de cette histoire que lui avait contée sa mère autrefois.

Mon cœur malgré tout se démène comme un fou.

J'ouvre l'ancien coffre, en retire les cahiers de Mariana, les annales de Vèvadèle et les place sur la table, à droite de ma machine à écrire.

Que ce coffre me soit parvenu après avoir traversé des siècles et franchi l'Atlantique, je n'en reviens toujours pas. Des rives du Saint-Laurent jusque dans les Prairies, pour ensuite revenir au Québec, transporté en navire, sur le dos, en rabaska, par train, en voiture. Vraiment incroyable ! Ce coffre est mon talisman. Ou serait-il plutôt un porte-malheur ? Il reste que j'en suis touchée et terriblement intimidée. Je me sens indigne, surtout. Pourquoi moi. Pourquoi m'avoir choisie, moi. Et en me le disant, je me rappelle encore une fois comment je l'ai découvert, ce coffre, et les jours, les semaines que j'ai ensuite mis à tout examiner, à lire et relire les documents, surtout le journal de Mariana.

Mon père était son fils et devait en prendre connaissance ! Rien de précis au téléphone, je lui avais seulement dit que j'avais quelque chose d'important à lui montrer. Son regard curieux en me voyant tirer la tige dissimulée sous le buffet, lui non plus ne l'avait jamais remarquée, et son étonnement quand le panneau s'est ouvert. Il s'était approché. J'avais sorti le coffre de sa niche. Ses doigts tremblaient un peu. Alors une chose étrange

s'était produite. Sans ouvrir le coffre, Simon avait regagné son siège. Livide. Un petit remontant s'imposait. Du vin ?

N'importe quoi. Puis après en avoir avalé plusieurs gorgées : Il contenait quoi, au juste, ce coffre ?

Des cartes, des papiers anciens. Une histoire de Métis, en remontant jusqu'en France, du temps du roi François.

Du roi François 1^{er} ?

Exactement. Ces documents étaient passés de main en main jusqu'à la grand-tante de Mariana qui les lui a remis avant de mourir. La « vraie histoire », qu'elle l'appelait. Vèvadèle a laissé des annales, sans parler du journal de sa mère.

Un journal ? Mariana tenait un journal ?

Sept cahiers au total. Depuis son enfance à elle jusqu'après sa naissance à lui. Il ne les avait jamais vus ?

Jamais.

Il voulait les lire ?

Simon était resté longtemps sans dire un mot, à siroter son vin, puis il en avait réclamé encore. Comme s'il voulait gagner du temps, réfléchir. Peut-être craignait-il découvrir dans le journal de sa mère des choses qu'il ne voulait pas savoir. L'histoire de Mariana et de Léon, qu'en sait-il au juste. Jamais nous n'en avons vraiment parlé tous les deux. Toujours il m'a dit que son père Léon était Indien et venait d'une réserve située non loin de Trois-Rivières, que ce dernier était mort à la guerre dans les vieux pays avant qu'il puisse épouser Mariana et c'est pourquoi il portait le nom de sa mère. Rien de plus, rien de moins. Avais-je tort de lui parler de tout ça ?

J'avais bien fait de lui montrer ce coffre. Simon n'était pas du tout surpris que Mariana me l'ait confié, j'étais sa préférée. Dans la famille, c'est moi qui lui ressemblais le plus. Mêmes cheveux, mêmes yeux, son

portrait vivant. Quand il me regardait, c'est un peu sa mère qu'il voyait et elle lui manquait tant. Mariana lui avait tout donné, le meilleur d'elle-même, et pas seulement la vie.

Des larmes coulaient sur ses joues et c'était la première fois de ma vie que je voyais mon père pleurer et j'en étais secouée, jamais non plus ne m'avait-il dit que je lui faisais penser à sa mère. En même temps, je me doutais bien que, tout comme moi, Simon devait songer à la mort de Mariana, un peu de salive moussait encore au coin de sa bouche, on avait cru qu'elle dormait dans le grand fauteuil du salon. Tranquillement, elle nous avait quittés de la même manière qu'elle avait vécu, mais quel vide elle avait laissé ! Chaque nouveau deuil vous fait mourir un peu, la mort ne s'en retourne jamais les mains vides, pourquoi avoir si longtemps cru que l'espoir seul a besoin de compagnie. Et si le deuil n'était qu'une façon d'apprivoiser la mort, de nous forcer à nous délester, à nous séparer de ce qui pèse trop ? Mourir un peu, pour ensuite pouvoir, de son vivant, faire le deuil de soi-même ?

Après un temps, j'avais raconté à Simon comment j'avais découvert l'ancien coffre dont j'ignorais l'existence et que Mariana ne m'avait jamais dit qu'elle me léguerait son buffet ! Peut-être aurait-il dû lui revenir, à lui, son fils ? Je l'avais souvent pensé. Ce meuble demeurait dans la famille, c'était l'important pour Simon, et d'ailleurs, sa mère lui en avait parlé. Mariana me l'offrait en souvenir des étés que j'avais passés dans sa maison du lac Maskinongé, car j'étais la seule de la famille à vouloir lui consacrer toutes mes vacances. Ce n'était pas un sacrifice, loin de là ! Grand-mère, je l'aimais tant et sa maison aussi et elle m'avait appris tant de choses.

En me léguant ce buffet et tout ce qu'il contient, Mariana faisait de moi sa véritable héritière, avait repris Simon après une longue pause. Pour sa part, tout ce qu'il avait voulu savoir, sa mère le lui avait dit et il n'avait

jamais senti le besoin d'en connaître davantage. Je pouvais au moins lui lire la lettre de Mariana que j'avais trouvée dans le coffre ? Courte, mais qui en disait long, et expliquait que je sois depuis des mois si occupée à faire des recherches et pourquoi je me rendais jusqu'au Manitoba. Simon l'avait lue et relue, soigneusement repliée, puis me l'avait remise en me disant que Mariana avait bien raison de me faire confiance, mais que je devais me sentir libre d'agir à ma guise dans toute cette histoire. Et ce voyage ?

Combien de fois je regretterai d'en avoir parlé à l'avance à ma famille tant les conseils se mirent à pleuvoir de tous bords et tous côtés ! Quel parcours emprunter. Combien de kilomètres je devais faire par jour. Où m'arrêter. Quoi voir. L'une insistait pour que je me rende aux chutes du Niagara, depuis toujours un lieu de villégiature pour nouveaux mariés. Mais pourquoi, la taquinait l'autre, vérifier si les lits d'hôtel sont vraiment en forme de cœur ? Et Isabelle, toujours l'infirmière pratique : attention, l'eau n'est pas bonne à boire partout, me méfier des microbes. Vincent multipliait les recommandations : me méfier en doublant un camion, une remorque en cache parfois une deuxième, respecter les limites de vitesse ; il a même payé mon adhésion à l'Automobile et Touring Club de Montréal et fait tracer mon itinéraire.

L'air effaré de ma mère en apprenant cette nouvelle : *Aller jusqu'au Manitoba*, et pour quoi faire ? *Quand on regarde sous le lit, on ne trouve pas que de la poussière*. Et seule ! C'est tout juste si je n'avais vu défiler dans ses yeux les scènes de violence qui l'épouvantaient à la télé. Dans certains endroits, on se tirait dessus sur l'autoroute ! Personne n'était plus en sûreté dans les hôtels de nos jours. J'avais bien réfléchi ? *Simon, parle-lui, à ta fille !* Mon père la rassurait, Voyons, le Manitoba n'était pas au bout du monde, je n'étais plus une enfant et après ce que j'avais connu, ça me changerait les idées ! Après ce que j'avais connu... mais ça, c'est une

autre histoire. À court d'arguments, ma mère m'avait enfin fait promettre de dresser une liste de précautions à prendre et surtout de les suivre à la lettre et aussi de lui téléphoner aux deux jours durant mon voyage, à frais virés.

Justement, je devrais aujourd'hui appeler chez mes parents. Mais où trouver un téléphone ?

Deux heures ! Mon ventre peut bien crier famine. Et quelle folie de rester enfermée alors qu'il fait si beau dehors ! Après tant de pluie, ce soleil est le bienvenu. Le lac bouge aujourd'hui. Des vagues énormes, écumantes. Si j'allais tout de suite me baigner ? Mais j'y pense, je n'ai pas apporté de maillot. Comment aurais-je pu deviner que je me retrouverais dans un chalet sur le bord du lac Winnipeg ? Aller nue à l'eau est risqué. Le magasin général de Pine Falls doit bien en vendre. Je ferai en même temps des provisions pour la semaine. Téléphonerai à mes parents. Et reverrai peut-être l'Autochtone enceinte et son beau petit Kashtin ?

Et puis non, j'en ai assez de rouler. J'irai plutôt tout près prendre ce qu'il me faut chez le petit épicier que m'a recommandé hier la grande femme aux cheveux blancs. Aujourd'hui, repos complet.

M'aventurer si loin dans l'eau n'est pas prudent. J'appellerais à l'aide que personne ne viendrait me secourir. Et avec ces corneilles qui jacassaient en faisant un boucan d'enfer ! Peu de monde sur la grève, à part de jeunes enfants qui bâtissaient des châteaux de sable, des grandes personnes lisant auprès d'eux, sans doute leurs grands-parents ? Leur présence malgré tout me rassure, des fois je me sens vraiment trop isolée. Personne autour, et c'est tant mieux ! Ce maillot noir frangé de vert acheté à Pine Falls fait plutôt cocotte, c'est pourtant le plus mettable que j'aie trouvé. Les autres, tout pleins de fleurs cramoisies, de ramages vert chou, de rayures jaunes et orangées, des invendus venant d'ailleurs ! Comment dit-on en anglais ? Old stock. Écoulement, annoncent les marchands du Québec. Pas possible ! Mon boulot me suit jusqu'au lac Winnipeg ! En France, on dit plutôt des rossignols. Un vilain petit canard, voilà de quoi j'avais l'air, rescapé d'une marée noire, des algues encore accrochées au cou et à la queue.

Plus on s'écarte de la rive, plus on rencontre des courants froids. Depuis deux heures que j'en suis sortie, j'en tremble encore. Mais quel bien-être ensuite. Tous mes muscles sont détendus. Ma tête, éclaircie. Que je sois au lac Winnipeg, mon père en est tout émerveillé. Il m'envie et voudrait bien être là aussi. Si content de mon appel. Au retour, je dois tout lui décrire, par le détail.

Domage que je n'aie pu rencontrer l'Autochtone à Pine Falls, ni son amie, la caissière, en allant acheter mon maillot. Doit travailler à temps partiel. Mais pourquoi je veux tant les revoir, je n'arrive pas à me l'expliquer ni le contentement que j'ai éprouvé la première fois. Le geste tendre de la caissière ? Ou de voir cette Autochtone si fière d'être enceinte ? Vivante et heureuse de l'être. Voilà ! Parce que depuis mon départ je voyage en compagnie de la mort, l'accident sur l'autoroute, le frère de Mariana qui s'est suicidé dans sa cabane au lac des Bois, la tête éclatée et sa cervelle répandue sur le mur, ensuite il y a eu cette visite au cimetière de Saint-Boniface, sans oublier le désir mort-né du pompiste, et sans compter tous les défunts du coffre ancien. Et puis moi aussi je suis vivante, bien vivante !

La pluie tombe lentement. De biais. Un panneau d'aiguilles glissant vers l'eau. Il fait sombre. Allumons !

Droit devant, à la hauteur des yeux, ma lignée métisse, comme je l'appelle. Je relis à haute voix le résumé que j'ai fait de la transmission de ce patrimoine à Mariana par sa grand-tante Vèvadèle, laquelle le tenait du cousin de son père, à qui l'avait conté son aïeul à lui, un voyageur dit Flammèche, de son vrai nom Godefroy, qui avait pris pour femme une Odawa apparentée au chef Pontiac auprès duquel il avait servi d'interprète ; ce Flammèche descendait du premier coureur des bois à s'être aventuré au-delà des Grands Lacs, lequel s'était établi dans les environs de Michillimackinac après que l'intendant de Nouvelle-France eut décrété déshonorantes les alliances entre Français et sauvagesses ; ce coureur des bois avait pour lointain ancêtre un dénommé Crève-cœur qui avait été page d'une favorite d'un roi « françois » et avait vu Donnacona à la cour de France ; l'arrière-petit-fils de ce dernier s'était « envenu dans les eyles de Canada » avec pour seul butin un coffre contenant écrits et documents

légues au page Crèvecœur par son parrain, un marin-cartographe travaillant pour l'armateur Jean Angot et qui avait accompagné le navigateur Verrazano en Floride et ensuite jusqu'au cap Breton ; ce descendant de Crèvecœur avait pris pour femme une Montagnaise de la région de Tadoussac. Ouf ! Pas facile à retenir !

Ce premier Crèvecœur, je ne sais rien de lui, sauf qu'il a été au service d'une favorite du roi François I^{er}. Laquelle ? Pas moyen de le savoir. Était-il blond ou brun ? Aimait-il rire, entendre réciter des poèmes ? A-t-il connu Rabelais ? Été témoin de l'amitié très particulière entre le roi et sa sœur Marguerite ? Je n'en sais rien non plus. Seulement qu'il a vu le chef Donnacona en France. Vers 1536, donc, si ma mémoire est bonne. Crèvecœur. Un nom bien français. Page à la cour, sans doute venait-il d'une famille connue. Son père aurait rendu service au roi ? Participé avec le chevalier sans peur et sans reproche à la bataille contre les Vénitiens ? Été messenger auprès d'un doge ? Peut-être qu'il avait alors été fasciné par le récit de Marco Polo. Qu'il avait épousé une descendante d'un des proches parents du Grand Khan qui avaient raccompagné Polo en Italie. Comment savoir. Qubilai, Khan des Khan, puissant et richissime Mongol dont l'empire s'étendait alors de la Perse jusqu'aux steppes de la Sibérie... jusqu'à la porte du continent américain. Ah ! ce qu'on peut supposer...

Toute vie demeure un mystère. Accumuler des détails sur un tel, l'endroit de sa naissance, qui il a épousée, le nombre de ses enfants ne vous avance pas à grand-chose. Et pourquoi son arrière-petit-fils est-il venu au Canada ? Chagrin d'amour ? Pour s'enforester ? Quelle jolie trouvaille de Chateaubriand, s'enforester, et pourtant, ce mot est disparu du vocabulaire. S'enforester... Chateaubriand a bien traversé l'Atlantique et probablement vu les chutes du Niagara, mais pour le reste, on n'est sûr de rien. S'est-il

vraiment aventuré jusqu'au cœur des grandes plaines et a-t-il pénétré dans une « hutte de sauvages » ? Peut-être qu'en vérité Chateaubriand n'est pas allé plus loin que le port de New York, qu'il s'est contenté d'effeuiller une branche de saule sur le fleuve Hudson en rêvant de sa Sylphide. D'échanger des illusions contre des souvenirs. Mais qu'importe. Il avait parcouru quantité de récits d'explorateurs avant de s'embarquer pour l'Amérique, le tout est de savoir ensuite inventer et raconter superbement des menteries.

Peu de papiers laissés par ce descendant du premier Crève-cœur qui s'est « envenu dans les eyles du Canada ». Entre autres, l'extrait d'un poème que la mère adoptive de Mariana n'avait pu identifier. Moi, j'ai trouvé ! C'est de Louise Labé, cette Lyonnaise du ^{xvi}^e siècle qui savait si bien sentir et si bien dire. « Ô beaux yeux bruns, Ô regards destournez, Ô chaus soupirs, Ô larmes espandues, Ô noires nuits vainement atendues, Ô jours luisants vainement retournes... » Ce fut même le premier document tiré du coffre que sa mère adoptive fit voir à Mariana. Le ton de Vèvadèle en le récitant exprimait une nostalgie qui n'avait pas échappé à grand-mère. D'une écriture fine, les s comme des serpents et les z en queue de rat avec au bas, en place de signature, un cœur traversé d'une flèche. Crève-cœur. Comme Mariana avait été enchantée que Vèvadèle la laisse enfin pénétrer dans le monde étrange des liasses et qui lui semblait alors si mystérieux.

Et d'où vient ce fameux coffre ? Impossible de le savoir. Peut-être Crève-cœur l'a-t-il reçu en même temps que les cartes et portulans que son aïeul avait hérités de son parrain-cartographe. En miettes, presque. J'ose à peine les dérouler.

Ce qu'avait pu raconter ce parrain qui avait tant voyagé ! À son arrivée en Floride, les conquistadors y étaient déjà. Entre Blancs perdus dans le désert du Nouveau Monde, ce qu'on devait se dire ! Et ruminer ensuite durant ces longs mois de voyage en mer. Comment un quelconque

civilisateur, arrivé dans un village indigène de Floride pendant que les hommes étaient partis repousser les envahisseurs, précédant tel un licteur les hordes triomphantes, avait rassemblé sur la place toutes les vierges de l'endroit, puis retroussé sa cape de bure pour révéler son habit de lumière, pour ensuite les initier une à une à l'avancement et au progrès, lequel civilisateur, de retour en Espagne, publiera un ouvrage intitulé « Mes Colombes du Nouveau Monde » qui lui vaudra la célébrité, de sorte qu'après sa mort on lui élèvera une statue, debout, entouré de vestales ailées en partie recouvertes par sa cape dorée. El Consejero. Peut-être que cette statue est toujours en place quelque part en Espagne et que l'inscription tracée sur le socle s'est peu à peu effacée pour devenir El Con ?

Imagination débridée, avait dit à Mariana la directrice d'école en lisant sa composition sur la découverte du Canada. Décidément, je tiens de ma grand-mère !

Mais cette histoire inventée de toutes pièces est-elle donc si invraisemblable ? Davantage que ce qu'on nous raconte dans les manuels d'histoire ? On peut supposer n'importe quoi. Après tout, les historiens patentés réarrangent le passé selon la logique bourgeoise du temps et les idées en vogue. Des pans entiers sont mis de côté.

Pour preuve l'histoire de Riel. Que de larmes on a versées à sa mort ! Plus de cinquante mille personnes rassemblées à Montréal, certainement sincères pour la plupart, et des discours à n'en plus finir, un député et futur premier ministre du Canada déclarant même qu'à la place de Riel, lui aussi aurait épaulé une carabine pour défendre les Métis. Mais combien d'entre eux savaient ou feignaient d'ignorer que des soldats canadiens-français avaient pris part à la bataille qui devait amener la défaite des Métis et conduire Riel à l'échafaud ?

Gabriel Dumont, son brillant chef de guérillas, l'a pourtant dit et répété à qui voulait l'entendre, au Québec comme aux États-Unis, que des militaires les avaient bel et bien injuriés en français à l'Anse-aux-Poissons, non loin de Batoche.

Se rendre, il serait pendu, avait-il aussi prévenu Riel, déplanté, mieux valait s'enfuir au plus vite. Le général Middleton, ce futur Sir qui s'est tant glorifié d'avoir battu les Métis, ne l'a pas du tout capturé ! Le chef métis s'est lui-même livré. On ferait enquête, il y aurait procès et Riel ne demandait pas mieux tant il croyait que ce serait l'occasion de faire entendre les griefs des siens, qu'on les corrigerait assurément ensuite, et que sa mission serait remplie ! Ce qui l'attendait, c'était un procès sommaire et l'intention bien arrêtée de le pendre haut et court.

Un fou, un détraqué. Des rien du tout, ces Métis. À demi sauvages. Des demeurés ! Parfaitement adaptés à leur milieu pourtant, à leur environnement difficile. Bois-brûlé ne veut pas dire avoir la tête brûlée ! aimait répéter le vieil ami de Vèvadèle. Bien organisés aussi ! Il suffit de lire le récit de Ti-Bé sur la chasse aux bisons que Mariana a retranscrit dans son journal pour s'en persuader.

Il n'en restera bientôt plus, des bisons. En grande partie à cause des chasseurs américains qui les avaient abattus par milliers pour en recueillir uniquement les langues, un délice fort prisé chez eux, ou juste pour le sport. Et pour comble de malheur, les sept plaies d'Égypte semblaient alors s'être abattues sur le Nord-Ouest : sécheresses, gelées trop précoces, rouille et nuées de sauterelles qui nettoient les récoltes dans le temps de le dire. Les Métis avaient formé des expéditions de chasse rayonnant dans toutes les directions, et quelle fête quand on pouvait ramener quelques chevreuils,

attraper des poules des prairies ! Les femmes demeurées au foyer faisaient durer leurs maigres provisions, cousaient dans du vieux, et c'était pitié de voir tant d'enfants chétifs et toussant sans arrêt. Bientôt arrivait le vent du nord, ratissant la plaine, soulevant bourrasques et poudreries, violent, rageur, coupant la vue et coupant le souffle, chacun demeurait barricadé chez soi à attendre, à attendre qu'il retourne mourir dans le désert de glaces ; les poules au grenier ne pondaient plus, on faisait dormir les enfants quatre par lit pour qu'ils se gardent bien au chaud et tous rêvaient de troupeaux de bisons sillonnant de nouveau la prairie, de forêts giboyeuses et de rivières grouillantes de brochets. N'en pouvant plus d'entendre pleurer de faim, quelques bois-brûlés s'aventuraient quand même dans les bois, en espérant prendre au moins quelques lièvres, et parfois on les retrouvait gelés plusieurs jours plus tard, des glaçons dressant leur barbe en étoile et leur chien fidèle geignant à côté.

Puisque les Métis ne pouvaient plus compter sur la chasse, la plupart étaient devenus fermiers-jardiniers. Mais malgré leurs nombreuses requêtes, ils ne parvenaient pas à obtenir les titres des terres qu'ils cultivaient, lors même que des Blancs en grand nombre arrivaient s'établir dans le Nord-Ouest. Ils criaient à l'injustice mais personne ne voulait les écouter. Une délégation s'était donc rendue au Montana demander à Riel de venir les aider à défendre leurs droits, comme il l'avait fait pour les Métis au Manitoba, et on l'avait accueilli comme un messie. Des pétitions et encore des pétitions, pour rien ! La désespérance les avait gagnés. Il ne restait plus qu'à prendre les armes pour défendre leurs droits. Pour seulement survivre.

Paranoïaque, Riel, atteint d'un délire de grandeur, peut-on lire dans un rapport *post mortem* découvert au cours de mes recherches. Quatre-vingts ans après la mort du chef métis, ce Visage pâle anglophone, disciple de

Freud, l'allonge sur le divan et en arrive à la conclusion que les luttes de Riel pour faire valoir les droits des Métis au Manitoba comme dans le Nord-Ouest s'expliquent tout simplement par les sentiments équivoques que ce dernier entretenait envers ses parents. Ben voyons ! Lumumba et Bolívar souffraient aussi de complexes œdipiens non résolus ? Et Che Guevara de même ? Et à supposer que ce soit vrai, leurs revendications seraient-elles moins justes pour autant ? Riel eût été Blanc et se serait appelé Washington ou même Papineau qu'on l'aurait à coup sûr jugé bien autrement. Tout au moins qualifié de résistant ou de révolutionnaire.

Qu'est-ce que je donnerais pour lire plutôt le rapport d'un Sigmund de sang mêlé ! Ses parents ? Le père de Riel était un Métis, un leader naturel ; sa maman blanche avait songé à se faire religieuse et rêvait de le voir devenir prêtre. Rien là de très curieux : combien de mères à l'époque n'en souhaitaient pas autant ? Nourri, vêtu et logé dans un presbytère bien fourni, une ménagère à son service, sans avoir à se salir les mains ni à s'inquiéter de l'avenir ou si la récolte et la chasse seront bonnes, une planque ! Respecté en plus. Et quel fils normal n'admire pas son père tout en voulant le surpasser ?

Quand même élevé dans un milieu relativement libre, le petit Louis, sans beaucoup de contraintes ; il côtoyait des autochtones depuis l'enfance et parlait couramment leur langue ; Manitoba signifie « le Dieu qui parle » en cri, appellation que Riel choisira lui-même plus tard ; puis envoyé dans sa jeunesse étudier au Québec sous la fêrule de jansénistes, en serre chaude, enfermé dans un monde d'interdits, de préjugés, rien que des non, des ce qu'il ne faut pas faire ni dire ni penser, loin des siens et du mode de vie dégagé des Métis, Riel devait étouffer ! Pas étonnant qu'il ait quitté son

pensionnat de Montréal et se soit plus tard promené nu dans les couloirs d'un asile en déclarant qu'il ne craignait pas l'enfer : il l'avait en effet déjà connu !

Et moi aussi j'étouffe et crève de chaleur. Assise sur cette chaise raide depuis des heures, j'en ai les fesses tout engourdies. La pluie a cessé. Vivement la baignade ! Avant l'invasion des maringouins, ces vampires qui sortent à la tombée du jour. Jamais je n'en ai vu d'aussi gros qu'ici. Et d'aussi féroces !

OceanofPDF.com

Aucun pélican en vue, mais des canards au large, qui se suivent à la queue leu leu. Le lac à peine frissonnant, bleuâtre. Un bon sept kilomètres, cette promenade, si je me fie à ma carte, chaussée de mes tennis, à cause des amas de roches à franchir d'un bout à l'autre du rivage, de Traverse Bay jusqu'à la plage Albert, autrefois propriété des prêtres de Saint-Boniface, m'a dit la grande femme aux cheveux blancs. Et en apportant mon portemonnaie, car je veux me rendre plus loin encore, jusque chez ces gens qui font tous les lundis fumer du goldeye.

Petite maison seule, entourée de merisiers, je l'ai trouvée sans peine. Avec une sorte de guichet à l'avant pour servir la clientèle. Peu de monde. Des habitués. Un homme maigre, assis mollement à table, fume une cigarette. Peau sombre, yeux noirs perçants, sûrement un Métis. Il se lève, m'accueille poliment. Cet accent si particulier. Cette façon d'étirer les fins de phrases, *goldeye, hey ?* Un peu comme Gladys. Ce sera prêt sous peu. *In just a little whiiiiile*. Je l'ai vu faire le tour de sa maison et m'examiner en catimini, en se demandant : d'où vient cette inconnue ? Peut-être que je parle aussi l'anglais avec un accent, toute *parfaite bilingue* que je sois. Je reviendrai. J'aimerais bien savoir d'où il vient et comment il fait pour fumer ses poissons et de qui il l'a appris.

Pourquoi repasser par la rive ? Je prends plutôt des sentiers à travers bois, ombragés tous, le soleil palpite doré parmi les feuillages velus, encore moites, qui dégagent des odeurs moussues et fraîches ; seules les palabres d'une foule d'oiseaux cachés dans les arbres alentour remplissent cette parfaite tranquillité. Le Paradis terrestre, je l'imagine ainsi. Et en voyant une couleuvre se faufiler entre mes pieds, sombre, striée de blanc, je pense à la *vraie raison de la chute d'Adam*, selon Camille, savoir que le Créateur, à la vue d'Adam et Ève, le premier Lui paraissant tellement moins beau que l'autre, Il lui avait ajouté un *extra* après coup, ce qui le mit en déséquilibre. Folle Camille. *Enfin de tes nouvelles !* s'est-elle écriée au téléphone hier. Elle me croyait *kidnappée par un manitou* ou détenue dans quelque réserve et est-ce que ma peau *commençait à devenir rouge* ? Fofolle peut-être, mais avec l'intelligence du cœur, cette rareté. Personne mieux qu'elle n'a su me remonter quand j'en ai eu besoin, et ça, je ne l'oublierai pas de sitôt.

Cette touffe d'amélanchiers, ses fruits mûris à point, saurai-je la repérer ? Des poirettes, les appelait Mariana. Vèvadèle aussi, de même que son vieil ami Ti-Bé. Cocasse, cette histoire qu'il avait racontée à Vèvadèle un soir que Mariana faisait semblant de dormir dans la chambre à côté. Parti cueillir des poirettes, le petit-neveu de Ti-Bé avait entendu des soupirs et des râles et en s'approchant, chaussé de mocassins et habitué comme tout Métis à marcher sans bruit, Hervé avait vu dans le bois un manœuvre employé à la construction du nouveau réseau ferroviaire du Grand-Tronc, un de ces « Ontarios » qui ne se gênaient pas pour traiter les Métisses de vermine, lequel était juché sur un empilage de souches et caressait des mains la croupe de sa jument, culottes baissées et fesses roses trémoussantes. S'il fallait en croire Ti-Bé, plusieurs Métis ne disaient plus aller cueillir des poirettes désormais, mais qu'ils « montaient » au bois pour

voir « des juments roses ». Ces Métis à demi sauvages n'ont à tout le moins jamais manqué d'humour !

Sans doute me suis-je un peu égarée dans ces sentiers qui vont dans tous les sens, les semelles de mes tennis alourdies par la gomme-boue, cette terre riche des Prairies, si collante après la pluie d'hier, parce que j'ai mis un temps fou à rentrer, et avec une faim de loup !

Délicieux, ce poisson. Je m'empiffre. Une chair rosée, raidie par le boucanement en surface, au goût d'herbes au-dedans. Ce vin blanc fruité de Californie acheté à Pine Falls n'est pas mauvais et l'accompagne bien. La prochaine fois, je prendrai du pickerel frais chez ce poissonnier. Pickerel, c'est du doré ou de la perche ? Et goldeye, comment dit-on en français ? Ce poisson-là, on ne doit le trouver qu'en Amérique. Toujours pareil, pour nommer une chose aussi ordinaire qu'un poisson d'ici, je dois faire plus de recherches qu'un écolier de France pour qui il suffit d'ouvrir un dictionnaire ! Ce papillon tigré qui s'est posé sur l'essuie-glace de ma voiture près du magasin de Pine Falls, dans un frémissement d'ailes, je l'ai observé, émerveillée, le capot s'allumait et tour à tour s'assombrissait en reflétant les branches d'un arbre tout près qui ondoyait au gré de la brise, mais je n'ai pu l'identifier non plus dans mon Larousse ensuite.

Si légers, si beaux, depuis toujours les papillons me fascinent, et cette splendeur chatoyante me semble justement inséparable de la grâce de leur mouvement, aussi bien n'ai-je jamais compris qu'on trouve romantique la chasse aux papillons et encore moins qu'on épingle au mur pareils bijoux volants. Devenir un papillon et m'envoler, comme j'en rêvais autrefois en balayant avec mes bras la terre glaiseuse amollie sur le bord du lac Maskinongé, les yeux à peine ouverts pour voir par cette mince fente le soleil qui dardait ses rayons métalliques et puis, lasse d'attendre, je

m'élançais en courant dans le bois derrière l'ancienne maison de Mariana, pieds nus dans les aiguilles de pin qui craquaient sous mes pas.

Mais assez de ces songeries ! Goldeye... Où donc ai-je rangé ce reportage de la Presse canadienne que j'ai découpé avant de partir ? Voilà ! Laquaiche. Laquaiche aux yeux d'or, c'est ainsi qu'on nomme en français le goldeye, paraît-il. Plutôt étrange comme nom. Et les Autochtones de la réserve de Fort-Alexandre l'appellent comment, eux qui le pêchent depuis si longtemps ? Personne ne le sait. Personne ne veut le savoir.

Pour accompagner le reste, je ferai un manonim avec du riz sauvage acheté à Pine Falls. Mariana en a noté la recette dans un de ses cahiers. Vèvadèle lui en cuisinait autrefois, avec la folle avoine que lui offrait son vieil ami Ti-Bé. Folle avoine, beaucoup plus joli que riz sauvage. Plus juste aussi. Car ce riz n'est pas du riz du tout. *Zinzania aquatica*. Son nom savant. Mais comme je ne suis pas savante...

« Mettre deux tasses de folle avoine dans une grande quantité d'eau bouillante, légèrement salée ; laisser mijoter une trentaine de minutes et égoutter ; faire ensuite chauffer de l'huile dans un chaudron, ajouter des noix et les retirer ; dans l'huile, mettre ensuite des poivrons, un oignon haché fin, de l'ail et laisser frire quelques minutes en remuant souvent ; ajouter ensuite la folle avoine et servir chaud. »

Mariana m'a une fois préparé du manonim dans sa maison au lac Maskinongé. Mais où donc pouvait-elle l'avoir dénichée, sa folle avoine ! Est-ce qu'il en pousse aussi au Québec ?

Ce que je donnerais pour revoir sa longue silhouette penchée sur des germoirs placés devant chacune des fenêtres, son épaisse chevelure négligemment nouée sur la nuque lui faisant un casque d'ailes de corbeau !

Il me suffit de fermer les yeux pour sentir de nouveau le foin mûr me picoter les cuisses en remontant le sentier menant à sa maison, et des herbes plus hautes que moi sortaient d'entre les marches du perron.

Dis-moi le monde, que je lui disais. Et Mariana me parlait de pays où l'on attelle des rennes comme nous les chevaux ; de pays où le pain pousse aux arbres ; où des espèces de poux de bois érigent des tours plus hautes que des maisons ; de régions où des fourmis construisent des ponts avec leurs corps et passent ainsi les rivières ; elle me disait des mondes où l'on choisissait pour chef celui qui pouvait parler le plus longtemps sans rien dire ; où l'on enterrait les morts dans des fosses communes tout en élevant aux chiens des mausolées ; de contrées où rêver était interdit et les enfants tenus à répéter exactement ce que disaient leurs parents ; où l'on naissait si peureux qu'on ne savait dire que non ; elle me parlait de peuples qui vivaient les yeux sans cesse tournés vers le ciel et qui changeaient de dieu tous les ans ; d'un royaume où l'on ne pouvait regarder autrui qu'au travers de miroirs ; d'un autre dans lequel une reine grossissait à mesure que grandissait son empire ; à sa mort, sa culotte pouvait loger trois hommes faits.

Je me revois assise dans l'une des chaises berçantes jumelles sur le perron de la maison de Mariana, et regardant le soleil s'éteindre derrière les collines. Parfois j'apercevais une étoile filante et je faisais le vœu de voir un jour des aurores boréales.

Dis-moi le monde encore ! Et grand-mère me parlait d'ailleurs où les mots avaient des vertus magiques, des scribes les inscrivaient sur des parchemins que l'on portait ensuite contre son cœur ; de nations où la vérité était enfermée dans une sacoche accrochée au bout d'une corde de babiche et dès que le cordon ramollissait, que le sac touchait terre, il fallait aussitôt

l'enfouir et partir à la recherche d'une autre vérité ; elle disait qu'en certains endroits, tous devaient penser de même sinon on les enfermait dans des asiles et que chacun devait toujours porter un masque qui reproduisît exactement son visage. Mariana dépeignait des populations divisées en classes identifiées par des points rouges sur le visage ; plus on gravissait les échelons, plus on avait l'air de souffrir de la picote ; elle décrivait des sociétés où l'on dormait dans un trou pour apprivoiser la mort ; où l'on se promenait avec des œillères pour ne voir qu'une chose à la fois ; en certains endroits, les ongles poussaient à mesure qu'on s'enrichissait et devenaient crochus chez les mieux nantis ; elle racontait des pays où l'on classait les habitants selon la couleur de leur peau, allant du plus noir au plus clair ; les plus estimés mouraient tous de consommation. Un jour, elle m'avait conté l'histoire d'une femme née pourvue d'un groin et qui toujours sortait voilée : son père avait une tête de cochon.

Assez parlé maintenant, disait Mariana en se levant, ses yeux moqueurs m'observant à la dérobée, le monde sera là demain encore !

Dans la petite chambre située à l'étage de sa maison, le store claquait contre le rebord de la fenêtre demeurée grande ouverte. Au loin, le tonnerre grondait, le grand chêne tout près devait battre au vent, ses branches pareilles à des mains géantes. La pluie crépitait sur le toit de tôle. Je tremblais et n'osais bouger ni appeler. Mariana sûrement dormait. Je m'efforçais de penser au visage serein de la gisante que j'avais découverte dans les reliefs du buffet dans la grande cuisine et surnommée « la Madone du Maskinongé » et fredonnais dans ma tête la chanson que faisait la houle dans les grands pins devant. Enfouie sous l'édredon, j'ouvrais enfin un œil, puis deux, et le store devenait un miroir magique, scintillant ; la rosée accrochée aux brins d'herbe les argentait jusqu'au bois.

Le lendemain, j'irais avec Mariana cueillir des fraises sauvages et grand-mère me dirait : Regarde la délicatesse de cette ancolie, ses feuilles empêchent le scorbut et ses graines en infusion amènent le sommeil et font des réveils cléments.

OceanofPDF.com

Si la réincarnation existe, je deviendrai poisson. L'eau vous frôle, épouse vos moindres mouvements, vous caresse par tous les pores, je me sens devenir liquide, incorporée, tout à fait dans mon élément. Mais un poisson des tropiques ! Il me faut à chaque fois rassembler mon énergie avant de plonger, et quand enfin j'en ressors, c'est pour de bon. Le lac se refroidit de jour en jour, pas étonnant quand on sait qu'il s'étend très loin au nord, jusqu'au repaire des ours blancs presque. Rien que d'y penser, j'en frissonne. Mais quel bonheur d'avaler ensuite un bouillon brûlant et de s'emmitoufler dans un gros tricot. Ce chaud-froid vous ravigote corps et âme. Je me sens d'attaque.

Vèvadèle avait raison. Il faut s'endurcir la couenne pour ne pas se faire avoir dans la vie. Non, elle disait « trigauder ». Pour ne pas se faire trigauder. Un beau vieux mot. Disparu du vocabulaire, lui aussi. Mariana l'employait quelquefois. Pour ce qui est du fameux parler métis tant décrié, elle disait l'avoir laissé à la porte de l'école. Mais sans l'oublier. Je l'entends encore : *Va qu'ri du boué, ma nouèraude, et allume, ça commence à trop frédier ici d'dans pour une vieille pure comme moé.* Et il y avait du soleil dans sa voix. Vèvadèle devait parler de même. En tout cas, elle écrit en faisant peu de fautes dans ce qu'elle appelle son « écot ». Annales, c'est le nom que Mariana leur a donné. Mémorial serait plus exact ? Bien des

années sont muettes et rien n'y est rapporté chronologiquement, les renseignements y sont éparpillés sur toutes les pages. Vouloir en suivre le cours et tout aimer n'est pas une mince affaire.

Bizarres, ces annales. Dos d'enveloppes, papier Kraft, c'est un curieux assemblage de feuilles maintenant jaunies, le tout lié par des ficelles. Vingt-huit pages en tout. Riches d'observations fines et d'anecdotes racontées de manière enjouée souvent, sur son enfance à elle dans le Nord-Ouest et l'arrivée dans sa vie de Mariana, sa « joie », écrit-elle, « ma fierté » ; on y trouve plusieurs résumés de leurs conversations et de leurs visites chez son vieil ami Ti-Bé ; et renfermant des détails aussi précis que le temps qu'il faisait lors de tel événement, si la lune était pleine ou dans son décours. Vèvadèle écrit que c'était un soir de nouvelle lune quand son futur mari lui avait déclaré qu'il avait « passion pour elle ». Aucune mention de la date ni du lieu. Certaines pages sont à peine lisibles, d'autres me sont parfaitement énigmatiques. Ainsi, le mot Qu'Appelle, cette désignation d'un fort devenu ville en Saskatchewan, viendrait du souvenir d'une Autochtone désespérée qui « appelait nuit et jour » son amoureux disparu. Histoire vraie ou inventée ?

En relisant mes notes prises lors de lectures précédentes, je me rends compte que l'événement majeur qui a orienté l'existence de Vèvadèle fut de recevoir en héritage ce coffre ancien qu'elle légua à Mariana, et qui me sera ensuite confié. Vèvadèle entreprend ses annales le lendemain. « En ce lundi 23 septembre, 1895, belle journée, un peu fraîche, moi, Adèle Huppé... ».

Durant trois jours, le cousin de son père lui avait ouvert son cœur et déplié sa mémoire. Lui qui depuis des années, inconsolable, n'ouvrait la bouche que pour manger, sentant sa fin proche et sans descendance, il avait

fait venir Vèvadèle et tout raconté, en commençant par la mort de ses deux fils uniques à Batoche, la poitrine échancrée par les baïonnettes des « Ontarios », l'épouvante leur sortant encore des yeux ; le procès de Riel et sa pendaison un matin glacé de novembre, puis il était remonté dans le temps jusqu'au page Crèvecœur.

Il lui avait ensuite remis ce coffre qui avait traversé « les grandes eaux » et était depuis passé de main en main. Sachant lire et écrire, elle pourrait prendre connaissance de tout ce qu'il contenait, ce qu'il n'avait pu faire lui-même, n'étant jamais allé à l'école. Il y avait cependant mis « son écot » comme le voulait la coutume, une sacoche brodée de perles venant de sa mère à lui et contenant papiers et photos. Vèvadèle devait garder ce « coffre français » en lieu sûr, à l'abri des yeux étrangers, et le confier plus tard à un Métis comme elle, ayant un cœur fier et bonne mémoire, en prenant soin de lui répéter tout ce qu'il lui avait conté, sans oublier d'ajouter sa part, son témoignage à elle, afin que cette histoire reste à jamais vivante.

Le soleil déjà baissait pendant qu'il achevait de parler, découpant chaque arbre et chaque buisson, et en même temps que s'allongeaient les ombres devant la maison, il lui semblait voir monter dans ses yeux une lueur de brunante et Vèvadèle avait tout de suite pressenti qu'elle ne le reverrait jamais plus. Elle se retourna plusieurs fois en s'en allant pour le regarder qui la saluait du perron, le bras levé et agitant sa casquette, jusqu'à ce que sa silhouette frêle fût disparue dans le lointain, alors elle tira sur les guides pour que sa jument prenne du trot car il lui restait du chemin à faire et elle avait toujours aimé sentir le vent lui peigner les cheveux.

Cette visite l'avait rompue, tous ses muscles semblaient endoloris et Vèvadèle allongea les jambes pour les dégourdir. Le temps fraîchissait. Elle s'enveloppa dans son châle et se laissa envahir par l'odeur montant des champs alentour. Sa vieille jument avait repris son train de sénateur, mais

Vèvadèle ne se sentait pas le courage de la pousser et la charrette avançait tranquillement sur ce chemin de terre qui se déroulait si droit que pour un peu on eût dit qu'il allait s'enfoncer dans l'horizon qui tout au bout s'enflammait peu à peu. Le visage du cousin de son père lui revenait sans cesse à l'esprit, ses yeux brillants dans un visage labouré de rides et, pour ne pas les oublier, Vèvadèle répétait pour elle-même, d'une voix assez haute pour couvrir le grincement des roues, les noms qu'elle l'avait entendu prononcer et leurs filiations, en se promettant de tout mettre par écrit en arrivant. Mais sa jument dételée et après lui avoir donné son picotin, elle était si épuisée qu'elle s'était aussitôt endormie.

Peu de détails sur cette maison au bout de Saint-Boniface située non loin du chemin de fer. Assez petite, deux chambres à coucher et une grande cuisine, avec un perron, le potager devant et un bois à l'arrière. Vèvadèle n'en révélera pas davantage dans son écot. Ni Mariana dans son journal.

Le lendemain de sa visite chez le cousin de son père, Vèvadèle se leva à l'aube, étendit une couverture sur le plancher et vida dessus le contenu du coffre, cartes anciennes et portulans, liasses trouées aux mites, qu'elle mettra des années à déchiffrer et à classer ensuite. La mémoire sans faille du cousin de son père l'étonnera grandement car ce qu'il lui avait dit, et cela, à force de patience, Vèvadèle pourra le vérifier, correspondait exactement à ce qui était écrit. Souvent sa fenêtre restait éclairée tard le soir, et quiconque s'approchait pouvait la voir penchée sur des parchemins manuscrits. Vèvadèle disait mettre l'histoire en ordre et qu'elle devait se hâter avant que ses yeux ne s'éteignent. Alors on branlait de la tête en signe de oui, sans tout à fait comprendre ni oser la questionner. Tout expliquer aurait été trop long, lui aurait « volé du temps », écrit-elle dans ses annales.

Vèvadèle était comment ? Plutôt forte. Elle disait tenir de son père. « Quand il se mettait en travers de la porte, le jour n'entrait pas beaucoup à l'entour. » Débrouillarde à coup sûr et avant tout, très fine, mais pour le reste, mystère.

Personne ne la connaissait bien. Tout au plus savait-on que Vèvadèle était née dans les environs de la rivière Saskatchewan dans le Nord-Ouest ; que son père, un Métis, s'était autrefois occupé de frétage, du transport de marchandises dans des charrettes tirées par des bœufs entre les forts Garry et Qu'Appelle, et que sa mère était une Crie des Plaines. Mais moins on en savait et plus on se faisait des imaginations, d'autant plus que Vèvadèle en imposait, c'est Mariana qui l'affirme dans son journal, d'abord à cause de sa noblesse naturelle et de cette façon qu'elle avait de vous regarder droit dans les yeux comme si elle vous fouillait le cœur. Elle en imposait aussi parce qu'elle connaissait le nom des étoiles et les plantes qui guérissent, et avant tout parce qu'elle savait lire et écrire. De l'avis de plusieurs, elle en connaissait plus long que l'agent du gouvernement qui signait son nom en ajoutant beaucoup de lettres au bout. Plus long même que monsieur le curé qui avait pourtant dans son presbytère une armoire remplie de livres.

Vèvadèle, c'était un raccourci pour veuve Adèle. Moins de deux ans après leur mariage, son mari parti visiter ses pièges au loin n'en était pas revenu. Son frère à lui l'avait retrouvé au fond d'un trou, à moitié recouvert de branchages et la jambe prise dans une trappe. Ses vêtements en lambeaux, la bouche figée dans un rictus, c'est ainsi qu'on le lui avait ramené, son mari. Vèvadèle avait renvoyé tout le monde, elle voulait être seule pour lui faire ses adieux et, toute la nuit, elle avait lavé en pleurant son corps qui jamais plus ne la réchaufferait les soirs d'hiver. L'ayant revêtu de linge propre, elle avait ensuite glissé sous lui des rameaux d'épinette qui

sentent bon et, au petit matin, elle avait ouvert la porte de sa maison et ils étaient tous venus, les voisins, la parenté, l'un après l'autre, les yeux baissés, défiler en silence devant son mari. Puis ils s'en étaient allés en lui faisant un salut de la tête.

Le tout raconté avec la même économie de mots que Vèvadèle emploie partout dans son écot. Des mots denses, pleins, dépourvus de sentimentalisme. Cônes de pin qui éclatent au grand jour.

Le plus étrange, c'est que Vèvadèle n'indique à peu près jamais les noms de personnes, elle écrit mon père, ma mère, mon mari, le cousin de mon père, même Mariana est le plus souvent désignée par « ma fille adoptive ». Sauf lorsqu'il s'agit d'un surnom. Ti-Bé, par exemple. Ou encore Regard d'eau. C'est ainsi que les Autochtones nommaient ce vieux compagnon du père de Vèvadèle, car si ce dernier tenait de sa mère Sarcy-Corbeau cheveux sombres et « peau boucanée », ses yeux étaient pers, et cette appellation lui était restée.

Vèvadèle devait beaucoup l'admirer car elle lui consacre deux pleines pages. Les bras et les jambes durs comme des troncs d'arbres, à quatre-vingt-deux ans, Regard d'eau avait une fois parcouru cinquante milles en raquettes pour venir fêter le jour de l'An avec eux. Un fameux parleur aussi. Il passait des soirées à raconter des histoires d'embuscades et comment les Sioux du Sud savaient ramper sans bruit, dissimulés derrière un écran de buissons qu'ils avançaient devant eux, et chevauchaient accrochés au flanc caché des chevaux au galop ; d'autres fois, il relatait quelque « voyageant » qu'il avait fait de la rivière Rouge jusqu'aux rapides de Lachine, près de Montréal, dessinant avec des mots ce qu'il avait vu, les villages accrochés aux rives du fleuve Saint-Laurent et qui se suivaient de si près qu'on pouvait entendre se répondre l'angélus d'un clocher de village à

l'autre, et comment leurs « frères canayens » vivaient la crainte chevillée au cœur depuis que les Anglais avaient pendu les Patriotes après les troubles de trente-sept.

Sa première éducation, Vèvadèle l'avait reçue dans l'école d'une mission des sœurs grises dans le Nord-Ouest, mais les religieuses, malgré leur dévouement, n'en savaient pas beaucoup plus long que leurs élèves, aussi son père s'était-il lui-même chargé de l'instruire. Bon garçon et fort doué à la petite école, on l'avait dans sa jeunesse envoyé étudier au Manitoba en espérant qu'il devienne missionnaire, mais quand il avait senti qu'on voulait pour toujours l'« ensoutaner », il avait pris la poudre d'escampette et regagné son pays, mais en rapportant ses livres. Tout ce qu'il avait appris, il l'avait transmis à sa fille.

Jamais plus Vèvadèle ne reverrait-elle ses parents après son mariage. À quelque temps de là, ils étaient morts de variole à deux mois d'intervalle, ce qu'elle n'apprendra que longtemps après. Tout en s'excusant de n'avoir pu lui écrire plus tôt, car il en avait eu plein les bras avec cette épidémie qui avait fait des ravages, le père-curé ajoutait que le peu d'argent que ses parents possédaient avait servi à payer les enterrements et faire chanter des messes ; leur ferme lui revenait et il avait déjà trouvé preneur si elle voulait la vendre, il lui suffirait de l'en aviser, ce que Vèvadèle avait aussitôt fait.

À sa lettre, le religieux avait joint une photo de sa mère qui la montrait engoncée dans une robe de satin, la main posée sur le dossier d'un fauteuil capitonné, elle, une Crie qui s'était « toujours vêtue de peaux », s'indigne Vèvadèle dans son écot. En soi, ce déguisement ne l'avait pas choquée, de plus en plus d'Autochtones portaient des habits de Blancs ; des chefs, lorsqu'ils négociaient des traités, se mettaient sur la tête un haut-de-forme

en geste d'accueil et pour signaler qu'on devait les considérer comme des égaux. Vèvadèle avait d'ailleurs à l'âge de six ans assisté à une telle rencontre au fort Qu'Appelle dans le Nord-Ouest.

Malgré tout, elle avait déchiré cette photo qui lui semblait une trahison et elle s'en voudra plus tard car elle eût voulu la montrer à sa fille adoptive, tant elle leur trouvait des ressemblances ; mêmes attaches fines et cheveux noirs tirant sur le bleu ; des yeux en amande éclairant un visage cuivré. Affable et rare de paroles, mais maligne ! sa mère avait jadis ravivé la « course à l'allumette », une vieille coutume autochtone, histoire d'« affriander » encore davantage son beau Métis, celui-là même qui allait devenir le père de Vèvadèle. Une jeune femme convoitée se retirait le soir sous la tente et attendait les prétendants qui venaient à tour de rôle, chacun tenant à la main un bâtonnet qu'il allumait au feu en entrant ; si elle n'était pas intéressée, la jeune femme tournait la tête, alors le prétendant s'esquivait sans maugréer. Quand arrivait enfin celui qu'elle espérait, elle lui prenait le bâtonnet des mains et c'était signe que le feu était pris.

Devenue veuve, Vèvadèle continuera d'habiter au bout de Saint-Boniface dans la maison où son mari l'avait amenée quelque six mois après leur mariage. Bien loin de vivre à l'aise, elle saura toujours « allonger ses cennes ». Elle tirait un petit revenu des « écritures » qu'elle faisait pour des Métis illettrés des alentours ; on la payait selon le nombre de pages, et dans son écot elle écrira que si elle avait su « broder des phrases » aussi bien que certains notaires, elle serait aussi riche qu'eux !

Longtemps elle demeura seule, jusqu'au jour où le fils de son beau-frère, et qui était le père de Mariana, mourra de tuberculose. La femme de ce dernier partira habiter au loin chez une cousine au lac des Bois,

accompagnée seulement de son fils qui avait l'air d'un Blanc. Vèvadèle prendra l'aînée avec elle.

C'est à Mariana, à elle seule, que Vèvadèle transmettra « la vraie histoire », mais petit à petit.

Elle commença par lui donner les leçons de son expérience ; l'amena cueillir herbes et plantes, en lui indiquant dans quels endroits elles poussent et comment les reconnaître et à quoi sert chacune, purifier le sang ou donner de l'appétit, cicatriser une plaie ou soulager telle infection ; lui fit découvrir les multiples usages du saule, depuis la décoction d'écorce qui fait tomber la fièvre, au liber servant à fabriquer des filets de pêche en passant par les rameaux qui se transforment en sifflets et l'infusion de chatons et de feuilles qui aidait à faire venir au monde les enfants.

Pendant que Mariana faisait ses devoirs, Vèvadèle achevait de mettre en ordre les documents de l'ancien coffre qu'elle avait reçu du cousin de son père. Et cela intriguait tant sa fille adoptive que Vèvadèle lui en fera lire quelques-uns. Sa pupille se montrait attentive et surtout savait retenir. Elle réussissait d'ailleurs très bien en classe.

Les Métis viennent d'où et sont-ils réellement à moitié sauvages ? lui demanda un soir Mariana, l'air préoccupé ; des grandes à l'école le disaient, et que les Indiens avaient toujours voulu être pareils aux Blancs mais n'en étaient pas capables.

Cette question, Vèvadèle la souhaitait depuis longtemps, si j'en crois son écot. Sa réponse était toute prête. Une réponse-testament, en quelque sorte, et que Mariana reproduira mot pour mot dans son journal.

« La plupart des Blancs qui ont pris pour femmes des Indiennes sont d'origine française, commence par expliquer Vèvadèle ; leurs enfants, à

moitié blancs, à moitié indiens, se nomment donc Métis. Quant aux Indiens, ils étaient arrivés d'Asie il y avait très longtemps, depuis des milliers d'années selon certains ; ils avaient inventé canots d'écorce pour avancer sur l'eau ; raquettes et toboggans, sur la neige ; caveaux pour conserver fruits et légumes frais durant l'hiver ; appris à sécher la viande et le poisson, à cultiver le maïs, confectionner tipis et vêtements avec les peaux des bêtes et à cueillir racines et plantes qui préviennent les maladies et les guérissent. Alors que des populations entières mouraient en Europe de scorbut, par exemple, les premiers habitants de ce pays savaient déjà comment le prévenir. Et combien de Blancs eussent pu survivre sur ce territoire et l'explorer s'ils n'avaient pu profiter du savoir des Indiens et de l'expérience des Métis ? »

Entre Peau-Rouge et peau blanche, ni l'âme ni le génie ne font la différence. Que les autochtones soient demeurés pour ainsi dire figés à la vue des premiers Européens, personne ne le conteste, et quoi de plus normal. Bien sûr qu'il faut tenir compte de la croyance entretenue depuis la nuit des temps par plusieurs nations autochtones concernant la venue d'un monstre aux yeux pâles qui arriverait du Levant et avalerait la terre à mesure qu'il avancerait, ce qui n'est après tout pas si loin de la vérité, mais avant d'y voir crainte ou admiration, ne faut-il pas plutôt se demander ce qu'ont pu ressentir ces gens parfaitement adaptés à leur pays de forêts et de rivières qui voient soudainement débarquer chez eux des barbus crasseux et malades, portant perruques et accoutrés de pourpoints brodés et de culottes bouffantes, avec de larges dentelles leur échappant du cou et des canons, ainsi nommait-on ces pièces de toile ornées de rubans qu'on attachait au-dessous du genou ; armés de sabres, d'arquebuses et qui ne trouvent rien de mieux à faire que de s'approprier aussitôt le sol et y planter un drapeau.

Paralysé, on l'aurait été à moins. Des rodomonts, pour dire comme les Métis d'autrefois, de vrais rodomonts !

Quant au mot sauvage, il était inconnu dans ce pays avant l'arrivée des Blancs et m'est avis que Métis et Autochtones devraient le leur laisser.

OceanofPDF.com

Dès l'aube, concert de kil-dî, crôôc, de tsoui-tî-tî, jamais vu autant d'oiseaux, colibris à gorge rubis, martins-pêcheurs, carouges à épaulettes, oiseaux-mouches, plusieurs aussi que je ne peux identifier. Tout doucement la brume du matin s'effiloche et le lac Winnipeg de nouveau prend vie. Promenade à pied sur la grève, ensuite petit déjeuner, puis je m'installe à ma table et rêve et griffonne de longues pages. Routine plutôt agréable. Mais à force de retourner sans cesse les mêmes pensées et de lire et relire et tâtonner, mon crâne me semble parfois en feu ; aussi par moments je me dis que je suis en vacances, pourquoi tant me décarcasser les méninges ?

Tantôt déridé, tantôt rageur comme maintenant, le lac change sans cesse et j'aime le voir ainsi, gonflé jusqu'au bord du ciel. L'entendre bourdonner de loin. À l'abri dans ce chalet caché sous les arbres. Bien au chaud. Et sentir en même temps de bonnes odeurs s'emmêler et embaumer toute la pièce. Filet de doré frais nappé de sauce hollandaise, petites carottes aux herbes et, pour dessert, les poirettes cueillies hier en revenant de chez le poissonnier. Plus qu'assez. Au frigo, elles se garderont bien quelques jours encore. Ces arbustes ont-ils été plantés ou poussent-ils à l'état sauvage ? Je l'ignore. De toute manière, les poirettes sont depuis longtemps connues. Autochtones et Métis les mêlaient à de la viande de bison séchée pour faire du pemmican.

Mais il fallait d'abord le chasser, le bison, et ce n'était pas rien s'il faut en croire Ti-Bé et le récit qu'en fait Mariana dans son journal. Plus d'un millier de personnes y participaient, mille ! dont au moins trois cents cavaliers, tenant dans une main les brides, dans l'autre, un fusil et un fouet à plusieurs branches accroché à la selle. En tête venaient les éclaireurs, suivis d'une longue caravane de six cents charrettes tirées par autant de bœufs, dont les roues souvent s'embourbaient dans la gomme-boue, chargées qu'elles étaient d'effets et de vivres, de femmes et d'enfants ; on ne s'arrêtait que pour dormir et on entendait les loups hurler dans les bois environnants ; le lendemain, dès l'aurore, la caravane se remettait en train ; les éclaireurs scrutaient sans cesse l'horizon, couchaient l'oreille au sol pour savoir quelle direction prendre, et dès qu'ils avaient repéré un troupeau de bisons, la caravane s'arrêtait et alors plus un bruit ne se faisait entendre. Les chasseurs montaient sur leurs coursiers et avançaient lentement, par petits groupes, dans un ordre parfait, et attendaient le signal du capitaine de chasse pour s'élancer à toute vitesse au milieu des bêtes qui se mettaient alors à galoper en soulevant un nuage de poussière. Le gibier pris était rapporté à la caravane, on le débitait sur place, rien ne se perdait alors, ni la peau ni les os, puis on faisait un grand feu et on s'en remplissait le ventre. Après cela commençait le séchage de la viande, qu'on mêlait aux poirettes pour faire du pemmican, un savoir hérité des Autochtones. À coup sûr délicieux, en plus de se conserver longtemps.

Missionnaires et voyageurs venus jadis en Amérique n'y ont pas goûté, si je me rapporte à leurs récits. D'après eux, la cuisine des sauvages était des plus primitives et partout la même. Uniquement de la sagamité qu'ils mangeaient, sorte de lavasse de maïs à laquelle on ajoutait du poisson, des bouts de viande, du chien même avant de partir à la guerre. Au retour, on faisait rôtir les captifs, en découpant au couteau des « lopins de fesses »

dont on faisait des grillades. Des lopins de fesse ! Même importées de France, elles ne devaient pas toujours avoir la tendreté d'un filet mignon. Au moins leur ordinaire de lavasse devenait ainsi plus varié.

Ce qu'on a pu en raconter, des histoires. Et tout le monde a gobé ça, les yeux fermés. Faut dire que ça venait d'en haut et les mettre en doute aurait dérangé beaucoup d'affaires. Les Indiens ne pensent qu'à tuer, semble-t-il, ils sont tous « cruels » et sortent de leur cachette « aussi nombreux qu'un essaim de guêpes » pour s'attaquer aux Blancs, et toujours ils « s'approchent par-derrière pour frapper d'un coup de hache ». C'est écrit dans le manuel d'histoire du Canada de Simon et ça ne remonte pas au temps des Inquisiteurs ! Un manuel illustré. Les Blancs ont tous l'air bons et souffrants et les Indiens, féroces, avec la bouche de travers. Et mon père, fils de sauvage, devait ânonner ça comme tous les autres écoliers, de quoi lui faire dresser les plumes sur la tête ! Quand ils font prisonnier une robe-noire, des bourreaux le frappent à grands coups de bâton, écrasent ses doigts, « tranchent son pouce gauche » – et pourquoi pas le droit ? ils seraient gauchistes, peut-être, ou simplement maladroits ? – puis enfoncent dans sa peau « des alènes rougies au feu », versent de l'eau bouillante sur ses plaies, « fendent sa poitrine d'un grand couteau », lui arrachent le cœur et ensuite le mangent. Et les braves missionnaires persévéraient malgré tout à vouloir sauver l'âme de ces effroyables tortionnaires ! Et « Gloire à nos Saints Martyrs canadiens ».

Des fois, les Indiens dévoraient leurs captifs tout crus, s'il faut en croire les auteurs des *Relations*. Ces mêmes jésuites ont pourtant du même souffle grandement vanté ces sauvages qui, n'ayant ni lois ni magistrats, n'en aimaient pas moins la justice et abhorraient la violence. Difficile à concilier. Le sage Montaigne, lui qui s'est donné la peine d'aller à Rouen rencontrer

des « cannibales » amenés en France du Nouveau Monde, qu'en dit-il encore ?

Prendre dans mes mains les *Essais* de Montaigne que ma grand-mère a reçus à la fin de ses études, « Deuxième prix de français », c'est écrit sur la page de garde, à l'encre noire, d'une belle écriture appliquée ; une édition ancienne, couverture cartonnée bourgogne imitant le cuir, crevassée, impossible de savoir l'année de sa publication, les pages jaunies et usées à force d'avoir été feuilletées par Mariana, et j'éprouve à chaque fois la curieuse sensation de remonter dans le temps, l'impression de lire avec ses yeux à elle.

Selon toute vraisemblance, elle l'a ouvert pour la première fois après le départ de la directrice et de l'aumônier venus lui rendre visite après la mort de sa mère adoptive. Mariana s'était ensuite promenée dans l'« isle de bois » à l'arrière de sa maison au bout de Saint-Boniface, chaussée des mocassins de Vèvadèle. Pour réfléchir. Partir ou ne pas partir pour le Québec ?

Trois-Rivières, l'une des plus anciennes agglomérations du Québec, est situé au confluent de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent, et la troisième rivière de l'appellation, c'est laquelle ? Je ne l'ai jamais su, et pourtant j'ai traversé Trois-Rivières à plusieurs reprises en me rendant de Montréal à Québec. En 1917, ce n'était encore qu'un gros village qui ne devait pas compter plus de dix mille âmes. Tu n'en dis pas grand-chose dans ton journal, Mariana, peut-être as-tu voulu l'effacer de ta mémoire ?

La sœur de l'aumônier de ton école de Saint-Boniface t'y avait accueillie poliment mais sans plus. Lui avait-on écrit que tu étais une Métisse ? La supérieure n'en souffla mot et t'assigna une chambre qui ressemblait à une cellule de cloître, mais n'importe, tu étais seule au moins.

Au début, tu n'en sortais que pour assister aux offices et pour les repas, mais bientôt, te sentant emprisonnée, tu te risquas à faire des promenades à pied dans la cour. Le fournisseur du couvent qui venait une fois la semaine ressemblait tant à Ti-Bé, mêmes yeux rieurs, sa casquette posée de biais, que tu répondis à son salut. Une petite fille du Manitoba ! Mais un cousin à lui vivait là-bas dans les Prairies, le nom de l'endroit lui échappait, sa mémoire lui faisait défaut en vieillissant, mais avec un grand champ de blé près d'une rivière, ça ne te disait rien ? Hélas, des champs de blé et des rivières, il y en avait trop dans les Prairies pour que tu puisses les connaître

tous ! Le fournisseur s'était esclaffé. « Pas seulement la mémoire qui me fait défaut, mais la jugeote itou, hein ? » Il voulut que tu l'appelles par son petit nom, mais vu son âge, il devait approcher la soixantaine, tu penchas plutôt pour « monsieur Gustave » et, d'une fois à l'autre, il te confiera que ses enfants étaient tous deux « entrés en religion » et, toujours, en plus de livrer au couvent aiguilles et ballots de tissu, meules de fromage, un nouveau tirant de registre pour l'orgue de la chapelle, Gustave t'apportait des friandises. Et si jamais tu devais te rendre ailleurs, il se ferait un plaisir de te conduire là où tu voulais et que tu ne craignes rien, il connaissait cette région mieux que la géographie des Prairies ! Cette offre, tu en profiteras plus tard, Mariana, mais pour le moment, cela te semblait une simple gentillesse, mais où serais-tu donc allée ?

Quand tu te rendis compte que personne au couvent ne contrôlait tes allées et venues, tu t'aventuras dans les rues autour, t'enhardis dans tes errances et découvris un petit parc donnant sur le fleuve. Tu t'y rendis ensuite tous les après-midi. C'était l'automne et les arbres flamboyaient. Tu n'étais pas seule à admirer ce paysage. Un homme mince à la peau sombre y venait aussi pour nourrir les oiseaux. Bientôt tu fis sa connaissance. Que tu viennes du Manitoba l'intéressa tout de suite et il te posa mille questions. Une Métisse ? Lui-même venait d'une réserve située un peu plus haut ! Il se prénomma Léon en l'honneur du prêtre qui l'avait baptisé. Tu aimas tout de suite ses cheveux noirs plantés drus, sa démarche souple, surtout son port de tête que tu trouvais si distingué. Vèvadèle l'eût apprécié aussi, tu n'en doutais pas.

D'avoir à rentrer toujours à heure fixe au couvent t'ennuyait de plus en plus, tu serais demeurée des heures à bavarder avec Léon. La sœur tourière t'ayant une fois attendue pour fermer la grille à clef, tu lui remis le

lendemain, pour la remercier, une boîte de bonbons et ce cadeau fit tant plaisir à cette religieuse aussi ronde qu'elle était bonasse – « des gourmandises, mon péché mignon ! » – que tu pris l'habitude de lui offrir les bâtons forts ou les lunes de miel que t'apportait le fournisseur, de sorte que la sœur tourière non seulement t'attendait pour verrouiller, mais finit par te remettre les clefs pour la grille et la porte de service qu'elle possédait en double, on ne savait jamais, et avec l'hiver qui venait et ses tempêtes, tu pouvais être retardée, mais chut ! pas un mot de cela à personne. « Un secret jamais éventé, mais grassement payé », écris-tu dans ton journal.

Le temps devenait frisquet et rester assis sur un banc de parc, inconfortable, aussi Léon t'amenait-il faire des promenades à pied dans les environs. Trois-Rivières n'avait pour lui aucun secret, ses rues, il les avait toutes parcourues durant les six années qu'il y avait passées à étudier. On l'avait arraché bien jeune à sa famille pour l'enfermer dans un pensionnat et malgré tout ce qu'il avait dû endurer, ah ! les moyens pris pour tenter de le purger de son sang sauvage, sans parler des charançons qui nageaient dans son gruau tous les matins, il avait pris goût à l'étude et avait voulu devenir ingénieur et construire plus tard des viaducs tels que le pont Victoria sur le fleuve, il en avait découpé la photo dans un journal, mais quand on lui avait fait comprendre qu'il visait trop haut – qui donc ferait confiance à un Indien ? – il avait tout abandonné.

C'est avec son grand-père que Léon était venu la première fois à Trois-Rivières, ce dernier fournissait jadis de l'écorce pour faire des cassots servant à contenir les produits de l'érable. Autrefois, avec cette même écorce de bouleau se fabriquaient dans cette ville les grands canots qui transportaient les voyageurs jusque dans le Nord-Ouest, jusque dans ton pays à toi, Mariana. Ses yeux en te parlant s'allumaient grands et veloutés et cette douce brillance t'amenait à vouloir t'aventurer avec lui partout, à

t'égailler sans crainte, et tu songeais que ton regard devait briller de même, et dans tes rêves tu le voyais s'avançant avec toi sur une voie large et infiniment lumineuse et tu te rappelais le récit de Vèvadèle sur la naissance du monde et comment le soleil et la lune s'étaient accordés en une sorte de gémellité alexine et tout à la fois interdépendante, la présence de l'un assurant la pérennité de l'autre.

Tu étais follement amoureuse, Mariana.

L'hiver s'étant installé pour de bon, Léon te proposa de vous retrouver désormais dans la salle à manger de l'auberge où il logeait quand il venait en ville. La patronne, une dame Laviolette qui disait descendre du fondateur de Trois-Rivières, rien de moins, vous accueillait en proposant d'une voix forte sa soupe du jour qu'elle gardait sur le feu et servait à toute heure, son auberge plutôt miteuse étant surtout fréquentée par des fournisseurs et colporteurs en tous genres. Tu te contentais d'une tasse de thé, Léon prenait un verre de rhum.

Un jour, il t'invita dans la chambre qu'il louait à l'étage. Tu acceptas tout de suite, mais une fois rendue devant la porte, tu eus un mouvement de recul : que faisais-tu là, avec un homme que tu connaissais depuis si peu de temps ! Léon te prit les mains dans les siennes, ne voyais-tu donc pas que cette chambre vous était prédestinée ? Tout près se fabriquaient autrefois les rabaskas qui se rendaient dans la Prairie de ton enfance, mais tout vous conduisait dans cette chambre, et puis vous pourriez enfin causer en toute liberté ! Après avoir refermé la porte, il te poussa doucement contre le mur, son corps, ses muscles, tu les sentis durs contre toi. Et l'odeur de ses cheveux, de sa peau. Quand sa bouche effleura la tienne, cela fit une chaleur bizarre dans ton ventre, qui ondulait, fiévreuse presque. Vos souffles se frôlaient aussi, vous ne disiez plus rien. Alors tu sentis une sorte de vertige

tout à coup, et en voyant ton regard un peu affolé, Léon t'attira vers le lit, ces couvertures, vous en ferez une tente et vous vous abriterez dessous !

Cette chambre deviendra votre pays secret. Aussitôt le seuil franchi et la porte fermée à clef commençaient les gestes rituels, vous accrochiez vos manteaux dans l'armoire l'un après l'autre et tout en commentant le temps qu'il avait fait depuis votre dernière rencontre, vous vous rendiez ensuite à la fenêtre tirer les rideaux, puis Léon te prenait dans ses bras et te bécotait légèrement, puis avec fougue, tu adorais ses « lèvres de velours » et aimais sentir ses mains fines t'entourer les épaules ; vos vêtements retirés à la hâte, dispersés en éventail autour du lit, tu remontais le drap jusqu'au menton et Léon se glissait auprès de toi, t'embrassait encore, caressait tes seins et tes cuisses, c'était si bon, si tendre, et comme Léon avait été enchanté d'avoir « l'honneur de faire de toi une femme ».

Dès lors, te retrouver seule t'ennuyait, Mariana. En prenant tes repas au réfectoire du couvent, tu t'étonnais d'avoir tellement hâte de t'en aller, quand tu lisais, de vouloir refermer ton livre et, si tu te promenais dans les rues, de ne plus t'intéresser à rien autour. Le soir, en faisant ta toilette, tu dénouais tes tresses et laissais tomber ta lourde chevelure sur tes épaules nues et tu t'examinais dans la glace de l'armoire de ta chambre, d'abord un peu gênée puis curieuse, et ce que tu voyais, tes seins hauts et fermes, ton ventre lisse, ne te déplaisait pas, et tu aurais voulu que Léon fût là, auprès de toi. Tu comptais les heures, les minutes vous séparant de votre prochain rendez-vous et en attendant remplissais ton journal.

Cette liaison couvre en effet les deux tiers du dernier cahier de ton journal, Mariana. Des pages touchantes, et comment pourrait-il en être autrement, aimer ébranle, vous met en émoi, et on se croit seul au monde à connaître un tel éblouissement. Et la deuxième fois, c'est pareil ? La cinquième aussi, et la dixième ? Peut-être sommes-nous programmés pour

assurer la reproduction de l'espèce. De simples pantins tenus en laisse, et combien courte ! Collier, un grand collier de pauvres hères.

L'année tirait à sa fin. Vous fêterez Noël une semaine à l'avance, impossible de faire autrement, depuis des mois Léon avait promis à son oncle de l'accompagner à la chasse, pas moyen de se dérober. Il t'offrit une brosse à cheveux à dos d'écaille ; tu lui fis cadeau d'un foulard tricoté par une pensionnaire âgée du couvent en lui faisant promettre de ne pas partir une seule fois chasser sans se l'enrouler autour du cou et vous vous donnerez rendez-vous au parc après les Rois.

« Le plus beau jour de ma vie », écriras-tu le lendemain dans ton journal. Léon avait apporté deux paires de raquettes. La tuque enfoncée jusqu'aux yeux, tu t'étais amusée à marcher dans les traces de Léon et les flocons tombaient dru, recouvrant les pistes de lièvres et foulées de chevreuils ; des mésanges voletaient parmi les arbres et tu te demandais comment d'aussi petits oiseaux pouvaient survivre dans cette froidure à vous bleuir les lèvres. Seul le chuchotis de vos pas brisait le silence dans le froid mordant, cristallin de janvier, puis vous aviez retrouvé votre chambre à l'auberge, une foule de désirs vous traversant l'esprit à la galopade, il y avait si longtemps que vous ne vous étiez serrés l'un contre l'autre ; les joues empourprées, pelotonnés sous un amas de courtepointes, vos lèvres pressées, pulpeuses, confondues. Longtemps vous étiez restés ainsi, soudés l'un à l'autre, emmêlés, vous embrassant encore et encore, puis vous vous étiez enfin levés, affamés, la fameuse soupe de la mère Laviolette, c'était le moment ou jamais d'y goûter !

Vèvadèle t'avait instruite de la sexualité sans rien te cacher, jouant alors à laisser croire qu'elle ignorait si tu pouvais savoir exactement ce qu'elle

voulait dire et toi faisant mine de n'avoir peut-être pas tout à fait compris, « avec des sourires de connivence », avais-tu écrit dans ton journal, aussi tu n'ignorais pas que l'arrêt des menstrues annonçait peut-être le début d'une nouvelle vie.

D'abord, tu n'en dis rien, puis un après-midi que vous vous étiez amusés à vous lancer des boules de neige dans le parc, tu annonças à Léon qu'un petit Métis allait peut-être voir le jour. Cette nouvelle sembla le décontenancer, chassa son sourire et son visage devint cendrex. Après un temps, Léon s'excusa d'avoir à s'en aller plus tôt et te raccompagna en silence jusqu'au portail du couvent. Tu n'y comprenais rien. Le lendemain, tu t'accuseras d'avoir été maladroite, d'avoir manqué de délicatesse, et n'eût-il pas mieux valu attendre encore pour lui en parler ? Le silence de Léon te semblait un reproche et te mettait à la torture.

Rien d'un monstre, Léon, ni d'un bête ; tendre, protecteur, gentil, et de toute évidence dérouté par cette nouvelle. Mais comment pouvait-il se faire accroire que te prendre et te posséder encore et encore dans votre pays secret, – un vrai conquistador à la recherche de son Eldorado, ma foi, sabre au clair et ne reculant devant rien ! – comment pouvait-il supposer que cela ne puisse tirer à conséquence ? Sans doute étaient-ce là des choses qu'il s'efforçait d'oublier. Le mieux était de n'y pas penser. Il n'y pensait pas.

Pardonne mon manque d'indulgence, chère Mariana. Comme je voudrais l'aimer sans réserve aucune, mon grand-père autochtone qu'on a voulu purger de son sang sauvage et empêcher de devenir ingénieur, et puis la passion embrouille l'esprit, on le sait bien, endort la conscience souvent, rend insensible, sans oublier que si la capote anglaise existait déjà depuis un bon demi-siècle, sûrement qu'elle n'était pas alors en vente libre dans la sainte province de Québec qui battait, pour la natalité, tous les records du monde ; à cette époque, c'était abstenez-vous ou peuplez les berceaux, mais

enfin, Léon était un homme fait, de vingt-sept ans ton aîné, Mariana, et déjà deux fois père, il ne pouvait ignorer que cette liaison menaçait de ravager ta vie et aussi la sienne !

Léon en tout cas ignorait que cette jeune Métisse des Prairies avait aussi du cœur au ventre.

Tu te présentas à votre prochain rendez-vous comme à l'accoutumée mais ne le vis pas, ni à l'auberge ni au parc. Tu laissas les jours passer, deux semaines, envisageas de lui écrire, mais tu ignorais son adresse exacte et il devait avoir de bonnes raisons de s'absenter ! Et s'il était gravement malade, mourant même ? N'y tenant plus, tu t'enquis enfin auprès du fournisseur si par hasard il n'allait pas en direction de la réserve d'où Léon te disait venir, que tu avais affaire là. Aucun problème, monsieur Gustave passait devant tous les lundis et il te reprendrait au retour une heure plus tard. Mais que tu sois prête à partir à sept heures du matin tapant et il ne fallait pas compter revenir avant la soirée, c'était un long trajet et il devait en plus s'arrêter ici et là en chemin.

Personne ne répondit à la première cabane aperçue. À la deuxième, on ne savait rien. Enfin, à la troisième, des enfants s'offrirent à te conduire jusqu'au domicile de ton amoureux. Une femme te fit entrer. Alors tu le vis à table, entouré de deux adolescents, l'air débraillé et paraissant beaucoup plus vieux que son âge. En te reconnaissant, Léon s'était levé « en lissant ses cheveux » et avec « une face de déterré ». Tu ressortis en toute hâte, sans tout à fait comprendre ce qui t'arrivait, courut jusqu'au chemin pour attendre le fournisseur, cachée derrière les broussailles. Tu n'étais pas aussitôt montée dans son camion que tu éclatas en sanglots. Tu étais une fille perdue ! Enceinte, tu ne pouvais continuer à vivre au couvent. La

cousine du fournisseur travaillait comme cuisinière dans la maison d'un député des environs, ce dernier cherchait une gouvernante pour s'occuper de ses enfants, instruite comme tu l'étais, Gustave pensait que tu ferais très bien l'affaire et ça te donnerait au moins le temps de voir venir, il promit de se renseigner et de t'en donner des nouvelles le plus tôt possible.

Durant des jours, tu restas enfermée dans ta chambre à essayer de réunir tes idées. Que savais-tu de Léon ? Peu de choses en somme, seulement ce qu'il avait voulu que tu saches, des vérités à l'état pur, chacune débarrassée de son avant et de son en-dessous, irréelles presque, ah ! que de choses on se raconte, la tête nichée au cœur d'une épaule, non pas que l'on veuille à dessein mentir, mais plutôt ajuster son passé à l'exaltation du moment, se hisser soi-même sur le piédestal que l'on a fait à l'autre, ainsi avais-je autrefois révélé à mon amoureux mon origine sang-mêlé d'un ton si énigmatique que pour un peu on m'aurait crue secrètement apparentée à quelque grand sachem, et cela m'avait rendue à ses yeux si fascinante que nous faisions tous deux semblant d'y croire ; de même m'avait-il, lui, parlé de son enfance heureuse, si extraordinairement heureuse, cela m'avait semblé une promesse de bonheur, et quand j'avais ensuite fait mieux connaissance avec ses proches, manifestement frustrés de tendresse, tous, amochés du cœur, qu'il se soit inventé cette enfance idéale m'avait attendrie, obnubilée au point de m'amener à vouloir plus tard excuser ses tromperies.

En te rappelant les confidences que tu avais faites à Léon sur ton enfance passée dans la Prairie, sur tes joies et déceptions, il te déplaisait de songer que cela ne lui avait peut-être servi qu'à mieux savoir t'appâter. Si

jeune, Mariana, mais combien avisée. Plus que je ne le serai jamais. Et amoureuse toujours.

Tu te postais à la fenêtre du couloir du couvent donnant sur la rue en espérant le voir et souvent tu voyais Léon qui marchait de long en large devant la grille en se frappant dans les mains pour les réchauffer, le foulard que tu lui avais offert lui entourant le cou, et alors tes sentiments remontaient en cascade, t'enveloppaient entièrement. « Ma belle sauvagesse », aimait-il dire en t'entourant de ses deux bras et en te serrant si étroitement que tu pouvais sentir ses cuisses contre les tiennes et le battement de son cœur résonner dans ta propre poitrine ; « ma petite Métisse », disait encore Léon, d'une voix si douce que tu en étais émue, troublée, car il te semblait alors devenir aussi ton père, ta mère, en même temps que ton meilleur ami.

Ces adolescents dans la maison de la réserve étaient peut-être ses neveux et cette femme, sa sœur. Ou bien une veuve chez qui Léon pensionnait. Au pis, une concubine qui avait déjà été mariée et avec qui il vivait en attendant. En attendant mieux. Et puis Léon était amoureux, tu ne pouvais en douter ! Bien sûr qu'il l'était, quel homme ne l'aurait pas été ! Tu te répétais tout cela sans trop y croire. En espérant. Puis tu en vins à te reprocher tes « effarouchements de petite fille », tant d'équivoques te rendaient malade, il fallait tirer les choses au clair. Mais combien tu devais trembler en te le disant, Mariana, et comme tu devais craindre d'avoir deviné juste !

Tu sortis donc le retrouver un jour que Léon déambulait devant le couvent. Sans dire un mot, il t'entraîna jusqu'au parc de votre première rencontre, si nu maintenant, devant le fleuve gris. Puis il s'était retourné vers toi, le regard malheureux, suppliant : tu ne l'aimais donc plus ? Pour un peu tu aurais tout oublié, même tes doutes.

Jouant à la femme sûre d'elle, et pour t'encourager, tu te rappelais la femme aperçue dans la maison de la réserve, plutôt grasse et surtout tellement plus âgée que toi, puis d'un ton que tu voulais dégagé, en souhaitant que Léon proteste, non, mais non, pas du tout ! tu lui demandas enfin s'il s'agissait bien de sa maison. Il te respectait trop pour te mentir. Oui, c'était bien sa maison et ses enfants et puis oui, cette femme était bien la mère de ses fils, mais il ne fallait pas tout mêler, ce qu'il éprouvait pour toi, « c'était une chose » – Léon était amoureux, comme il ne l'avait pas cru de nouveau possible ! Et l'attachement qui le liait à cette femme et à ses fils qui avaient besoin de lui, « tout à fait autre chose ».

Cette explication que ton esprit saisissait, ton cœur la rejetait violemment. Tu le sentis qui se gonflait, prêt à éclater, et ta gorge qui se nouait. Mais il te prenait pour « une à-côté » ? Sa « squaw de Trois-Rivières » ? Jamais plus ne voulais-tu le revoir !

Tu t'étais enfuie à la course jusqu'au couvent sans une seule fois te retourner.

Relire certaines pages de ton journal m'est toujours pénible, Mariana, tant une profonde détresse les imprègne d'un bout à l'autre. Pénible aussi parce que ça ravive ma propre douleur. Car où que tu sois, je sens que tu as toujours été auprès de moi et que tu m'as accompagnée tout au long de ce voyage. Comment disait ta grand-tante Vèvadèle ? Que les morts entrent dans la terre pour renaître et ne nous quittent jamais. Si cela est vrai, tu n'ignores pas que moi aussi j'ai cru avoir trouvé l'amour et que moi aussi j'ai été cruellement déçue. Par moments, chère grand-mère, je me demande si nous ne sommes pas marquées par la même triste fatalité.

Sur la table, devant moi, j'ai posé la brosse à cheveux à dos d'écaille que t'a offerte Léon, fort jolie, et il ne m'est pas difficile d'imaginer ton

visage en la recevant, Mariana, et aussi l'expression de mon grand-père quand tu lui as offert ce foulard qu'il avait promis de porter tout le temps, et vos ébats dans la chambre de l'auberge ensuite, dans votre pays secret.

J'ai aussi sous les yeux la dernière et sans doute la seule lettre que Léon t'ait jamais écrite. Conservée dans le dernier cahier de ton journal et déchirée en quatre.

« Comme tu me fais payer cher ma franchise, commence Léon, mais tu ne peux pas avoir oublié ce qui s'est passé entre nous et pour rien au monde je ne veux te perdre. »

Cette première phrase t'ébranla et ne fit que creuser davantage le vide de son absence. Tu restas longtemps enfermée dans une sorte de stupeur. Puis il te revint en mémoire les yeux de Léon, ses lèvres de velours, vos conversations et vos rires dans le parc et dans les rues de Trois-Rivières ; tu repensas à l'auberge, ses bras t'entourant, à ses mots si doux et tu aurais voulu hurler tant ça te faisait mal. Un arrachement ! Disparue la lumière du jour, disparue la clarté de la nuit, il ne te restait qu'une grisaille, un horrible silence, avec en plus cette petite flaque nauséuse au creux de l'estomac, acidulée.

Tu quittais ta chambre uniquement pour les repas, la fréquence de tes absences avait déjà été remarquée et tu ne voulais pas que la religieuse garde-malade du couvent vienne s'enquérir de ta santé. Quel scandale s'il fallait qu'on découvrit ton état ! Fiévreuse, incapable de réfléchir, tu priais le ciel que l'enfant que tu portais soit une fille afin que tu puisses la renseigner, la mettre en garde, puis d'un seul coup s'abattait sur toi une inquiétude énorme : comment l'élever seule !

Aucunement portée à entretenir des idées sombres, je suis bien placée pour le savoir, tu en arrivais malgré tout à te demander s'il ne vaudrait pas mieux en finir avec la vie. « Ce serait si facile », écris-tu dans ton journal.

Avec la lame bien aiguisée d'un canif, la peau s'ouvre, se lézarde, un ruisseau se met à couler ; en pressant encore, d'un geste rapide et sec, le sang jaillit, rouge, déborde et se trace un chemin en contournant les saillies de la paume, et bientôt le ruisseau devient rivière et fleuve et se répand... Vive, résistante, toi qui as toujours été si bien accordée avec tout ce qui croît et respire, que tu aies songé un seul instant à te donner la mort me chavire.

Et puis non, tu voulais « vivre, vivre encore ». Mais tu te sentais si seule. Avec l'impression d'avoir tout l'hiver enfermé dans le corps soudain, la peau tendue raide comme sur la caisse d'un tambour, égarée au milieu d'une poudrerie aveuglante qui fait tout battre et grincer dans le noir. Et personne à qui te confier. La mère supérieure t'avait à peine adressé la parole depuis ton arrivée et encore, « avec des mots empesés ». Une femme froide, pas du genre à prêter une oreille compatissante. Laisée à toi-même, tu ne t'étais liée avec aucune des autres pensionnaires du couvent non plus, des vieillardes pour la plupart, à l'exclusion de quelques jeunes filles recueillies par charité, qui n'osaient pas dire un mot plus haut que l'autre et se faufilaient comme des ombres dans le couvent.

Tu pleuras de découragement.

Puis tu pleuras de honte et bientôt ce fut de révolte. Toutes les frustrations que tu avais connues dans le passé semblaient s'abattre sur toi comme une masse. Compacte. Écrasante.

S'endurcir la couenne pour ne pas se laisser trigauder, voilà ce que t'avait toujours conseillé Vèvadèle ! Tu lus et relus la lettre de Léon, t'appliquas à en décortiquer chaque phrase, à en éplucher chaque mot afin de les rendre nus, de simples traces noires sur une feuille blanche, repassas sa lettre jusqu'à pouvoir en extraire toute émotion, en dissocier tout

sentiment, jusqu'à pouvoir la lire comme si elle venait d'un étranger presque, alors une colère s'empara de toi, une colère renfermée qui ne te quittait plus.

Tu commenças par observer que le beau Léon parlait mieux qu'il n'écrivait. Six ans qu'il aurait passés à étudier à Trois-Rivières ? Vraiment ! Et sa franchise, mais quelle franchise ? C'est toi qui avais découvert le pot aux roses en te rendant à la réserve, lui n'avait fait que mentir. Non seulement à toi mais aussi à sa propre famille. « Avec toi je suis libre de faire ce que je veux, continue Léon, je peux prendre congé de mes devoirs et de la routine. » Sa liberté... prendre congé de ses devoirs... mais avait-il un seul instant pensé à toi ? « Tu ne veux vraiment plus me revoir ? » poursuit Léon. « Non, non, non ! » imprimas-tu en lettres majuscules en marge. Et pas un mot de l'enfant que tu portais, de votre enfant, rien ! Ce qui suit dans ton journal, je ne suis pas parvenue à le déchiffrer. Une seule phrase est nette. « Le bonheur ne pousse pas sur le malheur des autres. » Quelques mots aussi, « mensonges » et « survivante ». Le reste du passage est illisible, on le dirait délavé.

Pour mieux t'aguerrir, car tu te sentais faiblir par moments, tu te rappelais la femme et les deux adolescents aperçus dans la cabane de la réserve et relisais la fin de la lettre de Léon, cette dernière phrase qui vraiment achèvera de te décider : « Et si ton refus de me voir n'était qu'une manière de m'inviter à m'enfoncer encore davantage avec toi dans les déliesses du plaisir ? » S'enfoncer encore davantage... mais il voulait donc ta ruine ? En répétant à haute voix ce mot « déliesses » avec tous ses s, il te semblait entendre un régiment de taons te raser les oreilles. Ou plutôt des mouches bleues. « Pauvre folle que j'ai été ! » écris-tu ensuite dans ton

journal. S'enfoncer, il s'agissait bien de cela, en effet, « s'enfoncer dans la gomme-boue ».

Que te restait-il à faire sinon revenir dans la Prairie, mais quelle défaite, enceinte et sans mari. Et pour y retrouver qui ? Personne là-bas ne t'attendait.

Ta décision était maintenant prise. Non, tu ne retournerais pas au Manitoba et pour aucune raison n'abandonnerais-tu cet enfant, « jamais, au grand jamais ». Cette souffrance, tu l'avais trop connue toi-même pour vouloir l'imposer à qui que ce soit. Tu l'élèverais en vrai Métis, en « pur », et il prendrait sa place parmi les autres, sans se désavouer ni « se blanchir ».

OceanofPDF.com

Moins de trois semaines avant de rentrer au Québec. Je compte les jours maintenant, les heures, un peu fébrile, car je n'avance plus à rien. Jamais je ne me suis sentie à ce point confuse et aussi seule. Mais où est-elle donc, Mariana, je n'entends plus sa voix, je ne sens plus sa présence, elle ne va pas m'abandonner maintenant ?

Tout me semblait si simple au début de ce voyage. La tête pleine des connaissances acquises depuis que j'ai trouvé l'ancien coffre, le journal de ma grand-mère et les annales de Vèvadèle me roulant dans l'esprit, je traverserais la moitié du Canada, ferais de nouveau le périple de leurs ancêtres qui avaient pris pour femme une Autochtone et me retrouverais au pays de l'enfance de Mariana, chez les « Gens de Prairies », et peut-être qu'en renouant avec mes origines et les souvenirs de ma grand-mère je saurais ensuite quoi faire de tout ce que j'ai découvert. Que je saurais mieux qui je suis.

Mais il y a maintenant beaucoup plus. Il y a ce que j'ai vu en cours de route. Des réserves, misérables pour la plupart, où vivent des Autochtones qui ne suscitent le plus souvent que mépris dans ce pays soi-disant champion des droits et libertés ; au pis, considérés comme des Warriors en puissance, tous ; en mettant les choses au mieux, tout juste bons à faire parader, empanachés de plumes, devant les touristes en compagnie des

tuniques rouges des agents de la Gendarmerie royale du Canada. Sans parler du dédain de l'affreuse platinée envers les enfants d'une réserve qui reniflaient du vernis à ongles ; du frère de ma grand-mère aussi, Métis vivant en ermite au lac des Bois et qui s'est jadis tiré une balle dans la tête, le mur tout éclaboussé de sa cervelle ; de même que de sa bru Gladys, si seule, claustrée dans sa pauvre petite maison qui tombe en ruine ; du poissonnier aussi, ici même au lac Winnipeg, assurément un sang-mêlé, au regard si craintif toutefois que j'ose à peine l'interroger, et surtout ne faut-il pas omettre le beau petit Kashtin aux yeux noirs bridés qui frétilait tout habillé de jaune sur le comptoir du magasin de Pine Falls, ni sa mère.

Me *remêler les sangs*, m'a dit Camille. Mieux vaudrait les démêler une fois pour toutes !

Que ne suis-je une pure Autochtone comme cette jeune femme si bellement enceinte de la réserve de Fort-Alexandre pour leur crier à tous, le poing levé et en dardant un œil de feu, que oui, être Peau-Rouge est beautiful, et pour dénoncer avec autrement plus d'autorité cet Occident pourri, depuis toujours ivre d'or, avide de conquêtes et de nouveaux territoires, empoisonnant l'air au passage, lacs et rivières et détruisant les forêts, son avance pavée de décombres et de fureurs ; ne reculant devant aucune atrocité : jadis tortures, supplices du feu, écartèlements, garrot, ensuite chambres à gaz et fours crématoires ; inventant sans cesse et encore de nouvelles monstruosité : bombes nucléaires, napalm, électrocutions ; ensevelissant peu à peu la terre entière sous ses charniers ; prédateur cruel et mangeur d'âmes, réduisant les uns en esclavage, enfermant les autres dans des camps de la mort, ghettos et bidonvilles, les parquant dans des réserves, en chantant des *Te Deum* par surcroît. Rendons hommage aux nations chrétiennes et civilisatrices, décorons de médailles nos généraux

sanguinaires, fermons les yeux sur la prolifération et le trafic immondes des armes, saluons le progrès et vive la démocratie ! Et ça continue et ça continuera jusqu'à la fin des temps, car on ne se souvient de rien et l'Occident n'est comptable à personne de ses infamies. Encore, si les malheurs passés pouvaient aiguillonner l'esprit, ouvrir la voie de l'aimance et servir de rempart contre l'iniquité. Il n'en est rien ! L'horreur se répand, la nuit avance partout. Et pour peu qu'elle existe, si noire soit-elle, comme on la blanchit facilement, sa conscience ! Tout s'achète. Il suffit de cracher une obole. Des légions de racoleurs vêtus de complets mode viennent réclamer à tour de rôle des dons pour les malheureux, la larme à l'œil, en montrant des scènes d'enfants mal nourris et pitoyables d'ailleurs, héritiers bien souvent de ceux que l'Occident a jadis dépouillés, tout comme le furent Riel et les siens, de même que les Autochtones de ce pays, et tous les offensés et humiliés de la terre. Mais cela, on ne le dit jamais, n'est-ce pas ? Allez, un bon mouvement, soyez généreux, ces pauvres gens ne s'en sortiront jamais seuls. *Those poor people.*

Hélas, ce legs est aussi le mien puisque je suis de sang mêlé.

Mais enfin, à côté des Inquisiteurs et des Hitler, des Caudillos, Staline, Pinochet et Ceaucescu se trouvent aussi des Pol Pot, Idi Amin Dada et bien d'autres tontons macoutes, comme quoi la mauvaiseté n'est pas une affaire de race ou de culture, elle est de toutes les époques et sous tous les cieux, et les Autochtones n'ont pas toujours été des saints, ni ceux d'ici ni ceux d'ailleurs, après tout, même les marches des hauts temples incas conduisaient jadis à des sacrifices humains et puis les grands apporteurs de lumière ne sont pas uniquement des victimes ou des colonisés, la seule invariable étant que certains, le plus souvent des Blancs, il faut bien le reconnaître, depuis toujours et encore fondent leur puissance sur le mépris

et l'usurpation. Quand les abuseurs et autres colporteurs de calamités parviendront à se cloner en assez grand nombre pour envahir la planète, peut-être s'entretueront-ils ensuite tous ?

En attendant, que reste-t-il à faire, hurler avec les loups ? Demeurer à l'écart et ne faire semblant de rien ? Me boucher les oreilles lorsque fulminent les gueulards patentés et incultes, le plus souvent au service des dignes héritiers de Colomb, de Cartier et autres planteurs de croix des temps jadis, ou alors me glisser dans la masse des résignés ? Un choix embarrassant, pour le moins.

Si seulement naître Métisse était la promesse du meilleur de deux mondes ! Personne ne peut toutefois l'assurer et n'est-ce pas risquer de recevoir en héritage le pire de chacun ?

Ni Blanche ni Autochtone, les deux ensemble sans être l'une ou l'autre ; vivant et travaillant depuis toujours au milieu des Blancs sans en souffrir mais sans jamais pouvoir être moi-même totalement, et quasi étrangère à la vie des premiers habitants de ce pays, je suis un être de frontières. À cheval sur deux mondes. Métisse, soit, mais à l'insu de tous presque. Comme si je vivais amputée d'une partie de mes origines.

Mais ai-je cherché à le faire savoir ? Rarement. Ai-je seulement senti le besoin de le montrer ? Oui, je l'ai voulu, une seule fois j'aurais souhaité rameuter assez des vertus guerrières de mes ancêtres autochtones pour faire subir comme autrefois une bastonnade à celui qui m'avait tant bernée, trahie, abandonnée à mon tour, histoire de le faire rougir un peu, qu'il soit également blessé au cœur et qu'on les scalpe enfin, lui et sa complice pâlichonne, et qu'on suspende cela à la balustrade de mon balcon, bien en vue, jusqu'à ce que les cheveux deviennent crasseux et que la peau sèche et se ratatine comme celle de l'oreille de taureau que m'a jadis lancée un

toréador en Espagne. Voulut avant tout retrouver leur vaillance devant l'agonie et comme eux faire retentir une mélodie aiguë quand arrive la fin, déchirante à faire frissonner tous mes voisins de l'immeuble distingué que j'habite à Montréal, « Peau-Rouge sang rouge de rage de honte voir rouge révolte... ».

Mais à vrai dire cette pensée m'est venue bien après, et combien fugitive, longtemps plus tard, quand seule une franche colère me sembla pouvoir venir à bout de la douleur qui m'écorchait toujours, l'expulser pour de bon ; sur le moment, stupide de chagrin, je n'ai su que le regarder sortir de ma vie, ses valises au bout des bras, cet homme que j'avais aimé, follement aimé, que j'aimais toujours, figée sur le pas de ma porte, sans dire un mot ni verser une larme, si triste pourtant, meurtrie jusqu'à la moelle.

Métisse matée.

Quelquefois, il m'arrive de penser que l'héritage de ma grand-mère, ce coffre et tout ce qu'il contient, les annales de Vèvadèle, le journal de Mariana et jusqu'à ce voyage, que tout cela est une invitation à sortir de mes retranchements. Le plus souvent, j'y vois bien plutôt une façon de m'amener à démêler ma propre vie en débrouillant celle des autres.

Pour bien comprendre le malheur d'autrui, peut-être faut-il l'avoir connu soi-même. Et s'il fallait accepter de souffrir pour goûter au moindre bonheur et connaître enfin la sérénité ? Mais que de tunnels sombres il faut alors consentir à traverser pour arriver à vivre pleinement, en toute liberté, et quelles luttes intestines il faut sans cesse livrer pour déboucher dans la clarté et connaître enfin la joie, la vraie, la joie franche et lucide. Mariana y a réussi mieux que personne, après combien de déceptions, cependant, et combien de tourments, et quel courage il faut pour passer par de si grandes

épreuves sans jamais se renier ni laisser son cœur s'assombrir. J'ai peur de ne pas être à sa hauteur. Je ne fais pas le poids.

Se pourrait-il aussi que l'horreur soit inséparable de la beauté et qu'il faille passer par l'une pour atteindre à l'autre ?

Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je ne sais plus rien.

OceanofPDF.com

Cet honneur n'allait pas sans obligations, avait dit Vèvadèle à ma grand-mère en lui présentant le coffre ancien. Plus tard, Mariana devrait aussi choisir quelqu'un de fiable à qui tout remettre à son tour, mais seulement après avoir elle-même revu avec soin ce qu'il contenait, ce coffre, sans oublier d'y ajouter son écot, sa « portion d'histoire », comme elle l'avait fait elle-même, comme « des perles qu'on enfile », l'une après l'autre, continûment, uniques toutes, provenant d'époques et de lieux différents mais, rassemblées, devenant « un collier vivant qui s'allonge et s'étire et traverse le temps, l'espace et les océans ».

C'est à mon filleul que j'aurais voulu tout transmettre. Curieux et réfléchi. Aventurier. Lui qui rêvait de parcourir l'Amérique en moto, de Gaspé à Vancouver, du Nouveau-Mexique aux bayous de la Louisiane. Pour se payer ce voyage, Bruno aurait vendu le coffre français, il est si ancien qu'un antiquaire en offrirait une petite fortune. Les liasses, le journal de Mariama, les annales de Vèvadèle, il les aurait fait reproduire en petit format pour mieux les transporter, de la taille de ces minuscules corans que j'ai déjà vus, il faut une puissante loupe pour les lire. Enfermés dans une capsule en inox, qu'il aurait enfouie en route, au milieu des plaines. Le témoignage d'un monde disparu, des « Gens de Prairies ». Comme les

manuscrits de la mer Morte. On les retrouverait longtemps plus tard, en l'an trois mille six cent cinquante-neuf, supposons, et des experts analyseraient le tout au carbone 14.

Certainement que c'est à Bruno que j'aurais remis ce coffre et tout expliqué. Disparu à dix-sept ans. Je ne vois personne d'autre. Je n'ai pas d'enfant et qui sait si j'en aurai jamais ?

Le mieux serait peut-être d'expédier cartes, liasses, annales et les cahiers de Mariana chez un éditeur d'ouvrages historiques. Ou bien de remettre le tout à quelque société de recherche. Mais je perds la tête ou quoi ! Grand-mère n'aurait pas voulu que je cède son journal à des étrangers, le reste non plus. Ce serait trahir ses confidences. Même son propre fils n'en savait rien. Et si je tentais plutôt de retrouver un descendant de mon grand-père autochtone pour lui remettre ce coffre ? De quelle réserve venait Léon, je l'ignore toujours. Mort à la guerre. Mariana ne m'avait jamais dit autre chose de lui et d'un ton qui signifiait qu'elle n'en dirait pas davantage. Il me faudra lire ses cahiers pour enfin connaître ses secrets et dépouiller les documents de l'ancien coffre pour me faire une idée plus claire de son passé.

Me sentir libre d'agir à ma guise, m'a dit Simon. Plus facile à dire qu'à faire !

Je repasse ma lignée métisse affichée au mur. Pas en droite ligne à vrai dire, d'aïeul à petit-fils, du cousin de son père à Vèvadèle, puis à Mariana. Ensuite à moi. Et pour m'y retrouver d'un coup d'œil, je décide d'en faire l'illustration, un arbre généalogique en quelque sorte, ce qui me demande une bonne demi-heure.

Au sommet, Crève-cœur, page à la cour de France au xvi^e siècle ; voici le premier coureur des bois à franchir les Grands Lacs et à s'aventurer dans les Prairies ; voici l'interprète du grand chef Pontiac. Assez impressionnant. Ne dirait-on pas la chronologie de quelque grande famille ? J'en suis assez contente et l'affiche au mur. Sinon célèbre, du moins fort originale, cette filiation, en tout cas très colorée, impossible de penser autrement. Surtout je me dis que l'origine décide de l'avenir et on a beau faire, vouloir l'oublier, personne ne vient au monde nu, mais chargé des espoirs et des cris de ses père et mère et jusqu'à ses plus lointains ancêtres.

Chacun traîne partout avec soi son totem.

Tracer cet arbre plutôt ébranché n'est qu'un subterfuge, je n'en suis pas dupe, un autre moyen bien maladroit de remettre à plus tard ce qui me travaille depuis que je me suis installée dans ce chalet. Depuis des mois en réalité. Depuis que j'ai trouvé le coffre français dans le buffet de Mariana.

Le fait est que je suis terrorisée et que je ne sais plus par quel bout la prendre, cette « vraie histoire », ni quoi en faire. En même temps, la laisser dormir me paraît impossible et continuer à en garder le secret, scandaleux. Je dois la faire connaître, mais de quelle manière ? Et d'abord, Métis, Autochtones, qui donc peuvent-ils intéresser !

Déjà difficile en elle-même, cette histoire est au surplus trop ordinaire. Pour soulever l'intérêt, il faudrait la rendre plus aguichante, laminer ceci, grossir cela, tout chambarder. En premier lieu, Vèvadèle est plutôt réfléchi et singulièrement savant pour une demi-civilisée. Ce n'est pas d'hier qu'on juge l'esprit des premiers habitants de ce pays paresseux, mais enfin, Marguerite Bourgeoys elle-même devait au début de la colonie gaver les écoliers sauvages de tire pour mieux faire avaler ses credos, et du moment qu'une croyance est depuis si longtemps répandue, comment la mettre en

cause ! Et les Métis ne sont guère mieux vus. Le plus notoire d'entre tous était dément. Tout au moins devrait-elle avoir dans sa jeunesse été prise sous l'aile d'un Blanc – rien de tel qu'un brin de paternalisme pour donner une illusion d'humanité –, un Blanc au cœur noble qui l'aurait expédiée au loin pour s'instruire et apprendre les bonnes manières.

Mais il faudrait auparavant passer son existence au tamis habituel, la rendre plus conforme à ce qu'on attend. Sa mère crie, sauvagesse indolente et sans pudeur, porterait un nom avec une charge poétique, Chevette bondissante, ou alors Ruisseau-qui-rit, et le père de cette dernière s'appellerait Loup sombre. Assis devant son wigwam et enveloppé d'une couverture, le visage quadrillé de rides, il passerait son temps à fumer. Sans faire voir la moindre émotion ni prononcer une parole. Possible qu'il ne sache s'exprimer que par signes ? Qu'il soit muet ou simplement attardé ? Certains mythes sont intouchables. De toute façon, dire ce qu'il sait et ce qu'il a souffert pourrait en indisposer quelques-uns, et la résignation n'est-elle pas la vertu première de tout indigène qui se respecte ?

Non seulement cette histoire aurait besoin de l'exotisme convenu, mais encore de frissons et de frénésie – au cinéma, dans les livres, amours dangereuses et autres liaisons torturantes sont en faveur et qu'on y entortille sinon de l'interdit, du moins un peu de trouble, mais couvert, mais enrobé, suffisamment pour impatienter les envies secrètes de chacun, sans pour autant donner mauvaise conscience. Se sentant incomprise, malheureuse loin des siens, Vèvadèle se laisserait séduire à la lueur du flambeau du savoir par son précepteur, un pelé qui s'était figuré faire peau neuve en débauchant une jeune demi-sauvage, mieux encore : quelque chanoine passé maître dans l'art de faire tanguer les reins et fendre les cœurs – ô que de larmes il laisserait tomber au compte-gouttes sur sa lettre de rupture ! Déçue, ulcérée, elle s'enfuirait en pleine nuit et après une traversée pénible

– un peu d’action, que diable ! Orages et nuées de maringouins et ours menaçant ; elle s’é gare, se nourrit de racines et de baies, échappe de justesse à un malfaiteur qui la surprend au milieu de son sommeil, sueurs abondantes et couteau brandi –, elle regagnerait enfin sa Prairie natale pour devenir la concubine d’un Métis vivant quelque part en Saskatchewan, un lointain parent de Gabriel Dumont ou de Riel, mettons. Pour la touche historique. Parce que le coffre ancien, Crève-cœur et compagnie, oublions ça. Le passé, mais qu’est-ce qu’on s’en moque ! Le connaître vraiment, on risquerait de ne pas commettre les mêmes horreurs.

Mariana ne me rend pas la tâche facile non plus. Beaucoup trop pure, trop sensible aussi, et une telle finesse d’esprit n’est-elle pas inconcevable chez une simple Métisse ? Quant à sa droiture, personne n’y croira, ne voudra y croire ! Avec ce sang barbare qui court dans ses veines, elle devrait se montrer davantage prête à tout sacrifier sur l’autel du désir et se laisser emporter par la fièvre des sens. S’enfuir avec le beau Léon pour vivre son grand amour en pleine sauvagerie. S’enforester. Pour enfin finir seule dans une cabane au milieu d’une forêt d’épinettes noires. On la retrouverait gelée et serrant dans ses mains les mocassins de sa mère adoptive. La lune voilée, des coyotes hurlant tout autour. Ou peut-être s’avancerait-elle lentement dans les eaux du lac Maskinongé. Avec ses mocassins dans les mains toujours, et qu’elle laisserait traîner symboliquement dans les vagues. Coucher de soleil. Fin.

Mais ça n’a plus rien à voir. Coupez ! Éteignez tout ! Stop. Sans compter qu’il faut donner suite à la « vraie histoire ». Mais comment m’y prendre ? Et de quoi je me mêle.

Tenir un journal ne m’est jamais venu à l’idée, même pas durant l’adolescence lorsqu’on s’imagine la seule planète dans quelque galaxie à tourner dans le bon sens et que l’on regarde l’univers avec l’œil rapetissant

de son nombril. Tant se prennent pour Colomb explorant le Nouveau Monde en découvrant le leur. Et moi je pensais : quelle prétention ! Consigner jour après jour les menus faits de mon existence m'eût alors semblé une pure complaisance envers moi-même et les choses importantes, qu'avais-je besoin de les noter, elles seraient gardées au fond de moi, à l'abri, j'en étais sûre. Aujourd'hui, j'y mettrais des nuances. Mariana n'aurait rien laissé par écrit que je n'aurais pu renouer la trame de sa vie, une part entière de sa personne me serait demeurée obscure et du reste, son journal n'a rien de narcissique ni de suffisant, c'est quasiment le témoignage d'une époque en allée.

Des nuances, et plus de franchise. Parce qu'écrire un journal m'a une fois tentée. J'allais sur mes onze ou douze ans, une camarade de classe m'avait montré le sien, recouvert de velours matelassé écarlate et pourvu d'une serrure cuivrée. Je l'enviais un peu. Un peu beaucoup. Nettement au-dessus de mes moyens, pareil agenda, mais un beau cahier conviendrait aussi bien, que je dissimulerais sous mon matelas à défaut de pouvoir le garder sous clef et le soir, sous mes couvertures, à la lueur d'une lampe de poche, je raconterais le monde qui me semblait alors un chêne géant, toutes branches tendues pour saluer la beauté de l'univers, ses feuilles, uniques toutes, chacune se colorant selon son rythme propre, mais se mouvant ensemble au moindre coup de vent. Comme je m'émerveillais de tout alors, naïve, entière, et si naturellement confiante !

Je me revois encore humant l'odeur fauve des cartables neufs au rayon de papeterie – toujours aimé cette senteur particulière –, le porte-monnaie enfermé dans mon poing et remontant sans cesse mes bas qui se ravaient sur mes jambes trop maigres. Que de temps j'avais mis à le chercher, ce fameux cahier, mais à part ceux de toile cirée noire, trop funèbres à mon goût, la plupart des cahiers proposés montraient en page couverture des

fillettes blondasses à la bouche en cœur caressant un chaton qui n'avait pas tellement l'air d'aimer ça ou des cavaliers habillés pour une chasse à courre, entourés de chiens, je m'imaginais la curée et j'en étais dégoûtée ; les plus horribles de tous reproduisaient un Jésus exsangue aux yeux révulsés, le cœur sorti sur la poitrine. Je ne devais pas trop le vouloir puisque j'ai renoncé à tenir un journal pour la seule raison qu'aucun cahier ne me plaisait assez.

« Seriez-vous écrivain ? » m'a demandé la grande femme aux cheveux blancs. Heureusement qu'elle ne m'a pas laissé le temps de répondre !

Écrivain est un bien grand mot. Toute jeune, il me semblait que c'était là une affaire réservée à de grandes personnes qui ont beaucoup observé et surtout beaucoup lu ; douées d'un champ de vision permettant d'embrasser ce que d'autres ne semblent qu'entrevoir ; capables de raccorder le malheur à la bonté, l'âme à la vie, à la vie de maintenant, de toujours, et pouvant le dire avec les mots de tout le monde, mais enluminés. En outre, je ne me compte pas parmi ceux qui s'abouchent à la grammaire sitôt sevrés et rêvent déjà d'égaler Rimbaud. Je me souviens d'avoir un jour lu l'histoire d'un sculpteur célèbre qui avait réclamé encore bambin des tuyaux de plomberie pour en faire des mobiles. Artistes de naissance. Ces gens sont d'une autre race que moi. Même que certains auteurs trouvent moyen de composer sur leur lit de mort de parfaits alexandrins. « C'est ici le combat du jour et de la nuit. »

Il reste que j'ai bel et bien apporté ma machine à écrire en voyage. Pour continuer ce que j'ai entrepris avant de partir et poursuivi en chemin, ce que faute de mieux j'appelle mon ouvrage, le plus souvent mes notes. Le vague de cette tournure me convient. Convient-elle tout à fait ? Des notes, c'est peu compromettant, et n'est-ce pas me faire à moi-même un tour de passe-

passé ? Palimpseste serait beaucoup mieux. J'aime ce mot rare qui me semble évoquer des couches d'histoires anonymes. Superposées. Invisibles pour qui ne sait pas voir. Mais est-il plus juste ? Non plus, puisque rien n'est effacé, que je reprends le journal de Mariana, qui s'est appuyée sur les annales de sa grand-tante, la mémoire de l'une s'incrétant pour ainsi dire dans la mémoire de l'autre, en la complétant, pour faire, comment disait Vèvadèle ? « un collier vivant qui s'allonge et s'étire et traverse... ».

La lettre de ma grand-mère est là, sous mes yeux, et ne me quitte à aucun moment. Je l'ai lue tant de fois, avant de partir et tout au long de mon voyage et encore depuis que je suis ici dans ce chalet, et il me semble à chaque fois y découvrir un nouveau sens. Ou mieux comprendre ? Mariana me fait confiance. Elle a fait de moi sa dépositaire. Moi, sa noiraude, sa petite Métisse. Sa seule et unique dépositaire. Ce qu'elle savait d'important en me disant le monde au lac Maskinongé, je saurais quoi en faire... quoi en faire... m'y retrouver. M'y retrouver, ou sinon me retrouver moi-même ?

Mais vraiment je ne fais que commencer à m'ouvrir à cette solitude qui me fait voyager au fond de moi-même, dans quelque souterrain qui me semble avoir accumulé des tas de provisions au cours des mois, des années, et qui se déversent pêle-mêle maintenant, écran multiple, mosaïque éclatée, un puzzle que je m'efforce de composer mais qu'involontairement je défais à mesure comme Pénélope sa toile.

Venant des profondeurs, une pensée encore imprécise m'affleure parfois, puis en suscite une autre qui ne semble pas se rattacher à la première et, petit à petit, j'en retrouve le fil, si ténu pourtant, fragile, un rien suffit pour qu'il se casse, comme si je la faisais remonter trop tôt et avant son heure. Souvent j'ai l'impression de déambuler dans une caverne sombre et sentant le moisi, d'emprunter des couloirs suintants et tortueux qui

n'aboutissent pas et alors je sens l'épouvante friser au-dedans de moi, spiraler, m'envelopper entièrement et peu à peu le calme revient, des bribes de conversations me reviennent en mémoire et des images, galopantes, nettes, stroboscopiques ; l'heure, la lumière du jour, rien n'y manque ; des souvenirs en mouvance m'envahissent et me déchirent comme un soir d'orage les éclairs allument la nuit et chacun me semble précédé, pour ainsi dire captif de mots qui se nouent librement les uns aux autres, incessamment, en une sorte d'écoulement sonore ; c'est un son filé, ondulant, d'abord voilé puis soutenu, c'est un appel, un gémissement, c'est une sorte de modulation venue des grands fonds, et alors je sens avec une certitude fulgurante que je dois aller au bout de cette histoire.

Le soir penche déjà et devant moi le couchant ondule rouge dans le lac Winnipeg.

Entre chien et loup, cette expression toujours m'étonne, même en plein soleil j'ai parfois du mal à faire la différence, certains chiens ont l'air si menaçant, entre chien et loup, le moment le plus doux de la journée, l'heure du flou, filons, filons. La rivière des Outaouais, je ne la vois pas du tout, ni la rive d'en face où doit bien se trouver Oka ? Lasagne et brave petit soldat. Ottawa River, en anglais. Outaouais, Ottawa, des Autochtones, mais peut-être que leur vrai nom n'est ni l'un ni l'autre ? À vérifier, à vérifier plus tard, parce que, durant les prochains jours, je ne fais rien, rien du tout ! Ne veux voir personne non plus. Être seule enfin, sans Mariana et Vèvadèle, ni Crève-cœur, Riel et son *Guernica*, Ti-Bé et le beau Léon, les mettre au repos tous, Kashtin et Gladys compris ; ma portion d'histoire, je la reverrai un de ces quatre ! Quatre jours de route, je les sens des pieds à la tête, ces kilomètres, les yeux me brûlent aussi, mes mains engourdis, fatiguée à mort, mon pied droit, si gourde, on dirait un boulet au bout de ma jambe, pouvoir enfin m'allonger, et dire qu'il faudra tout raconter à ma famille, en long et en large ! Mon cher frère aîné, je l'entends déjà, plus de six cents kilomètres par jour, de la pure folie ! Je n'avais pourtant rien décidé en partant, mais retrouver les mêmes paysages, des forêts et des forêts encore, repasser devant les mêmes petites villes, et puis il faisait frais, beau temps pour voyager, peu de vacanciers sur les routes. Suivre le fil de ces jours me

paraît difficile à présent, pas rencontré de fou qui voulait me tirer dessus ni de pompiste à l'œil nomade ou d'amateur de piroguis, ni vu d'accident, foncé à plein régime, surtout depuis Ottawa, véritable piste de course, cette autoroute, conduire lentement est encore plus dangereux tant on vous suit de près, sans parler de ceux qui pratiquent le slalom, des rodomonts, de vrais rodomonts, ai roulé à cent quarante tout le long ! Premier ralentissement depuis des heures, au fond, cette pause est bienvenue ; le pont de l'île aux Tourtes, une espèce d'oiseau, la tourte, disparue, those poor birds, que voulez-vous, on aime depuis longtemps la tourtière au Québec ! Hamburgers, hot-dogs, pas mangé autre chose depuis mon départ ; faire une cure de légumes, décongeler les têtes de violon que j'ai cueillies ce printemps, tête de violon, à chaque fois, je pense à Papineau, à sa coiffure en colimaçon, quand il faisait de grandes envolées patriotiques, est-ce que ça tremblait ? Ces vibrations de l'air au-dessus des champs dans les Prairies, inoubliables, la lumière frissonne, ondule, semble liquide. Me laver la tête en arrivant, je me sens toute poisseuse, mes ongles, noirs ; bronzée comme c'est pas possible, sûrement qu'on me prendra pour une sauvagesse, et si je me mettais des plumes sur la tête pour voir ? Ce panneau à ma droite, trois cent cinquantième anniversaire de la fondation de Montréal, mais oui, j'avais oublié, en cette année de grâce mil neuf cent quatre-vingt-douze, on fête en effet plusieurs civilisateurs en grande pompe ! Pas besoin d'essence, tant mieux, m'arrêter maintenant, j'aurais du mal à repartir, complètement crevée. Un éclatement, c'est donc ça qui nous retarde, tout plein de bandes de caoutchouc répandues sur la chaussée. *Goddamn pot-holes*, pas content, le camionneur ; pot-holes, littéralement, trous de marmite ; en français, nids-de-poule ; marmite, poules, comment diable voulez-vous qu'on s'entende ? Tiens, tiens, dirait ma copine Camille, voilà ton boulot qui revient au galop ! Trans-Canada Haulers. Il a fait du

chemin aussi, ce routier, autant que moi ? Par chance, aucun pépin ni à l'aller ni au retour, plutôt fiable, ma petite Toyota, économique, aussi, quant au confort, zéro, tout au moins pour un si long trajet, quel marathon, au total, plus de cinq mille kilomètres, les derniers sont les plus pénibles, me semblent interminables, heureusement que ce n'est pas l'heure de pointe, Montréal, j'arrive, Montréal, je serai bientôt au bout de mon voyage. Dernières nouvelles à la radio : Les premiers ministres des provinces canadiennes réunis à Ottawa se sont entendus sur la création de gouvernements autochtones, à condition que les tribunaux puissent décider quels seront leurs pouvoirs...

Voici que de nouveau tombe la nuit. Et moi, et moi, suis-je enfin sortie de la mienne ?

OceanofPDF.com